36583/A

C.II
B/

MÉTHODE
C

METHODE
AISÉE
POUR CONSERVER
SA SANTÉ.

55150

MÉTHODE
AISÉE
POUR CONSERVER
SA SANTÉ

jusqu'à une extrême vieillesse,

Fondée sur les Loix de l'œconomie animale, & les Observations pratiques des meilleurs Médecins, tant anciens que modernes.

Traduite de l'Anglois par M. L. DE PRÉVILLE.*

Sine HIS omnia remedia nihil prosunt.

A PARIS,
Chez PRAULT, jeune, Quay des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur, à la Lyre.

Avec Approbation & Permission.

1752

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

LA ſanté eſt préférable à tout, plaiſirs, honneurs, richeſſes, ſans elle tout n'eſt rien dans la vie; c'eſt elle qui fait le prix de ſes douceurs, & qui nous conſole dans les adverſités : on ne peut donc par trop de moyens chercher ceux de ſe la conſerver, ou de ſe la procurer. Ce ſont ces moyens qui font la matiere de ce Traité. Ceux qui n'y trouveront que des principes dont ils ont été inſtruits ailleurs, verront du moins avec plaiſir la confirmation

de leurs premieres connoiſſances ; & en les raſſurant dans l'uſage qu'ils en peuvent faire, ce Traité ne pourra manquer de leur faire ſentir, combien il eſt important de n'en pas abuſer. Ceux, au contraire, qui ignorent entiérement ſur quels principes ils doivent ſe conduire, y trouveront un détail à leur portée de tout ce qui peut intéreſſer leur ſanté. On n'y a rien ômis de tout ce qui peut avoir quelques influences ſur un tréſor ſi précieux. C'eſt la ſanté qui en fait tout l'objet : les différentes maladies dont il y eſt parlé, n'y ſont traitées que

comme les effets du mauvais uſage des choſes qu'on employe pour la conſerver, & n'y ſont détaillées que pour revenir aux moyens de ſe la procurer.

Tel eſt le but de cet ouvrage qu'on a tâché de mettre, le plus qu'il a été poſſible, à la portée de tout le monde, & dans lequel on a raſſemblé ſur cette matiere les principes des plus grands Maîtres qui aient excellé dans cette connoiſſance: c'eſt le fruit d'un long cours d'étude & d'une pratique des mieux réfléchies ſur les loix de l'œconomie animale, qui en fait la régle, & dont la

conſervation en fait tout l'objet.

On trouvera à la fin une Explication de quelques termes d'art qu'on a cru devoir ajoûter pour faciliter l'intelligence de quelques mots, qui, dans le cours du Livre, auroient obligé à des circonlocutions ennuieuſes pour ceux qui n'ont pas beſoin de ce ſecours.

MÉTHODE

METHODE AISÉE

Pour conſerver ſa ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe.

CHAPITRE I.

Néceſſité abſolue d'une bonne Maſtication.

Obſervations ſur la Nature, les Qualités & les différents uſages de la Salive.

C'Est avec raiſon que les Anciens, auxquels nous ſommes redevables des plus précieuſes, & du plus grand nombre de connoiſſances que nous ayons ſur l'art de guérir,

prétendoient que la mastication, fonction qui consiste à bien mâcher & broyer les alimens entre les dents avant de les avaler, étoit d'une nécessité si indispensable pour conserver la santé, & prolonger les jours; que tous ceux qui ne vouloient pas prendre la peine de s'en acquitter avec soin, étoient des ennemis jurés de leur propre tranquillité & de leur bonheur.

Cette opinion quelque ridicule qu'elle puisse paroître à ceux qui n'en connoissent pas la conséquence, est néanmoins appuyée des raisons les plus fortes, & qui prouvent d'une maniere incontestable l'importance de cette action pour conserver la santé. En effet il est certain, & nous le sentons tous, que les alimens bien

mâchés, c'eſt-à-dire, diviſés en très-petites parties ſous les dents, ſont par cette trituration beaucoup mieux diſpoſés à ſe changer en chyle, liqueur douce & balſamique exactement préparée dans les premiers organes de la digeſtion, deſtinée au ſoutien, à la nourriture & à la réparation de toutes les parties du corps. C'eſt pourquoi ſi les alimens ne ſont bien mâchés, l'action de l'Eſtomac ſur ces alimens eſt ſi foible & ſi languiſſante, qu'elle ne peut vaincre la cohéſion des parties des différentes ſubſtances qu'on a avalées; au lieu que ſi on les a bien mâchés, ſi on a eu l'attention de les bien broyer & triturer, & de les bien amalgamer enſemble, ils ſont plus aiſés à digérer, & de-

viennent plus propres à traverser les différents organes sécrétoires & excrétoires. De-là, on reconnoît évidemment que, non-seulement une bonne mastication est salutaire, mais qu'elle est encore absolument nécessaire, particulierement aux personnes sédentaires, & qui ménent une vie oisive, à ceux qui se livrent entierement à l'étude, aux Gens de Lettres & à tous ceux, enfin, qui de façon ou d'autre, sont privés des avantages d'un exercice convenable. Ce ne sont pas là les seuls avantages d'une bonne mastication ; elle sert encore à prévenir la faim ; puisqu'alors les sucs les plus nourrissans sont nécessairement exprimés en plus grande quantité de chaque partie des alimens bien

mâchés, qu'il n'en peut ſortir d'une même quantité des mêmes alimens avalés ſans les mâcher.

Malgré tant & de ſi grands avantages, la maſtication quelque bien conditionnée qu'elle ſoit, ne peut pas ſeule remplir toutes les indications d'une bonne coction & d'une parfaite digeſtion. Ces opérations ne dépendent pas moins du concours de la ſalive & de l'air qui ſe mêlent avec nos alimens dans la déglutition.

Quoique la plûpart confondent ordinairement la ſalive & les crachats, & ſe ſervent indifféremment de ces deux termes l'un pour l'autre, ces humeurs ſont cependant d'une nature bien différente; en effet, les crachats ſont viſqueux, ténaces, rendus par l'ex-

pectoration, ou sortis de la poitrine en toussant, ou par quelque autre effort naturel pour débarasser le poulmon ; la salive au contraire est une liqueur extrêmement fluide, immédiatement séparée du sang, dans la masse duquel elle rentre pour s'en séparer de nouveau dans la bouche. Après cette préparation, la salive doit nécessairement être une liqueur très-conforme à la nature du corps humain. On sçait par expérience que pendant la trituration des alimens sous les dents, la salive se mêle intimement avec eux, qu'elle les change en une substance chyleuse, douce, balsamique, & très-propre à remplir les différentes indications de la vie & de la nutrition. Il est d'une nécessité in-

diſpenſable pour jouir d'une ſanté parfaite, que toutes les différentes parties qui entrent dans la compoſition du chyle, du ſang, & des autres humeurs, ſoient intimement mêlées les unes avec les autres dans une proportion convenable, de ſorte qu'elles ne puiſſent paſſer ou circuler les unes ſans les autres dans les vaiſſeaux pour leſquels elles ſont deſtinées. Car ſi les parties ſalines étoient dégagées des parties graſſes, leur qualité chaude & corroſive leur feroit détruire les vaiſſeaux capillaires. Les parties graſſes, au contraire, ſéparées des autres, empêcheroient les liqueurs aqueuſes de pénétrer dans leurs conduits; dans ce cas, la lymphe ſeule & abandonnée à elle-même fuiroit les troncs principaux

des artères & des veines, & passeroit dans les vaisseaux capillaires. On pourroit exposer cette vérité dans un plus grand jour, mais nous nous bornerons à la démontrer par une expérience si simple qu'elle se présente d'elle-même sous les sens. Si l'on imbibe d'eau une languette de drap, & qu'on la trempe ensuite dans de l'huile, elle ne se chargera d'aucunes parties oléagineuses ; mais si on la savonne bien, qn'on la fasse ensuite sécher, & qu'alors on la trempe de nouveau dans l'huile, elle s'en chargera entiérement. Ce qui prouve que les parties les plus grasses de nos alimens, ne pourroient enfiler les petits orifices des veines lactées, si elles n'étoient intimement mêlées avec la salive

& les autres humeurs ſavoneuſes, atténuantes & délayantes : d'où l'on peut aiſément concevoir, combien des alimens trop gras ſeroient préjudiciables à une bonne conſtitution, ſi, pendant la digeſtion, ils n'étoient mêlés à d'autres ſubſtances capables de les corriger, & de leur ôter leur viſcoſité.

Tel eſt le propre de la ſalive ; le beurre, la graiſſe & toute autre ſubſtance graſſe & huileuſe bien mâchée & imbue de cette précieuſe liqueur, forment enſuite à peu de frais, & ſans fatiguer les autres organes de la digeſtion, un chyle doux, limpide & nourriſſant. Enfin un chyle propre à remplir toutes les indications, auxquelles la nature l'a deſtiné. Ce n'eſt qu'à cette ſage précaution de bien mâ-

cher les alimens, que l'on peut attribuer la bonne santé, dont jouissent ordinairement les Hollandois & les Allemands.

Avec des alimens gras & onctueux, les Médecins les mieux sensés conseillent de manger du biscuit de mer, ou du pain bien cuit, dont la dureté exige nécessairement une longue mastication.

De ce que nous venons de dire sur la salive & ses différents usages, on doit conclure qu'une trop grande évacuation de cette humeur est très-nuisible à la santé, & qu'elle détruit une des principales causes de la faim & de la digestion ; d'ailleurs le chyle & conséquemment le sang privés d'un baume aussi essentiel, contractent indispensa-

blement de mauvaiſes qualités. Les perſonnes qui ſe ſont habituées à mâcher du maſtic, qui procure une ſalivation abondante, nous en fourniſſent tous les jourx des exemples. On pourroit tirer les mêmes conſéquences de ceux qui ont contracté l'habitude de mâcher & de fumer du tabac, cet uſage pernicieux produit non-ſeulement les mêmes effets ; mais de plus, il altére à un tel point qu'on eſt obligé de boire à l'excès, ce qui détruit le reſſort des fibres de l'eſtomac, & dérange entiérement l'œconomie animale. Tout le monde convient que la fumée de tabac eſt contraire aux perſonnes maigres & hypocondriaques, & qu'elle leur ôte l'appétit & affoiblit la digeſtion ; mais on penſe

au contraire qu'elle peut être salutaire aux personnes phlegmatiques. Dans les premiers temps que le tabac vint à la mode, & qu'on introduisit en France le bel usage des masticatoires préparés avec la cire & toutes sortes de drogues odoriférantes & aromatiques, on observa que le nombre des hypocondriaques & des poulmoniques avoit beaucoup augmenté. L'auteur de la nature n'a rien fait en vain; & puisque les glandes salivaires déchargent si abondamment dans le temps du repas seulement, il faut que ce précieux dépôt soit destiné à la dissolution & à l'assimilation de nos alimens: nous devons donc ne le pas prodiguer, mais au contraire le faire passer dans l'estomac, où

il eſt ſi eſſentiel au bon ordre de toutes les fonctions de l'œconomie animale. Un malade ne ſe plaint jamais de manquer d'appétit, tant que ſa bouche & ſon eſtomac ſont ſuffiſamment humectés de ſalive, il n'eſt en proye à ce facheux ſymptôme que lorſqu'elle vient à lui manquer; enfin on obſerve que lorſqu'on rejette le matin une trop grande quantité de ſalive, on ſe trouve peu d'appétit pour dîner; & qu'au contraire lorſqu'on l'avale, on dîne de fort bon appétit.

Je conviens qu'il eſt des maladies dans leſquelles il eſt à propos de décharger les glandes ſalivaires, mais alors, l'humeur qu'on évacue, n'eſt pas une ſalive bien conditionnée. Lorſque, par exem-

ple, on se sert du mercure pour procurer la salivation dans les maladies vénériennes, toute la masse du sang est en fonte, & se décharge par les glandes salivaires d'une humeur putride & entiérement corrompue, qui est même un poison, comme on l'a souvent observé sur les chiens & autres animaux. Dans les affections cachectiques encore, les masticatoires peuvent être salutaires, non pas cependant en augmentant l'évacuation de la salive, mais parce qu'ils déchargent le sang par les voies de la salivation des parties trop aqueuses & surabondantes, dans lesquelles il est noyé. Une salivation critique procurée à propos & bien ménagée dans la petite vérole, opére quelquefois

ſeule, la guériſon du malade.

Les différentes analyſes qu'on a faites de la ſalive, nous prouvent que c'eſt une liqueur ſavoneuſe, très-active, & conſéquemment douée de qualités atténuantes, réſolutives, pénétrantes & déterſives. Lorſqu'on a long temps ſouffert la faim, elle eſt âcre & très-abondante. Elle fermente avec le ſuc exprimé des végétaux & les diſpoſe conſéquemment à fournir des eſprits inflammables. On a auſſi obſervé que dans la maſtication, le *Mucus* ſe mêle avec les alimens : ce *Mucus* eſt une humeur bien différente de la ſalive. La grande quantité d'air qu'il contient, le rend propre à la diſſolution des alimens.

Pour ne rien ómettre de ce qui peut contribuer à la digeſtion, il ſemble à propos d'expoſer l'action de la membrane veloutée de l'eſtomac ſur les alimens, à laquelle ſeule les anciens attribuoient immédiatement le mécaniſme de cette fonction. L'ouverture des cadavres, dans l'eſtomac deſquels on a trouvé des morçeaux de Métail très-polis après y avoir fait un long ſéjour, ne permet pas de douter de l'efficacité de ſon action. Et ſi elle a tant de force ſur les métaux, on peut bien lui en ſuppoſer une beaucoup plus grande ſur des alimens mâchés, & extrêmement diviſés avant de paſſer dans l'eſtomac, où ils ſont encore expoſés à la macération des différents ſucs qu'il contient. On pourroit

pourroit comparer ce mécaniſme à la préparation d'une émulſion, dans laquelle on broye, & on diviſe d'abord exactement dans un mortier de marbre toutes les parties huileuſes des différens ingrédiens, dont on ſe propoſe de la faire, qu'on délaye enſuite par degrés dans une liqueur convenable, & dont on forme enfin une liqueur laiteuſe, douce & chargée, ſemblable à notre chyle.

Quelques-uns penſent que dans tous les animaux qui ſont ſur la terre, la chaleur naturelle contribue beaucoup à la diſſolution des alimens Quoi qu'il en ſoit, nous ne déterminerons rien ſur ce ſujet, d'autant plus que ſans ce ſecours les poiſſons digérent vîte & fort bien. Nous avons démontré

que la ſalive eſt un grand diſſolvant, & qu'il s'en trouve beaucoup dans l'eſtomac, parce qu'on en avale continuellement, ne fuſſe que pendant le ſommeil ; d'ailleurs il s'en fait, pendant qu'on mange, une ſi grande évacuation dans la bouche, que ſi l'on mange une livre d'alimens, on avalle avec eux au moins une livre, & peut-être même une plus grande quantité de ſalive. Le ſuc gaſtrique bien conditionné, eſt ſi peu acide qu'on a vû des perſonnes avaller des perles, & les rendre ſans en être aucunement attaquées. L'acidité que contracte le ſuc gaſtrique après une longue abſtinence, & la ſenſation vive de la membrane veloutée de l'eſtomac, paroiſſent être les cauſes les

plus immédiates de la faim. Ceux qui, par un uſage habituel & outré de liqueurs ſpiritueuſes, ont affoibli ou détruit quelques-unes des parties ſolides de leur eſtomac, ne peuvent jamais recouvrer un bon appétit, ni eſpérer une louable digeſtion ; puiſque la membrane veloutée ne ſe peut pas rétablir, lorſqu'elle a été une fois détruite : c'eſt pour cette raiſon que les *Buveurs de profeſſion*, particulierement les Buveurs d'eau-de-vie, ſont exténués & reſſemblent à des Etiques. Si le ſuc gaſtrique vient à contracter quelque acrimonie ſaline, il ſe peut dépraver au point de cauſer à l'homme les mêmes appétits que ceux des autres animaux, & lui exciter un penchant invincible à manger des

choſes extraordinaires, dont il pourra uſer alors ſans s'en trouver aucunement indiſpoſé.

La dépravation de ce même ſuc peut encore occaſionner un appétit déréglé, quoique d'aliments ordinaires qu'on a vû dévorer à certaines gens avec tant d'avidité & en ſi grande quantité, qu'ils étoient enfin obligés de les rejetter comme des chiens; pourquoi les Médecins ont donné à cette eſpéce de faim le nom de *Faim canine*? Dans le premier cas, il paroît manifeſtement que les organes du goût ſont affectés. Pour remédier à l'un & à l'autre, il faut employer un régime capable de vaincre l'acrimonie prédominante, ſoit qu'elle ſoit alcaline, acide ou ſaline.

La faim & la ſoif indiquent les différents états de la ſalive & du ſuc gaſtrique. L'un dénote une eſpéce d'acrimonie qui eſt ordinairement alcaline ou ſaline : l'autre peut venir d'une eſpéce de paralyſie des nerfs de l'eſtomac, de la dépravation des ſucs qu'il contient, ou de quelques reſtes de matiere viſqueuſe, graſſe ou huileuſe, dont il eſt ſurchargé. Lorſque l'eſtomac eſt trop plein, il eſt gêné dans ſes fonctions, & par un mécaniſme des plus curieux, ſes deux orifices ſont ſi bien bouchés qu'ils ne permettent l'entrée, ni la ſortie d'aucune matiere quelconque. Ce cas demande le relâchement, & on ne le peut mieux procurer, ni plus promptement que par un uſâge convenable de

quelque liqueur délayante, telle que l'eau chaude. Cet ordre admirable de l'œconomie animale, prouve que l'homme n'a point été créé pour se livrer à la gourmandise, pour écouter sa sensualité, ni pour s'abandonner à aucun excès. Les rots qui nous rapportent le goût de ce que l'on vient de manger, les rapports acides, nidoreux, fétides, & d'un goût semblable à celui des œufs pourris; le gonflement, un certain sentiment de plénitude, les foiblesses, les hoquets, le vomissement, un certain feu qui se répand sur le visage, & entr'autres une langue chargée & mal propre, sont autant de symptômes, qui peu de temps après le repas, nous annoncent que les différentes fonctions de

l'eſtomac ſont embarraſſées ou léſées, & reprochent l'excès qu'on vient de faire. Quel que ſoit l'état de la langue, tel eſt préciſément celui de la membrane interne de l'eſtomac. Quoi qu'il en ſoit, il faut ſur-tout obſerver que les différents dérangemens qui proviennent de l'acrimonie des humeurs contenues dans l'eſtomac, ou de tout autre fluide du corps humain, demandent à être traités par un régime entiérement oppoſé à la nature & aux qualités de chacune de ces humeurs. Si donc elles ſont acides & acres, il les faut combattre par l'uſage de quelques alimens d'une qualité toute oppoſée, tels que les œufs, la viande, le poiſſon, & faire en même temps boire de bonnes liqueurs

aqueuses, grasses & huileuses; telles que les vins de Canarie, d'Espagne, l'hydromel, &c. Il faut aussi recommander une grande tranquillité & beaucoup de gayeté, & faire prendre quelques absorbants, tels que les yeux & les pattes d'écrevisses, les coraux, &c. Les terres grasses, telles que le *bol d'Armenie, la terre du Japon*, produisent aussi quelquefois de très-bons effets. D'habiles Médecins ont encore employé fort heureusement dans quelques circonstances, la limaille d'acier rouillée, réduite en poudre impalpable & passée au porphyre, les sels alcalis volatils, les mêmes sels fixes & lixiviels, les remédes émoliens & huileux, pour émousser & adoucir la trop grande acrimonie

monie de ces humeurs : les délayants doux & aqueux rempliſſent auſſi fort bien cette indication.

Lorſqu'au contraire ces humeurs péchent par un excès d'acrimonie alcaline, il faut recourir à une méthode toute oppoſée ; on doit recommander un régime de lait, de petit-lait, de quelques ſubſtances farineuſes, acides & de fruit : faire uſer de quelque liqueur acide, & faire prendre quelque choſe capable d'animer & d'accélérer la circulation du ſang, telles que le petit lait un peu aigri, le lait de beurre, le lait caillé, l'ozeille, les berberis, les groſeilles, le ſuc de limon, d'oranges, le vin du Rhin, le vinaigre, la créme de tartre, le tartre de vitriol, l'eſprit de nitre, de ſel, de ſouffre,

de vitriol qui, comme le prouvent différentes expériences chymiques, détruisent l'acrimonie des particules alcalines des fluides du corps humain, en s'insinuant dans leurs pores.

Enfin, lorsque ces humeurs pèchent par une trop grande acrimonie saline, il faut prescrire un régime dépourvû de tous sels, faire boire quelques liqueurs légérement acides, & prescrire quelques médicamens émolliens & délayans. Rien n'est plus salutaire contre cette espéce d'acrimonie saline & les affections scorbutiques qu'elle peut occasionner, que les acides, tels que la crême de tartre, le tartre de vitriol, l'esprit de nitre, le suc d'oranges & de limons. Lorsqu'on ne peut distin-

guer particuliérement qu'elle eſt cette eſpéce d'acrimonie, le reméde le plus ſûr eſt de laver copieuſement, de faire boire beaucoup d'eau chaude, de petit-lait ou de tiſanne; puiſqu'il n'y a aucune eſpéce d'acrimonie, quelconque, qui ne céde aux vertus de l'eau.

CHAPITRE II.

Des différentes ſortes d'alimens. Des différentes ſauſſes & des ingrédiens qu'on y employe. Des différentes manieres de les préparer, & des grands avantages de la ſobriété.

IL n'y a perſonne, je ne dis pas ſeulement d'entre les Médecins, mais encore d'entre les gens

les plus groſſiers qui ne conviennent que rien n'influe davantage ſur la ſanté que les alimens, ſoit liquides ou fluides. Dans les premiers ſiécles, ces heureux temps où la vertu, l'innocence & la ſobriété faiſoient le plus bel appanage & la plus noble émulation de l'homme, il ne ſe nourriſſoit que d'alimens ſimples & ſans aprêt, l'eau pure & quelques fruits, tels qu'il les recevoit des mains libérales de la nature, en faiſoient tous les frais. Mais dans les ſiécles moins reculés, à meſure que la ſenſualité s'eſt élevée ſur les ruines de la tempérance, cette ſimplicité naturelle s'eſt éclipſée, & on a fouillé toute la nature, ſi j'oſe le dire, pour découvrir dans le régne animal quelque diverſité capable

de flatter la délicateſſe du riche & de l'opulent.

A bien conſidérer les mœurs de ce ſiécle, il paroît impoſſible de pouvoir corriger cet abus. Le ſeul expédient qu'on ſe puiſſe propoſer pour le bien de la ſociété, eſt d'indiquer, d'entre les alimens les plus en uſage, ceux qui ſont les plus ſalutaires, & ceux qui peuvent nuire ou préjudicier à notre tempérament. Pour y procéder avec plus de méthode & de préciſion, nous rangerons d'abord les alimens ſous différentes claſſes, & nous examinerons ſuivant cet ordre les différens effets de chaque claſſe ſur le corps humain. Secondement, nous examinerons ſéparément les qualités particuliéres à chaque eſpéce d'aliment, ſoit

que nôtre climat nous les fourniſſe, ou qu'on nous les apporte des pays étrangers. Troiſiémement, nous expoſerons la nature, les qualités & les différens effets des liqueurs les plus en uſage en Europe. Quatriémement nous indiquerons la maniere de préparer les alimens chacun dans ſon eſpéce. Cinquiémement, nous preſcrirons les différens ingrédiens, dont on ſe ſert ordinairement dans les aſſaiſonnemens, ſoit pour rendre les mets plus délicats, ou plus efficaces pour la ſanté; & nous finirons ce chapitre par les avantages de la ſobriété.

Les alimens ſont donc, 1°. acides: 2°. alcalins: 3°. âcres & aromatiques: 4°. viſqueux & gélatineux: 5°. aqueux: 6°. huileux

& gras : 7°. ſalins : 8°. ou ſpiritueux.

Les alimens acides, ou qui peuvent dégénérer en acide, tels que les fruits d'automne, le vinaigre, le lait & le pain, pris par excès, augmentent l'appétit, fondent le ſang, diminuent l'action des fluides ſur les vaiſſeaux, altérent la chaleur naturelle, & affoibliſſent la force du cœur & des artères. De plus, les fruits d'automne fondent les humeurs, & occaſionnent ſouvent des diarrhées, des fiévres & des flux.

Les alimens alcalins ou alcaleſcens, tels que les choux, les oignons, les poireaux, l'ail, les aſperges & toute ſorte de ſubſtance tirée du régne animal, chair ou poiſſon, pris ſans meſure, alcali-

sent les fluides, & peuvent conséquemment occasionner des fiévres ardentes, inflammatoires ou putrides, selon les différentes circonstances qui peuvent y concourir.

Les alimens âcres & aromatiques, ou surchargés d'épices, tels que le poivre, la muscade, le gerofle, le gingembre, la moutarde, le cresson, le thim, la sariette & l'ail, irritent les solides, précipitent le mouvement des fluides, augmentent la transpiration insensible, empêchent la nutrition, & font par ce moyen tomber dans l'amaigrissement & l'exténuation; ils consument aussi l'humidité naturelle des fibres, épuisent les humeurs, & occasionnent la fiévre.

Les alimens viſqueux & gélatineux ſont ceux qui diſſous dans l'eau, forment une eſpéce de pâte ou de ſubſtance ténace; tels ſont les pois, le ris, l'avoine, le froment, la plûpart des poiſſons, le veau, les pieds de mouton & la corne de cerf. Lorſqu'on en fait un trop long uſage, ils épaiſſiſſent les humeurs, les rendent viſqueuſes, gluantes, gélatineuſes, & cauſent par ce moyen des obſtructions dans les vaiſſeaux capillaires, diminuent les excrétions naturelles, dont la ſuppreſſion eſt une ſource de maladies, pour ainſi dire, intariſſable.

Les alimens aqueux, tels que l'eau & le thé de quelqu'eſpéce qu'il ſoit, quelques ſalutaires & benins qu'ils puiſſent paroître; ſi

l'on en fait un usage trop long ou démesuré, dissolvent les fluides & les attenuent trop, relâchent les fibres des vaisseaux, altérent leur ressort, affoiblissent le genre nerveux, & occasionnent toutes les maladies que peuvent produire de pareilles causes; telles que la paralysie, le tremblement & une infinité d'autres, qui procédent du même principe.

Les alimens huileux ou gras, tels que le beurre, l'huile, les viandes grasses, les semences & pepins de noix, chargés de principes huileux pris en trop grande quantité, font perdre l'appétit, affoiblissent la qualité dissolvante du suc gastrique, & empêchent la digestion; de-là viennent les obstructions qui se forment dans les

petits vaiſſeaux, les vomiſſemens, les inflammations & autres maladies, tant de l'eſtomac, que des autres parties du corps.

Les alimens ſalins, tels que le bœuf & le cochon ſalés, le jambon, les langues, les harangs marinés, mangés en trop grande quantité, altérent & produiſent une acrimonie ſaline dans les fluides qui empêche le ſuccès de la nutrition, corrode les ſolides & occaſionne des affections ſcorbutiques. Ceux qui par état ou par beſoin, ſont bornés au ſeul uſage de ces ſortes d'alimens, ne doivent boire que de l'eau pour délayer les particules ſalines, les noyer & tâcher enfin de les précipiter, & de les évacuer par les différens émonctoires.

On peut aussi regarder les liqueurs spiritueuses, comme une espéce d'aliment, puisqu'elles réparent les pertes du sang & du fluide nerveux; toutes les liqueurs, soit vin, cidre, bierre, eau-de-vie ou autres eaux spiritueuses contiennent quantité de principes sulphureux, volatils & huileux, & doivent conséquemment détruire l'appétit, & empêcher la digestion, puisqu'elles diminuent la sécrétion de l'humeur qui éguise le sentiment de faim, & excite la digestion & la dissolution des alimens.

Il faut cependant observer que, quoique chacune de ces différentes classes d'alimens mal employées, puisse produire des effets préjudiciables & même contraires à la santé; elles en opérent au con-

traire de très-ſalutaires dans certaines occaſions, puiſque leurs mauvais effets ne viennent que de l'excès ou du trop long uſage qu'on en a fait. Les acides, par exemple, pris avec précaution & en petite quantité, atténuent & diviſent les fluides, modérent la chaleur naturelle, & préviennent l'alcaleſcence ou l'excès des humeurs alcalines. Les alcalins au contraire, pris avec la même précaution, préviennent l'acidité morbifique des ſucs contenus dans l'eſtomac, & maintiennent par conſéquent en bon état toutes les fonctions de ce viſcére. Un uſage modéré d'aromatiques ou d'alimens de haut-goût, loin d'être contraire à la nature, entretient la tranſpiration inſenſible, & pré-

vient la langueur des fonctions vitales, naturelles & animales. Les alimens visqueux, gluans & gélatineux, de même, sont utiles en certaines occasions pour réparer, & fournir à la dissipation des fluides & des solides, entretenir la flexibilité des fibres, & adoucir l'acrimonie des humeurs. Un usage mesuré d'alimens aqueux délaye les fluides, aide la nutrition, & facilite les différentes sécrétions. Les alimens gras & huileux pris à propos, préviennent la trop grande rigidité de fibres, & maintiennent conséquemment un juste équilibre dans le ressort des solides & le mouvement des fluides. Les alimens salins pris en temps & lieu, incisent & atténuent les viscosités, détergent les fibres, & aiguillon-

nent doucement les ſolides. Enfin les liqueurs ſpiritueuſes, toutes pernicieuſes qu'elles puiſſent être, priſes à propos, fortifient le reſſort des ſolides, & aident la circulation des fluides. Mais il faut avoir non-ſeulement beaucoup de jugement & de pénétration; mais encore un vrai fond de connoiſſance & de diſcernement en Médecine, pour diſtinguer les différens cas particuliers, où il eſt à propos d'employer l'un, & de rejetter l'autre.

Pour mettre le Lecteur plus à portée de ne rien hazarder, & de bien raiſonner en cas de néceſſité, nous allons déduire de ce que nous avons dit ſur chaque claſſe d'alimens, quelques régles de pratique ſur leſquelles il ſe puiſſe ré-

pondre de leur efficacité, & y recourir sûrement au besoin.

Les enfans, par exemple, dont les sucs de l'estomac, ou quelques-unes de leurs humeurs sont affectés de quelqu'acidité, ne doivent vivre en plus grande partie, que de bouillons, de viande ou de quelqu'autre substance alcalescente. Les adultes, dont les humeurs ont quelques dispositions à devenir acides, ou sont déja surchargées d'une trop grande acrimonie, ne doivent non plus, vivre que d'alimens alcalescens. Les personnes maigres & exténuées, ou dont le sang est trop dissous & appauvri, doivent choisir des alimens visqueux & gélatineux. Celles dont les fibres sont trop tendues, doivent faire usage de quelque

que liqueur huileuſe & aqueuſe, juſqu'à ce qu'ils ayent remis les ſolides dans un juſte équilibre. Celles, au contraire, dont les fibres ſont trop relâchées, & dont le genre nerveux eſt affoibli, doivent uſer ſobrement de quelques alimens aromatiques & gélatineux, & boire de temps à autre quelques petits coups de liqueurs ſpiritueuſes. Ceux qui ſont ſujets aux fiévres, ou à quelque épaiſiſſement contre nature des fluides, ne doivent vivre que d'alimens acides ou aceſſibles avec quelques boiſſons aqueuſes. Ceux dont les humeurs ſont affectées de quelqu'acrimonie ſaline ou de quelques attaques ſcorbutiques, doivent boire copieuſement de quelques liqueurs aqueuſes & délayan-

tes qui sont les meilleurs remédes qu'on puisse tenter, pour bien détruire la cause de ces sortes de maladies. Il faut, sur-tout, observer avec attention que, tel qu'ait été le tempérament dans son origine, les affections morbifiques & contre-nature des humeurs & toutes les maladies qu'elles occasionnent, ne viennent que du trop long usage de quelqu'une des espéces ou classes d'alimens dont nous venons de parler. Une acrimonie saline des humeurs, par exemple, ne peut venir que du trop long usage d'alimens salés. Voilà, selon l'opinion des Médecins les mieux sensés & les plus profonds dans les connoissances de leur art, pourquoi le scorbut est si fréquent, & fait tant de ravages

dans les païs Septentrionnaux. On voit par la même raiſon que l'alcaleſcence des humeurs & les fiévres de toute eſpéce, ne peuvent venir que de l'excès ou d'un trop long uſage d'alimens alcalins. On peut appliquer cette obſervation ſéparément à toutes les différentes claſſes d'alimens. C'eſt une maxime également fondée ſur les principes de la raiſon, & ſur ceux de la Médecine, que telle eſt la nature des alimens dont on fait un long uſage, telle eſt celle des fluides du corps humain.

Paſſons maintenant à notre ſeconde diviſion, & examinons ſéparément les qualités particulieres de chaque eſpéce d'alimens, ſoit qu'ils croiſſent ſous notre climat, ou qu'on nous les fourniſſe des

pays étrangers. Une recherche de cette nature seroit aussi ennuieuse qu'inutile, si nous entreprenions de détailler toutes les différentes substances que la fantaisie, le caprice, & la bizarrerie ont fait confondre avec les alimens; c'est pourquoi nous nous bornerons à ceux qui sont le plus en usage, & nous commencerons par

L'Orge.

Ce grain est si connu, qu'il seroit ridicule d'en donner la description. Il est détersif, rafraichissant, émollient & très-nourrissant. Il est fort en usage & très-salutaire en décoction contre toutes sortes de fiévres & de maladies inflammatoires, parce qu'il désaltére

& adoucit l'acrimonie des humeurs. On en prépare des bouillons très-recommandables dans les maladies aigues. On en fait du pain qui eſt beaucoup plus rafraichiſſant, que celui de froment, & qu'on preſcrit pour ce ſujet aux perſonnes replettes, afin de les dégager en détergeant les paſſages ſécrétoires, & en diminuant la trop grande plénitude des humeurs.

Le Ris.

Ce grain n'eſt pas moins connu que le précédent. On en fait tant de cas en certains pays, qu'il fait toute la nourriture de ceux qui les habitent. Tout le monde connoît ſes effets ſalutaires, & la vertu qu'il a de nourrir, de fortifier & de

resserrer; c'est pourquoi l'on s'en sert, & toujours avec succès dans les lienteries, les flux & les phtisies.

Le Froment & le Seigle.

De tous les grains que nous avons en France, il n'y en a point de plus estimés que le froment. On en fait du pain, dont le goût est meilleur & beaucoup plus nourrissant, que celui de tout autre grain. On ne l'employe guére qu'à cet usage, & rarement en Médécine. Il est cependant anodin & émollient, si l'on en fait une bouillie avec le lait; du son qu'on en tire, on remplit des sachets qu'on applique chaudement, quelquefois avec assez de succès, sur les douleurs de côté.

Le ſeigle n'eſt pas à beaucoup près, ſi nourriſſant que le froment, & il donne ſouvent des tranchées à ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On fait avec ſa farine de très-bons cataplaſmes, pour appliquer ſur des tumeurs & des inflammations.

Le Pain.

De tous les alimens tirés des végétaux, il n'y en a point de plus nourriſſant que le pain ; & il l'eſt plus ou moins ſelon la qualité du grain dont il eſt fait, la façon dont il eſt préparé, & le temps qu'il y a qu'il eſt cuit. Il n'y en a point de meilleur que celui qui eſt fait de pure farine de froment bien mondée de ſon, il eſt cependant difficile à digérer, & conſtipe aſſez

ordinairement ; mais il devient plus rafraichissant, lorsqu'on y mêle du seigle ou de l'orge. Et comme la digestion n'est rien autre chose que la division des alimens en parties assez petites, pour pouvoir aisément enfiler, & traverser les veines lactées; plus la pâte a fermenté, plus le pain est aisé à digérer : puisque la fermentation ne consiste que dans la division des parties des substances qui fermentent, & qu'elle détruit par son mouvement leur cohésion au point de les rendre moins visqueuses, & conséquemment plus propres à se changer en chyle dans l'estomac. Le pain frais est plus difficile à digérer, que le pain rassis d'un jour, parce qu'il est plus visqueux ; c'est pour cette raison, qu'un

qu'un eſtomac foible ſupporte plus aiſément une panade, que de la bouillie.

L'Avoine.

Ce grain eſt naturellement chaud & ſec. On en prépare le gruau qui eſt un aliment très-déterſif & ſi convenable en toute ſorte de temps, qu'on ſoit malade ou en bonne ſanté, qu'il n'y a preſque pas de maladies, dans leſquelles on ne puiſſe donner impunément un coulis de gruau. L'avoine frite, miſe dans un ſachet & appliquée chaudement ſur le côté, ſoulage les douleurs dans la pleuriſie. On fait auſſi, de ſa farine & avec du ſain-doux, une bouillie pour diſſiper les humeurs.

Les Pois & les Féves.

L'un & l'autre sont assez sains, & peuvent flatter le goût, lorsqu'ils sont encore tendres; ils altérent cependant & donnent des vents. Ils adouciſſent le sang, & corrigent l'acrimonie du virus scorbutique. Ils peuvent également tempérer toute sorte d'acrimonie, parce qu'ils contiennent beaucoup de principes huileux.

Les Haricots.

On mange ordinairement ce légume en été, lorsqu'il est encore tendre. C'est un assez bon aliment, mais qui donne des vents comme les autres pois. On les employe en farine dans le flux de sang, & on en fait des cataplasmes

pour appliquer extérieurement ſur les humeurs & inflammations. Les féves ont auſſi les mêmes qualités.

Le Miel.

Le plus blanc & le plus dur paſſe ordinairement pour le meilleur : on eſtime cependant mieux en Chymie & en Pharmacie, celui qui eſt d'un jaune brun & coulant, parce qu'il eſt plus ſpiritueux. Il a quantité de bonnes qualités; il inciſe, déterge, & eſt conſéquemment très-ſalutaire contre toute ſorte d'obſtructions cauſées par la viſcoſité ou l'épaiſſiſſement des humeurs. Il n'y a point de reméde plus efficace pour faciliter une prompte expectoration, lorſque la poitrine eſt embarraſſée; il opére avec le même

ſuccès, lorſqu'on ſe trouve, le matin, chargé de pituites épaiſſes. Enfin il eſt très-ſalutaire aux perſonnes d'un tempérament froid, ſoit qu'on le mange le ſoir en tartines, ou qu'on le délaye dans quelque liqueur chaude. Les Chirurgiens en font auſſi des lotions, pour baſſiner & déterger les ulcéres.

Le Lait.

Cette ſubſtance nourrit & rafraichit, ſans beaucoup de frais pour la digérer, parce qu'elle y a déja été préparée dans le trajet qu'elle a fait au travers des poulmons de l'animal qui l'a fournie. C'eſt un mélange des ſucs nourriciers de cet animal, & des ſucs exprimés & digérés des plantes &

des herbes dont il ſe nourrit, ce qui le rend propre à corriger la trop grande acidité de nos fluides, à modérer le mouvement trop précipité du ſang, & très-ſalutaire aux pulmoniques. Lorſque le lait de vache reſſerre trop, on le peut corriger avec un peu de miel, ou, ſi c'eſt pour quelque pulmonique, y ſubſtituer le lait d'âneſſe qui eſt plus léger & moins ſujet à ſe cailler. Le lait de femme ſeroit encore préférable à tout autre dans cette maladie, pourvû qu'elle ſe portât bien, & qu'elle obſervât un régime convenable & rafrîchiſſant.

Le Beurre & l'huile d'Olive.

L'un & l'autre relâchent les ſolides, volatiliſent les fluides, &

sont très-salutaires aux tempéramens secs & resserrés, mais préjudiciables aux personnes réplettes & d'un tempérament humide. Ils rafraîchissent, chassent le poison, calment les douleurs, & appaisent les inflammations; pris avec excès, ils affoiblissent l'estomac, causent des nausées & des vomissemens, & pourroient engorger & faire obstruer les glandes; ce qui occasionneroit différentes sortes d'affections cutanées. On observe que les enfans qui mangent beaucoup de beurre, sont foibles, ont le ventre gros, & sont sujets aux ruptures & à la vermine. Mais tous ces inconvéniens disparoissent aussi-tôt qu'ils cessent d'en faire usage. On attribue les bons effets du beurre aux principes huileux &

balſamiques qu'il contient. L'huile d'olive a les mêmes propriétés, & lui eſt ſubſtituée dans les païs, où elle eſt commune.

Le lait de Beurre.

Ce n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de *ſerum* ou de ſéroſité, qui reſte après que le beurre eſt fait. Il humecte & rafraîchit, produit de bons effets, lorſqu'on eſt enroué, & eſt très-ſalutaire dans la pulmonie, les fiévres hectiques, & à ceux qui ont quelques ulcères aux reins, ou quelques affections ſcorbutiques ſéches. On le laiſſe vieillir juſqu'à ce qu'il aigriſſe, lorſqu'on le veut faire prendre à quelqu'un qui ſuë trop; mais il nourrit davantage, lorſqu'on le prend doux & frais.

Le Fromage.

C'eſt un aliment qui nourrit aſſez, il aide même la digeſtion, lorſqu'il eſt vieux ; mais s'il eſt trop nouveau, il charge l'eſtomac. Il participe un peu de la nature du beurre, & pourroit occaſionner des obſtructions, mais cependant pas ſi fréquemment ; parce que l'acidité que lui communique la preſure, lui donne un petit goût d'amertume, qui le rend plus aiſé à digérer : & celui dans lequel on en a mis davantage, paſſe pour le plus ſain. Il faut en preſcrire l'uſage, ſur-tout dans les maladies qui viennent, ou ſont entretenues par la viſcoſité du ſang, telles que l'aſthme, la pleuréſie & autres maladies de poitrine.

Le petit-Lait

Cette ſubſtance n'eſt autre choſe que la ſéroſité du lait, ſéparée de ſa partie caſéeuſe & butireuſe, à laquelle on a donné le nom de petit-lait. Elle devient, par cette ſéparation, très-légere, & conſéquemment plus propre à traverſer les différents couloirs du corps humain. Lorſqu'on en boit copieuſement, il lave & déterge les inteſtins, & particuliérement les reins qui, pour l'ordinaire, l'abſorbent entiérement. Il rafraîchit & adoucit beaucoup le ſang, & eſt un puiſſant remède contre la galle, lorſqu'on y a fait infuſer l'aigremoine ou la fume-terre; c'eſt de toutes les boiſſons, celle qui délaye & relâche le mieux, & en

même temps la plus propre à dissoudre, & entrainer les sels.

Les Oeufs.

Tout le monde convient des propriétés qu'ils ont d'échauffer & de nourrir; ils ne passent cependant pas trop aisément, lorsqu'ils ont été cuits durs: mais on y peut remédier en les assaisonnant avec du poivre & du vinaigre qui, par leur vertu astringente, aiguillonnent les fibres de l'estomac, animent leur mouvement, & hâtent la digestion.

Si sumas ovum molle sit atque novum;
Singula post ova pocula sume nova.
SCH. SAL.

Les Navets.

Cette racine rafraîchit & détergе, mais elle donne des vents, elle

eſt très-ſaine, fort nourriſſante, aiſée à digérer, ce qui la rend très-ſalutaire aux perſonnes d'un tempérament foible. On la fait bouillir pour en exprimer un ſuc, qui eſt d'un très-bon uſage dans les fiévres hectiques & les obſtructions, pour adoucir les humeurs de la poitrine, provoquer les urines & diſſiper l'enrouement. On les coupe auſſi par tranches, & on les fait cuire au four dans un pot avec du ſucre candy, couches ſur couches, pour en faire un ſirop qui eſt un très-bon reméde contre la toux, dans la pulmonie & autres maladies de poitrine. Enfin on le peut employer comme diurétique, parce qu'il déterge beaucoup les uréteres.

Les Pommes de Terre.

Cette racine contient une chair gluante & gélatineuse, assez propre aux personnes maigres & d'un tempérament chaud. Elle gonfle cependant ceux qui ont l'estomac foible, cause des vents, & est très-pernicieuse aux personnes d'un tempérament froid, également qu'à ceux qui sont sujets à la pituite; au reste elle provoque les urines, excite les mois aux femmes, & dissipe les vapeurs.

Les Choux.

Tout le monde connoît ce légume, & convient qu'il nourrit, relâche & rafraîchit. Les anciens lui attribuoient des vertus admirables, le suc de chou rouge

cuit au four avec du miel, eſt fort recommandé dans l'aſthme. On ſubſtitue quelquefois les feuilles de chou aux emplâtres ordinaires pour panſer les véſicatoires, lorſqu'on en a coupé les veſſies. On s'en ſert auſſi pour rafraîchir, & calmer les inflammations qui ſurviennent aux ulcères.

Les Panais & les Carrotes.

Les panais conviennent aux perſonnes ſujettes aux coliques phlégmatiques ; elles corrigent l'acrimonie du ſang, *appetitumque veneris ſtimulant.* (*) Les carrotes nourriſſent, & conviennent dans les affections des nerfs.

(*) *Confortat coitum non eſt ad menſtrua muta.* SCH. SAL.

Les Pommes.

Ce fruit est multiplié sous plusieurs espéces qui ne sont pas également bonnes. Les meilleures & les plus saines, sont celles qui sont acides ou aigrelettes, parce qu'elles entretiennent l'élasticité des fibres. Quelques-uns les font bouillir avec du lait pour les pulmoniques : on peut encore les faire cuire dans du lait & de l'eau, & en faire en suite un julep, assez recommandé dans les petites véroles. Enfin elles sont pectorales, facilitent l'expectoration, lachent le ventre, & sont cordiales & rafraîchissantes.

Les Prunes & les Pruneaux.

Les prunes humectent, adoucissent, rafraîchissent, désaltérent

& excitent l'appétit; il y en a de douces & de sures: les premieres rafraîchissent, les autres constipent. Les pruneaux désaltérent, & adouciſſent l'acrimonie de la bile.

Les Poires.

Les espéces de ce fruit ne sont pas moins multipliées que celles des pommes, si même elles ne le sont davantage. Elles ont en général à peu près les mêmes qualités; quelques-unes cependant ont le goût plus délicat & semblent plus cordiales. En général, elles chargent l'estomac, en dépravent les sucs, & causent des indigestions; ceux qui sont sujets aux coliques, doivent sur-tout s'abstenir d'en manger; & on ne les doit jamais manger, qu'après quelqu'autre chose.

. . . . Sine vino sunt pyra virus,
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus
Dum coquis, antidotum pyra sunt, sed cruda venenum,
Cruda gravant stomacum, relevant sed cocta gravatum:
Post pyra da potum, post pomum vade cacatum.

Sch Sal.

Les Pêches.

Ce fruit est succulent, vineux, rafraîchissant, pectoral & plus nourrissant que l'abricot. Il dissipe les mauvaises vapeurs qui s'exhalent d'un estomac farci de matieres corrompues, lorsque le temps est chaud, il convient aux jeunes gens d'un tempérament sanguin; mais il est en tout temps pernicieux aux vieillards & aux personnes d'un tempérament phlégmatique. Elles sont sujettes à se corrompre dans l'estomac, & à occasionner des indigestions; pour prévenir

venir ces accidents, il eſt bon de les laiſſer un peu macérer dans le vin avec du ſucre.

Les Abricots.

Ce fruit eſt aſſez nourriſſant; lorſqu'il n'eſt point trop mûr, il fortifie l'eſtomac, excite l'appétit, provoque les urines, & fait cracher: ſes pepins mis à macérer dans de l'eau-de-vie, font une liqueur très-cordiale.

Les Ceriſes.

Il y en a de rouges & de noires, celles-ci lâchent le ventre & ſont bonnes dans les maladies de la tête & des nerfs, telles que l'épilépſie, la paralyſie, &c. Les rouges rafraîchiſſent, ſont laxatives, éguiſent l'appétit, & calment la ſoif. Quelques-uns ſe ſervent de la

gomme de cerisier contre la pierre & la gravelle.

Les Groseilles.

Ce fruit est adoucissant, sain & propre à tempérer l'acrimonie, & la trop grande effervescence de la bile. Il resserre un peu l'estomac & chasse le poison. Elles sont plus acides & plus astringentes, lorsqu'elles ne sont pas assez mûres. On en fait une liqueur tirée par expression, qui est presque aussi flatteuse que le vin.

Les Framboises.

L'odeur de ce fruit n'est pas moins flatteuse, que son goût. Il purifie le sang, & est un très-bon antiscorbutique, il arrête le vomissement, & prévient l'avortement. On en fait un sirop fort

recommandé contre toute ſorte de flux, & qu'on employe fréquemment en gargariſme.

Les Caſtilles.

La douce acidité de ce fruit qui eſt très-ſain, charme le goût, il y en a de rouges & de blanches. Elles déſaltérent beaucoup, fortifient l'eſtomac, aident la digeſtion, & ſont fort eſtimées contre le crachement de ſang. Enfin elles ne peuvent aucunement préjudicier la ſanté. On en fait une gelée qui délayée dans l'eau, peut impunément ſervir de boiſſon dans toutes ſortes de fiévres.

Les Fraiſes.

Ce fruit eſt excellent & très-cordial, lorſqu'on la laiſſé un peu macérer dans le vin avec du ſucre.

Son jus exprimé, mêlé avec celui de limon & délayé dans de l'eau de fontaine, est une excellente boisson dans les fiévres chaudes & bilieuses. Quelques-uns les recommandent beaucoup dans les flux & la jauniſſe. On prépare des gargarismes avec les feuilles de frésier, pour nétoyer & déterger les ulcères de la bouche & des gencives.

Les Limons.

Le suc de limons est rafraîchissant, calme la soif, prévient la corruption & la putréfaction des humeurs, s'employe avec succès dans les dyarrhées & les fiévres malignes : on le recommande aussi a ceux qui sont attaqués de la pierre, ou qui ont quelques diffi-

cultés d'uriner, cauſées par la viſcoſité du ſang ; enfin il fortifie l'eſtomac, & calme les vomiſſemens, lorſqu'ils viennent d'une trop grande plénitude de bile. Son écorce a une agréable amertume, & eſt aromatique ; elle adoucit la reſpiration, détruit le poiſon, donne un goût & une odeur agréables aux teintures & infuſions, & fortifie le cœur & l'eſtomac.

Les Oranges.

L'arbre qui porte ce fruit, croît aiſément & en abondance en Italie, en Eſpagne & en Portugal, où il eſt continuellement chargé de fleurs & de fruit. On les cueille cependant le plus communément en Octobre. On employe ſon ſuc dans les ſauces pour exci-

ter l'appétit. On s'en sert aussi avec succès dans les fiévres chaudes, & on le recommande comme un des plus puissans remédes contre le scorbut.

Les Amandes.

On nous en rapporte de deux sortes, de douces & d'ameres, qui toutes deux ont des vertus particulieres. Dans la pratique ordinaire on employe souvent les amandes douces pour faire des émulsions, dont on se sert avec beaucoup de succès dans toutes les maladies causées, ou entretenues par l'exaltation de la bile & la trop grande acrimonie des humeurs ; elles nétoyent & détergent les reins & les voies ordinaires, & calment toutes sortes d'irritations & d'inflammations dans les intestins.

L'huile d'amandes douces eſt un excellent reméde contre la toux, la difficulté de reſpirer, les douleurs d'eſtomac & la pleuréſie. On la recommande auſſi beaucoup contre la pierre, la gravelle & dans toutes ſortes de maladies de la veſſie & des reins ; enfin elle remédie à une trop grande conſtipation, & ſoulage les tranchées des enfans. On ſe ſert de l'huile d'amandes ameres pour embellir la peau, on l'emploie auſſi, quelquefois avec aſſez de ſuccès contre la ſurdité ; pour cet effet on en imbibe un peu de coton, dont on bouche les oreilles, après en avoir verſé quelques gouttes dedans.

Les Figues.

On nous en apporte de ſéches ;

dont on se sert avec beaucoup de succès dans l'asthme, l'enrouement, la toux & toutes sortes de maladies des poulmons & de la poitrine, elles facilitent l'expectoration, aident la respiration, & sont souvent employées pour détergez les voies urinaires, lorsqu'elles sont embarrassées de sables ou de graviers. On les applique extérieurement sur les inflammations, les tumeurs & les bubons pestilentiels. On les fait aussi quelquefois griller sur les charbons, pour les appliquer sur les tumeurs des oreilles & des gencives.

Les Raisins secs.

Les meilleurs sont ceux qu'on fait sécher au soleil : pour cet effet on coupe presque tout à fait la grappe,

grappe, pour empêcher qu'elle ne reçoive aucune nourriture de la vigne, & on les laiſſe ſécher ainſi, juſqu'à ce qu'ils ſoient bons à ſerrer. On nous en apporte de Malaga qu'on prépare autrement ; après les avoir cueillis, on les trempe dans une leſſive bouillante de cendre de ſarment, & on les met enſuite à ſécher ſur des planches. C'eſt un très-bon fruit, très-ſalutaire dans les catarrhes, il déterge les inteſtins, & plus efficacement encore les reins & les voies urinaires.

On ſe ſert des premiers pour calmer la ſoif entretenue par le feu de la fiévre, ils ont le goût meilleur que ceux de Malaga qui ſont cependant préférables dans les maladies des poulmons & de la poitrine.

Les grosses Noix.

On les recommande le matin à jeun, comme un puissant *dompte venin*, en temps de maladies pestilentielles.

. . . . *Nux est Medicina veneno.*
SCH. SAL.

Elles sont cordiales, légerement sudorifiques, antiscorbutiques, & participent beaucoup de la nature & des qualités des amandes.

Les Tamarins.

On nous apporte ce fruit des Indes, & on ne l'employe guére qu'en Médecine, il est rafraîchissant & acide. Il corrige l'exaltation de la bile dans l'estomac, humecte la bouche, désaltére lorsqu'on se contente de le sucer, & est très-salutaire, si on l'avale dans

les fiévres inflammatoires. On l'employe auſſi contre la jauniſſe, & pour provoquer les urines.

Les Chataignes.

Ce fruit eſt âcre & aſtringent, & ſi l'on en mange trop à la fois, il charge l'eſtomac; pour les corriger & prévenir cet inconvénient, on les fait cuire ſous les cendres ou griller ſur les charbons; elles deviennent par ce moyen une aſſez bonne nourriture, & ſont fort recommandées pour prévenir, & remédier aux foibleſſes des femmes.

Les Pommes de Pin.

Ce fruit ne vient bon que dans les pays chauds. Il corrige l'âcreté des humeurs de la poitrine, & eſt très-ſalutaire aux phthiſiques & aux pulmoniques, il eſt nourriſſant &

bon à calmer la chaleur des urines, causée ou entretenue par la trop grande acrimonie des humeurs. Il fait venir le lait, *semenque copiosiùs suppeditat.*

Les Noix de Filbert.

Les noix de Filbert, comme toutes les autres, contiennent beaucoup d'huile, elles ont cependant un meilleur goût, parce que leurs sels ne sont pas si développés; elles sont pectorales & nourrissantes à cause des parties huileuses qu'elles contiennent, mais elles resserrent à cause de leurs principes terreux, qui épaississent les fluides, & absorbent l'humidité des solides.

Les Melons.

Le melon a bon goût & bonne

odeur, il rafraîchit beaucoup, calme la ſoif, aiguiſe l'appétit, & empêche, dit-on, les concretions de pierres & de graviers dans la veſſie & les reins, lorſqu'on en mange ſouvent. Mais il engendre des vents, & cauſe quelquefois de grandes douleurs dans le bas ventre; c'eſt pourquoi il ne convient point du tout à ceux qui ſont ſujets à la colique. On ſçait d'ailleurs par obſervation, qu'il cauſe des flux de ſang & des fiévres, entr'autres des fiévres quartes.

Les Artichaux.

Les artichaux ſont très-nourriſſans, excitent la ſueur, purifient la maſſe du ſang, diſſipent les obſtructions, & provoquent les urines à cauſe des ſels nitreux,

dont ils sont chargés, qui dissolvent les matieres grossieres, qui s'oppose à leur passage, & dilatent les différens couloirs qu'ils ont à traverser.

Alimens tirés du règne animal.

Le Bœuf.

Cette viande est très-saine & de fort bon goût. Elle contient des sucs grossiers qui, une fois condensés dans les vésicules des fibres, ne s'en séparent pas aisément; c'est pourquoi ceux qui mangent beaucoup de bœuf, sont forts, vigoureux & robustes. Mais il resserre aussi un peu par la même raison.

Le Veau.

La chair de veau contient un suc huileux, gluant, gélatineux &

balſamique, très-propre à s'unir & s'incorporer avec nos parties ſolides, il lâche le ventre, parce qu'il attenue & diviſe le humeurs conténues dans les vaiſſeaux, & qu'il dilate les paſſages. La tête, les poulmons & les pieds de veau ſont gélatineux, rafraîchiſſans & humectans. On en fait des bouillons pour calmer les pertes de ſang, arrêter les régles des femmes, les hémorroïdes & le crachement de ſang. La preſure, dont on ſe ſert pour cailler le lait, & pour faire du fromage, n'eſt autre choſe qu'une matiére caſéeuſe contenue dans l'amulette des veaux, chargée de ſels volatils, pour leur faciliter la digeſtion des alimens dont ils ſe nourriſſent.

Le Lard.

Toutes les parties du cochon fourniſſent un aliment aſſez nourriſſant, mais qui ne paſſe pas aiſément, & relâche un peu le ventre. Le lard frais eſt très-difficile à digérer, fournit des humeurs groſſiéres, & ne convient nullement aux goutteux. Cette viande convient cependant aſſez aux perſonnes de bon appétit, & accoutumées au travail & à la fatigue. Mais les perſonnes foibles, délicates & oiſives ne s'en trouvent point bien.

Galien ſoutient que le lard eſt non-ſeulement plus ſain, mais encore plus délicat que toute autre viande; & que ceux qui ſont accoutumés à des ouvrages & à des travaux pénibles, ne ſe portent ja-

mais ſi bien, & ne ſont jamais plus forts, que lorſqu'ils ne vivent que de cette viande. Le vieux lard fondu guérit, & déterge les plaies. La fiente de cochon appliquée extérieurement, arrête le ſaignement de nez, & guérit la galle.

Les petits cochons-de-lait rôtis ſont très-délicats, aſſez ſains, & ne peuvent produire que de bons effets.

Le Mouton.

Cette viande eſt fort eſtimée, lorſqu'elle eſt tendre & de bon goût. Elle contient beaucoup de parties huileuſes & de ſels volatils, & convient indifféremment à tout âge, de quelque tempérament qu'on ſoit, parce qu'elle nourrit bien, & paſſe avec aſſez de faci-

lité. Le fiel de mouton est bon pour les ulcères des yeux, sa graisse arrête le flux de sang, & entre dans la composition de toutes sortes d'emplâtres, de pomades & de linimens.

L'Agneau.

La délicatesse de cette viande flatte beaucoup le goût. Mais elle est chargée de sucs grossiers & phlegmatiques, qui peuvent communiquer leurs mauvaises qualités à nos humeurs. Ce sont cependant ces sucs qui la rendent humectante, rafraîchissante & capable d'adoucir l'acrimonie, & de modérer le mouvement trop violent de nos humeurs.

Le fiel d'agneau s'employe avec succès contre le mal-caduc. On

le donne depuis deux gouttes, juſqu'à huit.

Le Chevreau.

Plus cet animal eſt jeune, plus ſa viande eſt chargée de parties huileuſes qui lui communiquent toutes ſes bonnes qualités, & produiſent tous les bons effets qu'on lui attribue; à meſure qu'il vieillit ſa chair ſe rancit & devient nauſeabonde, la moëlle & la graiſſe de bouc fortifie les nerfs. Sa fiente priſe intérieurement ſoulage les douleurs que cauſent la pierre, & appliquée extérieurement diſſipe les tumeurs froides. Son fiel mêlé avec l'huile de laurier & le blanc d'œuf étendu en forme d'emplâtre, & appliqué ſur le nombril, eſt bon dans les fiévres quotidien-

nes. Le sang qu'on ôte de ses testicules, séché au soleil, s'employe avec beaucoup de succès dans les pleuréſies; pour provoquer les régles des femmes & les urines, & passe pour antidote. On trouve quelquefois dans le fiel de bouc une petite pierre qui a beaucoup d'analogie avec le Bezoard. Elle excite les sueurs, & est un excellent contre-poison.

Le Daim.

La chair de cette bête fauve contient beaucoup de bons sucs, soulage les douleurs de la colique, & est bonne dans la paralysie, lorsque l'animal est jeune, parce qu'il devient difficile à digérer à mesure qu'il vieillit, son sang nouvellement tiré & bu tout chaud, guérit les

vertiges & tournoyemens de tête. Son fiel s'applique ſur les maladies des paupieres. Enfin ſon foye reſſerre, & arrête le cours de ventre.

Le Cerf.

Lorſque cet animal eſt jeune & gras, ſa chair eſt très-nourriſſante & facile à digérer. Les anciens Médecins en condamnoient cependant l'uſage. Sa femelle s'appelle Biche, elle n'a pas la chair ſi bonne que le mâle. Les cornes d'un jeune cerf ſont bonnes à manger, & ſe préparent de différentes façons. On râpe les grandes cornes, & on les met à bouillir dans de l'eau pour en exprimer enſuite une gelée, qui, clarifiée avec le blanc d'œuf, un peu de vin, de ſucre & du ſuc de limon, fortifie l'eſtomac,

arrête le crachement de sang, le vomissement & la diarrhée. On employe extérieurement la graisse de cerf pour faire des frictions & des embrocations sur les parties où l'on sent des rhumatismes. Elle fortifie les nerfs & le *calus* des os fracturés, & adoucit les douleurs sciatiques.

Le Liévre.

Cet animal a très-bon goût, & lorsqu'il est jeune, ou qu'on l'a chassé long-temps, fournit de très-bons sucs. Les vieux liévres sont sujets à donner de la mélancholie, & rendent ordinairement pesant & réveur. On employe en Médecine plusieurs parties de cet animal. Son poil appliqué sur les playes resentes, arrête le sang. Ses poulmons, son foye & son

cœur ſéchés & mis en poudre, guériſſent le flux de ſang, provoquent les régles aux femmes & les urines, & ſont un très-bon remède contre le mal-caduc. Son fiel appliqué ſur les yeux, diſſipe les taies. On frotte les tumeurs de ſa graiſſe, pour en hâter la maturité. Les reins & les teſticules ſéchés & mis en poudre *uberius ſemen gignunt*, diſſolvent la pierre dans les reins, & arrêtent les écoulemens involontaires d'urine.

Le Lapin.

La chair de cet animal eſt meilleure & plus tendre en hyver qu'en été, & fait un aſſez bonne nourriture. Il engendre cependant de humeurs groſſiéres, lorſqu'on le mange trop jeune; & trop vieux au contraire, il devient difficile

à digérer. Ainsi l'on doit avoir soin d'éviter l'un ou l'autre excès, la graisse de lapin est dissolvante, & fortifie les nerfs.

Alimens tirés des Volatiles.

Les Poules.

La chair d'une jeune poule est très-aisée à digérer, & convient mieux aux personnes foibles, ou à ceux qui menent une vie oisive & indolente, qu'à ceux qui sont accoutumés à des travaux pénibles & à des exercices violens, qui ont besoin pour se soutenir d'alimens plus solides & plus nourrissans que les premiers. On dit cependant qu'elle illumine l'entendement, *hancque venereis largiori seminis proventu, favere.* On applique assez souvent une poule ouverte toute vivante

vivante ſur la tête des malades dans les fiévres malignes, l'apoplexie, le délire, le tranſport & la létargie pour ouvrir les pores, & procurer la tranſpiration.

Les Poulets.

La chair de poulet eſt rafraîchiſſante, pectorale, nourriſſante & contient beaucoup de particules huileuſes & balſamiques, qui fourniſſent de très-bons ſucs. On en fait des bouillons fort approuvés dans les fiévres, & dans preſque toutes les maladies; & pour approprier les vertus de cette liqueur aux intentions qu'on ſe propoſe, on farcit le corps des poulets, dont on ſe ſert à cet effet, de drogues ou autres ingrédiens, capables de remp lir es vûes.

Les Chapons & les Coqs.

La chair de chapon est plus tendre & plus délicate, que celle de coq, & a à peu près le même goût & les mêmes propriétés que celle de poulet. Elle fortifie, ranime les esprits abbatus, & est très-bonne pour les phthisiques & les pulmoniques. On fait aussi du bouillon de coq qui lache un peu le ventre, & est un assez bon restaurant, & plus il est vieux, meilleur il est. Quelques Médecins prétendent que les testicules de coq, particuliérement des jeunes, réparent beaucoup les forces, *cortûsque appetitum, indefessis semper viribus stimulare.* Sa cervelle arrête le cours de ventre, & dissipe les taches & les rousseurs de la peau.

Les Pigeons.

Nous en avons de pluſieurs ſortes qui ſont tous très-chauds, & ne différent que du plus ou du moins. Ceux qui ſont abandonnés à leur liberté dans un bon climat, paſſent pour les meilleurs. Quoique les pigeons reſſerrent un peu, ils fortifient cependant, & diſſipent les matiéres groſſiéres, embarraſſées dans les reins; mais ſi on les mange trop vieux, ils ſont ſujets à engendrer de la mélancholie. On les recommande beaucoup ouverts tout vivans, & appliqués chaudement ſous la plante des pieds des malades dans les apoplexies, la frénéſie & autres fiévres malignes. Le ſang de pigeon, encore tout chaud, calme

les douleurs des yeux, & guérit les playes récentes.

Les Dindes.

La chair de cet oiseau est très-nourrissante, fortifie beaucoup, *semenque spissius incidit.* Il soutient mieux & plus long-temps que le chapon & les poulets; mais à tout autre égard, il a à-peu-près les mêmes propriétés.

L'Oye.

On convient assez unanimement que l'oye a fort bon goût; mais on n'est pas si bien d'accord sur ses bonnes qualités, parce qu'elle est très-difficile à digérer, & chargée de sucs pesans & grossiers; quoi qu'il en soit, elle fournit un aliment assez solide & très-nourrissant, qui peut, par ce

moyen, convenir à des perſonnes fortes, robuſtes, & qui ont un eſtomac à l'épreuve de tout. Celles qu'on nourrit chez ſoi, contiennent beaucoup de phlégme : les oyes ſauvages, au contraire, ont plus d'huile & de ſels volatils. Cet oiſeau eſt d'une vigilance prodigieuſe au-deſſus de tous les autres; le moindre remuement l'éveille, ce qui lui a autrefois mérité un culte annuel parmi les Romains, pour avoir réveillé les Citoyens, lorſque les Gaulois voulurent ſurprendre de nuit le Capitole. Une demi dragme de peau de pied d'oye, ſéchée, miſe en poudre, diſſoute dans quelque véhicule convenable, arrête le ſang & guérit le flux : pareille doſe de ſa fiente, réduite en poudre, & priſe

aussi intérieurement, provoque les urines & les mois aux femmes, & les soulage beaucoup, lorsqu'elles sont en travail d'enfant. Sa graisse adoucit les hémorrhoides & les douleurs d'oreille. On s'en sert aussi avec succès, pour faire des embrocations sur les rhumatismes.

Le Canard.

L'oye & le canard ont à peu près les mêmes qualités, les mêmes vertus, & produisent les mêmes effets l'un & l'autre. Les canards paillés n'ont pas non plus, si bon goût, & ne sont pas si sains que les sauvages. On les ouvre quelquefois tout vivans, & on les applique tout chauds sur le ventre, pour calmer les trop grandes dou-

leurs des coliques venteuses.

Les Perdrix.

La chair de perdrix est ferme, & fournit un aliment très-nourrissant, on en fait manger aux nourrices pour leur augmenter le lait. Elle nourrit, & fortifie beaucoup ceux qui sont encore convalescens de quelque maladie, & est très-bonne dans la dyarrhée. Pour les manger bonnes, il faut les laisser vieillir quelque temps après qu'elles ont été tuées ; on peut encore les exposer à l'air pendant quelques jours, pour exciter en elles une petite fermentation qui les rend beaucoup plus tendres. Pour guérir les ulcères, les tayes & les taches des yeux, on y laisse tomber une ou deux gouttes

de sang, ou de fiel de perdrix tout chaud. Sa moëlle & sa cervelle sont bonnes dans la jauniſſe, on brûle auſſi leurs plumes, & on en fait inſpirer la fumée aux femmes, pour diſſiper leurs vapeurs.

Le Faiſan.

La chair de cet oiſeau eſt très-ſaine, nourrit beaucoup, répare les forces, & paſſe pour être très-ſalutaire dans l'épilepſie, les convulſions & les fiévres hectiques. On fait extérieurement des embrocations de graiſſe de faiſand pour fortifier les nerfs, diſſiper les tumeurs, & adoucir les douleurs rhumatiſmales.

La Caille.

On n'eſt pas trop d'accord ſur les différens effets que produit la viande

viande de cet oiſeau, parce qu'elle eſt quelquefois difficile à digérer, ce qui peut venir de ſon excès de graiſſe qui s'affaiſſe & s'appéſantit dans l'eſtomac; il eſt cependant aſſez rare qu'on s'en trouve incommodé, au reſte elle nourrit, aiguiſe l'appétit, & fournit ordinairement d'aſſez bons ſucs : on ſe ſert de ſa graiſſe pour faire diſſiper les taches qui ſurviennent aux yeux; & on ſe ſert avec beaucoup de ſuccès de ſa fiente dans le mal-caduc.

Les Grives.

Cet oiſeau vaut beaucoup mieux d'un temps froid, que d'un temps chaud. Sa chair contient une juſte proportion de parties huileuſes & ſalines qui lui donnent un goût des

plus exquis, elle excite l'appétit, fortifie les fibres de l'estomac, répare les pertes des solides, & augmente beaucoup les esprits animaux.

Le Merle.

Cet oiseau a à peu près les mêmes qualités que les grives, & passe pour être très-sain, quoiqu'il n'ait pas le goût si délicat, & qu'il soit un peu plus difficile à digérer.

L'Alouette.

Ce petit oiseau est très-estimé à cause de sa délicatesse, il vole presque toujours, ce qui fait qu'il transpire beaucoup, & ne contient que très-peu d'humeurs visqueuses. Sa chair est savoureuse & très-aisée à digérer. Son sang & son cœur provoquent les urines, &

calment les coliques des reins & du bas-ventre.

Les Ortolans.

La chair de cet oiſeau a un goût exquis, il nourrit, fortifie & eſt un très-bon reſtaurant. On n'en voit guére que dans les pays chauds, où ils ſont très-communs, tels que dans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc & l'Italie.

L'Etourneau.

Cet oiſeau eſt naturellement très-chaud, & n'eſt bon à manger, que lorſqu'il eſt encore jeune & gras. On dit qu'il eſt très-bon pour ceux qui ſont ſujets au malcaduc.

Le Vaneau & le Plouvier.

La chair de vaneau eſt très-legére, a bon goût & paſſe aiſément,

ce qui fait qu'elle ne convient pas à ceux qui travaillent de force, ou qui aiment l'exercice ; on dit cependant qu'elle fortifie le cerveau, & purifie la masse du sang. On trouve le plouvier dans les mêmes endroits, où il vit de la même façon que le vaneau, ce qui lui a fait attribuer les mêmes vertus.

Les Poules d'eau.

Il y en a de plusieurs sortes, dont quelques-unes sont assez bonnes & les autres très-mauvaises. Cet oiseau vit ordinairement dans les endroits humides & marécageux, &c. Il est rempli de très-mauvais sucs, & ne convient qu'à ceux qui ont l'estomac bon, ou qui travaillent.

La Bécaſſe & la Bécaſſine.

La délicateſſe de la bécaſſe l'a fait réſerver pour la table des Grands, elle répare les forces, & fournit un très-bon aliment. La bécaſſine eſt une eſpéce de bécaſſe, qui n'en différe qu'en défaut de groſſeur; mais en récompenſe elle a le goût plus fin, & eſt plus aiſée à digérer.

Des alimens tirés des Poiſſons.

Le Brochet.

Ce poiſſon a différentes qualités, ſelon l'eau & les climats qu'il habite. Ceux qu'on trouve dans des étangs d'eaux croupiſſantes, ne ſont remplis que de très-mauvais ſucs, & ſeulement propres à charger l'eſtomac. Le brochet de riviére

nourrit bien, & est assez bon ; mais il faut bien prendre garde d'en manger les œufs, parce qu'ils pourroient exciter des vomissemens, ou quelques cours de ventre. On trouve dans la tête de ce poisson de petites pierres qui, réduites en poudre, aident les femmes en travail d'enfant, chassent les pierres hors des reins & de la vessie, & sont bonnes dans le mal-caduc ; on les donne depuis 25. grains, jusqu'à une dragme.

La Carpe.

Ce poisson est naturellement assez mou & rempli d'un suc crud, c'est pourquoi les plus vieilles sont les meilleures, parce qu'elles s'affermissent à la longue. On en mange cependant beaucoup sans qu'il

en arrive aucun inconvénient, la tête de la carpe & particuliérement la langue, qui eſt très-délicate, paſſe pour le meilleur morceau. Le fiel de carpe eſt bon pour éclaircir la vûe.

La Perche.

Ce poiſſon ſe plait dans l'eau claire & rapide, eſt fort agile, & ne vit que de bons alimens, qui le rendent très-délicat & fort ſain. Sa chair eſt ferme & très-nourriſſante, ne contient que de bons ſucs très-ſalutaires; quand elle n'eſt point trop vieille, la perche ſe digére aſſez aiſément; mais ſi elle eſt trop jeune, elle eſt molaſſe & viſqueuſe. On trouve dans la tête de ce poiſſon de petites pierres, très-propres à abſorber les humeurs âcres.

L'Anguille.

Lorsque ce poisson a la chair blanche & le goût bon, il fournit une très-bonne nourriture, & en même-temps très-aisée à digérer; parce qu'alors ses sucs contiennent une juste proportion de principes huileux & alins. La laitte n'en vaut rien, & est sujette à causer de grandes douleurs d'estomac, à exciter des vomissemens furieux, ou à donner le cours de ventre : on dit que l'anguille ne vaut rien à ceux qui sont sujets à la goutte & à la pierre. La graisse d'anguille efface les impressions que laisse la petite-vérole, adoucit les hémorrhoïdes, fait venir les cheveux, & peut encore servir contre la surdité, si l'on en verse quelques gouttes dans l'oreille.

La Tanche.

Ce poiſſon fournit un très-mauvais aliment : il ne ſe plait que dans des eaux bourbeuſes & croupiſſantes, où il ne trouve que de mauvaiſe nourriture, ce qui a déterminé quantité de Médecins à en condamner l'uſage, ne pouvant en conſéquence, ſelon eux, occaſionner que des fiévres & des obſtructions. On en mange cependant volontiers aujourd'hui, & ſans s'en trouver aucunement indiſpoſé, ce qui nous porte à croire que c'eſt une aſſez bonne nourriture. La chair de tanche appliquée ſur les poignets, ou ſous la plante des pieds, diminue, au moins, la fiévre, lorſqu'elle ne la peut détruire tout-à-fait. Miſe ſur la tête, elle en

guérit les douleurs, & sur le ventre elle guérit la jauniſſe.

La Truite.

Ce poiſſon a un goût exquis en été, mais il perd beaucoup de ſa délicateſſe en hyver. Lorqu'on le mange dans ſa ſaiſon, il produit de très-bons ſucs, ſe digére aiſément, *largioremque ſeminis ſalicem ſubminiſtrat.* On dit que la truite eſt ſi ſenſible au bruit du tonnerre, qu'elle reſte immobile pendant tout le temps qu'il gronde. On ſe ſert avec beaucoup de ſuccès de ſa graiſſe contre les hémorrhoïdes & les ulcères de la poitrine.

Le Barbeau.

Ce poiſſon eſt naturellement viſqueux, mais il fournit une aſſez

bonne nourriture très-aisée à digérer. La laitte n'en vaut pas mieux que celle de l'anguille, & produit à peu près les mêmes effets. Son foie est considérable & de très-bon goût, ce qui a fait dire à quelques Auteurs, que c'étoit la seule partie de ce poisson bonne à manger.

Le Goujon.

Nous en avons de deux sortes ; les uns se nourrissent dans l'eau de mer, & les autres dans l'eau douce. Ces derniers sont les plus estimés, sur-tout, lorsqu'on les pêche dans un coulant d'eau bien pure. Ils contiennent beaucoup de sels volatils & d'huile, & conviennent fort aux personnes encore convalescentes de quelque maladie,

parce qu'ils flattent le goût, & sont très-aisés à digérer.

La Lamproye.

Ce poisson a un goût exquis : on dit qu'il ne vit que deux ans ; & qu'après avoir produit ses petits, il diminue insensiblement, & meurt. Nous en avons aussi de deux sortes, de mer & d'eau douce. Celles de mer sont du nombre de ces poissons qui quittent la mer pendant un temps pour se retirer dans l'eau douce, & retournent ensuite à leur premiere origine. Elles viennent frayer dans les rivieres vers le mois d'*Avril* & de *May*, & s'en retournent dans une certaine saison avec leurs petits. La lamproye est un bon poisson pour les personnes d'un tempérament

chaud, qui ont l'eſtomac bon & les humeurs ſubtiles.

L'Eperlan.

Ce poiſſon naît dans la mer; d'où il monte enſuite dans les riviéres. Il a le goût plus délicat que le goujon, & eſt meilleur à manger. Il a une odeur ſemblable à celle de violette. Il laiſſe une agréable impreſſion ſur les fibres du palais, parce qu'il ne contient aucuns ſucs groſſiers. On dit qu'il eſt bon contre la pierre & la gravelle.

Le Saumon.

Ce poiſſon, frais ou ſalé, eſt toujours très-bon, fournit une excellente nourriture, fortifie, & produit pluſieurs autres bons effets; il eſt cependant un peu dur à digé-

rer, & sujet à charger l'estomac ; particuliérement, de ceux qui l'ont un peu foible.

Le Merlan.

Ce poisson est fort estimé à cause de sa grande délicatesse, c'est un aliment très-léger, qui passe vîte, & ne produit jamais de mauvais effets, quand même on en mangeroit avec excès ; c'est pourquoi, on le permet même aux malades. On trouve dans la tête du merlan de petites perles, qui réduites en poudre, sont bonnes contre les coliques venteuses, chassent la pierre, & arrêtent le cours de ventre. On en donne depuis dix, jusqu'à quarante grains.

Le Maquereau.

La plûpart de ceux qui ont parlé

de ce poiſſon, diſent qu'il ne fournit que des ſucs groſſiers & difficiles à digérer. Nous voyons cependant par expérience qu'il nourrit aſſez, & même qu'il paſſe aſſez librement. On n'en voit que pendant une certaine ſaiſon de l'année, après laquelle il diſparoît.

L'Eſturgeon.

Ce poiſſon a la chair ferme, & eſt aſſez nourriſſant; mais il eſt d'ordinaire un peu dur & difficile à digérer, particuliérement ſa graiſſe, qui, en conſéquence, ne vaut rien pour les perſonnes d'un tempérament foible; ſa chair porte auſſi un inconvénient, qui eſt de relâcher, & d'affoiblir les fibres de l'eſtomac.

Le Harang.

Ce poisson, s'il n'est frais, n'est pas des plus estimés, parce qu'il échauffe & altére beaucoup, & qu'il éguise, & augmente l'acrimonie des humeurs. Les harangs marinés sont très-difficiles à digérer, mais ne sont néanmoins pas si pernicieux que les harangs sorés, qui sont beaucoup plus secs & plus âcres que les autres.

La Sardine.

Ce poisson, frais, a très-bon goût, relâche le ventre, & fournit d'assez bon sucs ; mais si on le fait confire ou mariner, il contracte les mêmes qualités que le harang. Les *bons Buveurs* aiment beaucoup la sardine, parce qu'elle altére, & fait trouver le vin bon ; il faut

faut cependant convenir que c'eſt une nourriture plus agréable que ſaine.

Les Anchois.

La délicateſſe, le haut goût & la bonne odeur de ces petits poiſſons, les ont faits eſtimer dans toute l'Europe. Ils fortifient l'eſtomac, excitent une legére chaleur ſur ſes membranes, pénétrent les alimens qui y ſont contenus, réveillent l'appétit & aident la digeſtion: qualités qui les font entrer dans quantité de ſauces & de différens aſſaiſonnemens.

Les Carlets & les Plies.

On trouve de ces deux ſortes de poiſſon dans l'eau douce & dans l'eau ſalée, elles ne ſe plaiſent cependant pas tant dans la

mer, l'on y en trouve moins ; les plies sont les plus grosses. Elles adoucissent l'acrimonie des humeurs de la poitrine, lâchent le corps, lubrefient les passages, & adoucissent les matiéres contenues dans les intestins.

Les Soles.

Il se trouve peu de poisson plus agréable au goût, & plus convenable à la santé que la sole, ces deux qualités lui ont mérité le nom de *Perdrix de mer* ; elle a une chair ferme, courte & tendre, qui contient une juste proportion des particules salines & huileuses, à laquelle elle doit son bon goût & tous ses bons effets. On fait sécher la tête de ce poisson, & on la réduit en poudre pour s'en servir

contre la pierre, la gravelle & le ſcorbut, maladies dans leſquelles elle eſt fort recommandée.

Le Turbot.

On appelle ce poiſſon *Faiſan d'eau*, à cauſe de la délicateſſe de ſon goût, qui approche beaucoup de celui de cet oiſeau. Sa chair eſt aſſez ſolide, nourrit paſſablement, ſe digére avec beaucoup de facilité, & ne contient que très-peu de ſucs groſſiers. Enfin on le ſert ſur les tables les plus délicates.

Le Rouget.

Ce poiſſon nourrit bien, & fournit d'aſſez bons ſucs; il arrête, dit-on, le dévoyement, & convient aſſez aux perſonnes convaleſcentes.

L'Aloſe.

Ce poiſſon provoque le ſommeil des eſprits animaux, il a cependant aſſez bon goût, & nourrit bien : ſi on le laiſſe vieillir, il contracte une certaine acidité qui ulcere les gencives & altére. On trouve dans la tête de l'aloſe une petite perle qui guérit les fiévres quartes, & chaſſe la pierre des reins & de la veſſie.

La Raye.

Ce poiſſon fournit une nourriture ſolide & durable, mais naturellement dure, difficile à digérer, & qui produit des ſucs groſſiers : on peut prévenir en partie tous ces mauvais effets, en le gardant quelque temps avant de le manger.

La Moruë.

Ce poiſſon frais ou ſalé fait une très-bonne nourriture, & fournit d'aſſez bons ſucs, il perd cependant de ſon goût, & n'eſt plus ſi aiſé à digérer, lorſqu'il eſt ſalé. La ſaumure de moruë appliquée extérieurement, eſt aſtringente. On l'employe auſſi dans les lavemens, parce que les ſels qu'elle contient, irritent les glandes des inteſtins, & produit une plus grande évacuation.

Les Moules.

Il y en a de deux ſortes, de mer & de riviére : ces dernieres ne ſont point bonnes à manger, parce qu'elles occaſionnent des fiévres & des obſtructions. On mange au contraire celles de mer par-tout,

c'est un aliment très-tendre, d'assez bon goût, qui ne produit aucuns mauvais effets; mais elles relâchent & nourrissent peu. On broye leurs coquilles dans un mortier, & on les fait prendre depuis un demi scrupule, jusqu'à une dragme pour arrêter le dévoyement causé par la trop grande acrimonie des humeurs.

Les Huitres.

Ce poisson est chargé de sucs gélatineux qui montent à la tête, arrêtent insensiblement le cours des esprits animaux, & assoupissent quelquefois; elles ont bon goût, nourrissent bien, donnent de l'appétit, *veneris æstum cient*, & sont bonnes pour les scorbutiques & les goutteux. Leurs coquilles calci-

nées & réduites en poudre ſont bonnes pour nettoyer les dents, & adoucir l'acrimonie des humeurs.

Les Ecreviſſes.

La chair de ce poiſſon eſt très-ſolide, fortifie, corrige l'acrimonie des humeurs de la poitrine, & eſt très-bonne pour ceux qui ſont ſujets à l'aſthme & à la phthiſie.

Des Boiſſons.

Avant de détailler les différentes boiſſons ordinaires en ce pays, nous allons dire quelque choſe ſur la fermentation.

Tout fluide, dont les parties ne ſont pas aſſez régulierement diſpoſées pour s'allier & s'unir enſemble, & ne former qu'une ſeule ſubſtance homogêne, en forme

deux par la fermentation. La plus pesante s'appelle *solide*, & l'autre légere. La fermentation, dans quelque liqueur que ce soit, est un mouvement violent qui change ou altére la premiere disposition des parties, & fait précipiter au fond du vaisseau qui la contient les parties les plus pesantes, pendant qu'au contraire elle pousse en haut les plus légéres.

Les liqueurs ainsi travaillées & bien fermentées échauffent, provoquent les urines, détruisent l'appétit, enyvrent & augmentent la transpiration, si l'on en boit avec excès. Elles contiennent beaucoup de sels volatils huileux qui les rendent assez agréables à l'estomac, parce qu'elles chatouillent légérement ses membranes;

& relâchent tout le ſiſtême de l'œconomie animale, d'où ſuit néceſſairement l'augmentation de la tranſpiration, qui occaſionne enſuite une chaleur brulante & une ſoif inſupportable. Ces ſels huileux des liquides ainſi fermentés, raréfient le ſang, dilatent les artères, & empêchent le cours régulier d'une grande partie des eſprits deſtinés pour le cœur, qui, privé de ce ſecours, ne ſe peut pas contracter avec aſſez de force pour pouſſer le ſang deſtiné à la circulation juſqu'aux extrémités.

C'eſt-là ce qui fait paroître les gens yvres ſi pâles & ſi défaits: de plus, tant qu'ils reſtent en cet état, le ſang ſe porte en abondance au cerveau & dans le voiſinage du cœur, dont il affoiblit les fibres, & les

met hors d'état de soutenir un juste équilibre dans la circulation: voilà pourquoi les *yvrognes de profession* sont sujets à la paralysie, à l'apoplexie, aux vertiges, à perdre la mémoire, aux tremblemens, à la jauniſſe, à l'hydropiſie, &c. Puiſque l'excès des liqueurs conduit à tant de maladies; parcourons-les en détail, & tâchons de découvrir par leurs effets celles dont l'excès eſt le moins pernicieux.

D'entre toutes les liqueurs, il faut ſur-tout choiſir les plus claires & les plus tranſparentes, qui laiſſent une certaine ſéchereſſe ſur la langue, parce qu'elles ont plus de diſpoſition à paſſer par les urines. Elles ne doivent point non plus être relâchantes. En effet ce n'eſt que par la vertu aſtringente du

vin, que l'excès de cette liqueur eſt moins pernicieux que celui de toutes les autres. Tout dangereux qu'il eſt de trop boire de quelque liqueur que ce ſoit, elles ſont cependant ſalutaires, lorſqu'on en uſe avec diſcrétion. Elles raniment les eſprits languiſſans après quelque exercice violent, ou un travail trop pénible. Elles adouciſſent les peines & les chagrins, chaſſent la mélancolie, & ſuppléent au défaut d'alimens, pour amortir les rigueurs de la faim. Elles ſont auſſi d'un grand avantage à ceux qui ont le poulx foible & languiſſant, pourvû qu'ils ſe bornent à un uſage modéré.

Le Vin.

De toutes les liqueurs fermen-

tées, en uſage parmi nous, il n'y en a point de plus ſaine & de plus agréable que le vin. Sa clarté & le tartre, dont il eſt chargé, le rendent préférable à tout autre reméde dans toutes les indiſpoſitions de l'eſtomac. Il faut cependant obſerver que les vins de Bourgogne & de Champagne, ſont préférables à tous ceux qu'on nous apporte d'Eſpagne, de Portugal, & à toutes ſortes de vins doux, à moins qu'on ne les prenne comme cordiaux & en petite quantité; ces derniers ne ſont propres qu'à troubler le cerveau. Ils ſemblent beaucoup plus forts; mais ils ſont moins ſpiritueux, comme on le ſçait par la diſtilation, parce qu'ils n'ont pas eſſuyé une fermentation entiére ce qui tient leurs parties huileuſes

embarraſſées, & les a empêché de ſe volatiliſer ; c'eſt auſſi ce qui fait qu'ils paſſent plus difficilement ; mais en récompenſe ils ſont plus nourriſſans, & conviennent mieux aux perſonnes d'un tempérament ſec.

Nous ſommes redevables de cette agréable liqueur au Patriarche Noë. *Cœpitque Noë vir agricola exercere terram, & plantavit vineam: bibenſque vinum inebriatus eſt* (*). Depuis lui juſqu'à nous, elle a toujours conſervé ſon premier nom. Quelques-uns en ont attribué l'invention aux habitans des pays chauds, qui, réduits à une trop modique quantité d'eau bourbeuſe & impure, ont été obligés de chercher dans la vigne les

(*) *Gen. Chap. IX. ℣.* 20. 21.

moyens de se désaltérer plus agréablement. Le meilleur & le plus délicat de tous les vins, est celui qui se distile de lui-même des grappes, lorsqu'elles sont bien mûres, & que mises en un monceau, chaque grain se créve sans autre compression; c'est-là celui qui mérite le nom de *Nectar*.

Le Cidre.

Cette liqueur est très-saine, & convient mieux que le vin à ceux qui y sont originairement faits: elle est pectorale, rafraîchissante, bonne pour les personnes scorbutiques & mélancoliques, & pour fortifier le cœur & l'estomac, comme on le voit dans les pays, où l'on ne boit rien autre chose, & dont les habitas parviennent à une ex-

trême vieilleſſe, ſans aucune maladie qu'on puiſſe attribuer à l'uſage qu'ils en font.

La Bierre.

Cette liqueur adoucit, lubrefie & nourrit beaucoup; elle rafraîchit & relâche les fibres trop tendues. Pour cette raiſon elle convient mieux que le vin aux perſonnes d'un tempérament chaud; cependant plus elle participe de la nature du vin, & plus on l'eſtime. Pour la bien faire, il faut choiſir de bonne eau, douce & bien claire, & qui porte bien le ſavon. La bonne bierre doit laiſſer la bouche ſéche, & n'avoir aucune acidité ni aigreur. La néceſſité d'y faire bouillir du houblon, ſe manifeſte d'elle-même: puiſque ſans cet ingrédient, nouvelle, elle ſeroit

toujours gluante, ou aigre pour peu qu'on la laiſſât vieillir. D'ailleurs le houblon a une agréable amertume, & eſt bon pour la pierre. La bierre faite de bon grain, point trop forte, bien braſſée ſelon toutes les régles de l'art, eſt une liqueur très-bonne & très-agréable. Elle purifie la maſſe du ſang, nétoye, & déterge les paſſages, & fournit à toutes les humeurs. Plus la bierre eſt vieille, plus elle eſt apéritive. Plus elle eſt épaiſſe & douce, plus elle gonfle & nourrit. Quoique l'on ſe ſoit imaginé que la bierre nouvelle nétoye les vaiſſeaux urinaires, elle les remplit cependant à la longue d'une matiére glaireuſe, qui ſe durcit enfin, & peut ſe pétrifier. La bierre fortifie beaucoup, flatte le

goût, & eſt très-nourriſſante, comme l'on voit dans tous les pays où l'on ne boit point d'autre liqueur, & dont les habitans ſont plus gros, plus ſains & plus vigoureux, que ceux qui ne boivent que du vin.

Le Caffé.

Le caffé eſt aujourd'hui devenu ſi à la mode parmi les Dames & les perſonnes de diſtinction, qu'elles en font une conſommation étonnante, qui leur eſt plus préjudiciable qu'elles ne ſe l'imaginent. La trop grande quantité d'eau eſt d'elle-même contraire à ceux qui ſont naturellement trop relâchés, & l'amertume qu'elle contracte en ſe chargeant de cette ſubſtance dans l'infuſion, la rend nuiſible aux perſonnes d'un tempérament

plus fort & sujetes à la constipation, c'est pourquoi l'on doit avoir attention d'en proportionner la force & la quantité chacun à son tempérament.

Les personnes grasses & d'une bonne corpulence le peuvent prendre fort & plus chargé, sans lait & sans sucre ; parce que plus il picote & éguillonne les fibres de leur estomac, plus ces fibres se resserrent, & sont par ce moyen en état d'empêcher la matiére nuisible de passer dans le sang. Alors, pour prévenir la trop grande humidité, il est à propos d'augmenter ses exercices, afin de réparer ou d'entretenir l'élasticité des fibres, lorsqu'on est d'un tempérament à les avoir trop relâchées. Le caffé remédie aussi aux maux de

tête, aux catharres & aux fluxions, & eſt très-ſalutaire, lorſqu'on a bu avec excès.

Mais les perſonnes d'un tempérament chaud, & maigre n'en doivent point boire, s'il n'eſt très-foible & chargé de beaucoup de ſucre & de lait.

Le Thé.

Nous avons de deux ſortes de thé, du thé *verd* & du thé *bou*, l'un & l'autre eſt la feuille du même arbriſſeau, & ne différe que par la couleur, & la préparation qui en altére les vertus. On ne s'eſt encore point apperçu que l'un ni l'autre produiſent de mauvais effets, cependant la couleur qu'on donne au thé *bou*, ne laiſſe pas de l'altérer, & de lui ôter la ſimpli-

cité naturelle au thé verd qui convient aux estomacs foibles sujets aux indigestions, à ceux qui ont des catharres, des rhumatismes, la goutte &c. C'est entr'autres un très-bon reméde dans toutes sortes d'indigestions.

Le thé *bou* est aussi très-doux, & est très-bon le matin avec du lait aux pulmoniques, & à ceux qui ont quelques ulcères aux poulmons.

Le Chocolat.

On fait le chocolat avec du *Cacao* moulu & travaillé avec du sucre & quelques autres ingrédiens, au moyen desquels on en fait un très-bon restaurant, très-propre à réparer les forces abatues, *tardos quoque maritos evigilat*, & est très-bon dans la colique & la gravelle.

L'Eau.

L'eau est la base de la plûpart de nos boissons; elle n'est sans doute si peu estimée, que parce qu'elle est trop commune; cependant si l'on faisoit attention à tous les avantages qu'elle procure, combien elle est nécessaire pour notre soutient, qu'enfin il nous est impossible de subsister sans elle; balanceroit-on à la préférer à toutes les autres liqueurs ?

C'est cet élément qui fournit tous les fluides du corps humain, c'est lui qui dissoud les sels contenus dans le sang qui ne pourroit circuler sans lui. Il sert le plus souvent de base dans la préparation de nos alimens; il en est le véhicule, de même que des médicamens. Il aide les uns & les autres à sortir de l'estomac, &

à parcourir tous les différens couloirs du corps humain, où ils ont à porter la nourriture & la santé. L'eau varie beaucoup, & prend différentes qualités, selon les différens endroits de la terre qu'elle a à traverser.

L'eau est la nourriture essentielle de tous les corps végétatifs. C'est le *vinum catholicum* des Alchimistes, sans lequel ils soutiennent que rien ne peut croître ni augmenter, soit d'entreles animaux, les végétaux ou les minéraux.

L'eau la plus pure est toûjours la plus légére, parce que quelque corps étranger qui puisse être mêlé avec l'eau, soit sable, terre, substance minérale, ou autre, il est toûjours plus pesant que l'eau. C'est pourquoi l'on dit que

les Ethiopiens vivent ſi long-temps. En effet leurs eaux ſont ſi légéres, qu'elles ne pourroient pas même ſupporter un morceau de bois.

L'eau de pluie eſt la plus pure & la plus ſimple. Je ne veux point parler ici de celle qui tombe d'en haut, & qui ſert de leſſive à l'air, dont elle diſſoud tous les ſels volatils, & tous les autres corps impalpables qu'il contient ; j'entens ſeulement celle qui deſcend des nues, d'où elle eſt attirée par ces hautes montagnes couvertes de rochers, le long deſquelles elle forme de petits ruiſſeaux, & ſe purifie de tout ce qu'elle pourroit avoir d'impur, & au pied deſquelles elle coule auſſi pure que du criſtal le long des petits ſentiers

qu'elle s'est elle-même pratiquée dans le sable.

L'eau pure se boit toute fraiche. C'étoit mal à propos que Néron dégoûté de toutes sortes de vins, & épuisé des excès auxquels il s'étoit abandonné, résolut de ne plus boire que de l'eau bouillie dans des vases d'or.

On a remarqué que l'eau de pluie qui tombe du Ciel, gardée dans des vaisseaux, se trouve pleine de petits œufs d'insectes invisibles & de semences de plantes; de sorte qu'en la laissant reposer dans un vaisseau de verre exposé à un air chaud, on apperçoit bien-tôt plusieurs sortes d'animaux s'y former & s'y développer. On verra la même chose si on en garde dans des vaisseaux de verre quelque

pure

pure qu'elle paroiſſe. Mais ſi l'on fait bouillir ſeulement une fois cette eau, toute la vertu prolifique des petits œufs & des ſemences de plantes ſe détruit entiérement. Il ſeroit dangereux de la faire bouillir plus d'une fois, parce qu'elle perd toujours quelques parties de ſa ſubſtance à chaque fois qu'on la fait bouillir. On trouve dans les *Miſcellanea naturæ curioſorum*, une obſervation fort remarquable d'un vieillard âgé de cent vingt ans, encore armé de toutes ſes dents, d'un tempérament très-vif & fort agile, qui depuis ſon enfance n'avoit jamais bu que de l'eau.

Le fameux Avocat *André Tiraqueau*, qui tous les ans a publié un livre, & dont la femme accouchoit régulierement tous les ans pendant

trente ans nés de suite, n'a jamais bu que de l'eau depuis son enfance.

Monsieur Hoffman dit que si „ la nature peut produire quel- „ que reméde universel, c'est „ l'eau commune; par son moyen „ on guérit tous les jours toutes „ sortes de maladies, on se con- „ serve en santé, & on prévient „ la corruption des humeurs qui „ est la source de toutes les mala- „ dies.

Après avoir ainsi exposé quelles eaux sont les plus salutaires, passons maintenant à l'excellence & aux vertus universelles de l'eau pure. Pour cet effet nous établissons que *les eaux pures & legeres s'accordent à tous les différens tempéramens de tous les hommes*, & que, puisque la circulation réguliere

des fluides aux travers de leurs canaux & des plus petits vaiſſeaux, nous garantit de la corruption, & maintient le ſang & les humeurs dans un mouvement conſtant & régulier, l'eau doit être abſolument néceſſaire à la continuation de la vie.

Le ſang & les humeurs ſont un mélange de parties hétérogênes toutes ſujettes à la corruption pour peu qu'elles ſoient dans un état de chaleur, d'indolence & d'humidité. Pour empêcher les fluides de ſe corrompre, & d'altérer les autres parties du corps, il eſt donc abſolument néceſſaire de les empêcher de ſtagner ; par ce moyen les particules ſubtiles & ſolides, terreuſes & huileuſes conſerveront non-ſeulement entr'elles leur mouvement perpétuel ; mais en-

core exécuteront leur mouvement progressif au travers des plus petits vaisseaux capillaires, & diviseront les parties solides du sang en globules extrêmement fins, au moyen de l'attrition, de l'action & réaction entre ces sucs & les parties fibreuses. D'où l'on voit la nécessité de l'eau pure pour produire un effet si essentiel. C'est pourquoi lorsqu'on examine le sang tiré d'une personne saine, on le trouve composé de deux sortes de substances, une fluide & l'autre solide.

Nous pouvons inférer de tout ce que nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus convenable, & en même tems de plus nécessaire pour prolonger la vie que l'eau, puisqu'elle s'accorde parfaitement

à la nature du corps humain ; & que ſans elle il ne ſe peut maintenir long-temps dans l'intégrité de ſes fonctions.

Pour peu que l'on conſidére avec attention, & que l'on examine la vérité de ce que nous venons d'établir, l'on conviendra qu'il faut néceſſairement que le ſang ſoit dans un certain équilibre de fluidité, pour pouvoir circuler librement & toujours dans les mêmes proportions, afin de maintenir toujours les vaiſſeaux ouverts, de prévenir les obſtructions, d'entretenir les ſécrétions, d'empêcher les dépôts, & de détruire tout ce qui pourroit occaſionner quelques maladies. Il reſte maintenant à ſçavoir ſi la nature entiére peut fournir quelqu'autre reméde, capable

de mieux entretenir cette fluidité du sang. Nous nous en rapportons sur ce point à la connoissance & aux expériences des Médecins les plus éclairés.

Mais, dit-on, l'eau est contraire à ceux qui mangent du fruit: abus! On boit beaucoup d'eau en France, en Espagne & en Portugal; & cependant on y mange du fruit pendant tout l'été, sans qu'il en arrive aucun inconvénient.

D'ailleurs l'eau conserve les dents belles & toujours blanches; elle est bonne contre la goutte, les fluxions, le mal de tête, l'épilepsie, l'obscurcissement de la vûe, l'asthme, la mélancholie, la galle & le scorbut.

Le Sucre.

Le sucre est un suc exprimé de ro-

ſeaux qu'on appelle cannes à ſucre. Ces cannes croiſſent aſſez abondamment en certains endroits des Indes, chaque roſeau s'éleve à la hauteur de cinq à ſix pieds, & eſt dans toute ſa longueur partagé de quantité de nœuds, d'où ſortent ſes feuilles qui ſont longues, étroites & verdâtres.

La douceur de ce ſuc vient de la juſte combinaiſon & de l'étroite union des particules ſalines & ſulphureuſes dont il eſt compoſé; mais il a beſoin de pluſieurs préparations avant d'être auſſi blanc & auſſi fin que celui dont nous nous ſervons.

Le ſucre eſt plus ou moins médicinal, relativement à ſa fineſſe; le plus brun eſt le plus doux, parce qu'il contient plus d'huile qui le

fait mieux prendre, & reſter plus long-temps ſur la langue : cette eſpéce, qu'on connoît aſſez vulgairement ſous le nom de caſſonnade, eſt la plus relâchante & la plus convenable pour mettre dans les lavemens. Le ſucre rafiné eſt plus aſtringent, mais il convient mieux, & eſt très-ſalutaire aux perſonnes chargées de pituite, parce qu'il fait cracher. Il eſt auſſi très-bon dans le rhume, il adoucit l'acrimonie des humeurs de la poitrine, & attenue les matiéres viſqueuſes, épaiſſes & groſſiéres.

De la préparation des alimens. Obſervations ſur les avantages de la ſobriété.

Avant de pouvoir faire uſage de quelque grain que ce ſoit, il le faut d'abord faire ſécher, nétoyer

& moudre ou réduire en farine, on détrempe enſuite cette farine dans de l'eau, pour en faire une pâte qu'on laiſſe fermenter, & qu'on fait cuire enſuite le tout ſelon les vûes qu'on ſe propoſe & les régles de l'art ; on en fait, par ce moyen, un aliment plus ou moins nourriſſant, & capable de réparer les pertes continuelles du corps humain.

Si-tôt que la farine eſt détrempée dans l'eau, pétrie & bien amalgamée en forme de pâte ; pour peu qu'elle ſoit expoſée à un air chaud, elle commence à ſe gonfler, répand une odeur de ſûr, & contracte un goût acide : c'eſt ce qu'on appelle fermentation, opération dans laquelle la pâte perd tout ce qu'elle a de glutineux, de-

vient friable, & se mêle plus intimement avec l'eau. L'expérience nous apprend que de tous les alimens, ceux qui se dissolvent le plus promptement dans l'eau, sont les plus aisés à digérer ; & que ceux au contraire qui n'ont point une disposition naturelle à s'incorporer avec ce fluide, ne passent qu'avec beaucoup de peine, & ce n'est que pour cette même raison, que toutes sortes d'alimens gras & onctueux sont très-difficiles à digérer, & n'acquiérent qu'avec peine un dégré convenable d'assimilation avec nos humeurs.

Pour prévenir les progrès de la fermentation, dont l'odeur & le goût seroient aussi nuisibles qu'insupportables, on fait cuire cette pâte lorsqu'elle est *levée* jusqu'à un

degré convenable. Par ce moyen, elle perd l'humidité dont elle eſt ſurchargée, & ſe débarraſſe en même temps des vapeurs nitreuſes & acides que la fermentation avoit occaſionné. C'eſt ainſi que le pain expoſé à la chaleur du four, ſe gonfle d'abord inſenſiblement, ſe deſſéche enſuite, s'affermit, & devient enfin bon à manger.

Lorſque d'une pâte ainſi préparée on n'a fait que de petites galettes, & qu'on les expoſe une ſeconde fois à la chaleur du four, on fait par ce moyen, ce qu'on appelle du *Biſcuit*, qui, pour peu qu'on le puiſſe garantir des mittes & autres inſectes, ſe conſerve pendant des années entiéres dans les pays chauds & humides, même

jusques sous l'équateur. Ce pain ou *biscuit* trempe parfaitement dans l'eau malgré sa dureté, sans être aucunement glutineux, pourvû cependant qu'il soit bien fait, & qu'il soit pétri de bonne eau ; on pourroit même dire que l'eau seule en fait toute la qualité. En effet toutes choses égales d'ailleurs, on fait quelquefois du *biscuit* si noir & si mauvais, qu'on ne peut s'imaginer qu'il soit de la même farine. Sans être mieux boulangé qu'ailleurs, & avec la farine de ce pays qui n'est pas non plus des meilleures, *Cherbourg* en *basse Normandie* sur la *Manche*, est peut-être de tous les ports de mer celui où on le fait meilleur ; il y est d'un blanc à éblouir, & trempe aussi vîte & aussi bien que le meilleur

pain mollet. Lorsque le biscuit a cette qualité, on peut dire qu'il est plus sain, ou, pour le moins, autant, que quelque pain que ce soit.

Ceux qui ne vivent que de gâteaux, transpirent au moins une livre par jour, moins qu'ils ne feroient, s'ils vivoient autrement.

Les différentes méthodes de préparer les alimens tirés des animaux, consistent d'abord à bien battre la viande, pour la rendre plus tendre, plus succulente & plus aisée à digérer. Par ce moyen ses sucs s'extravasent, & se distribuent dans tous les vaisseaux, & dans tout le tissu cellulaire qui remplit l'interstice des fibres.

C'est aussi une très-bonne méthode d'exposer pendant quelque temps la viande à l'air, elle en de-

vient meilleure, plus tendre & si aisée à digérer, qu'on peut impunément manger la moitié davantage de viande gardée pendant un certain temps, que d'autre qui seroit toute fraiche tuée. Au moyen de cette précaution les sucs de la viande commencent à fermenter, & se disposent à la putréfaction : ses humeurs deviennent plus volatiles, ses sels plus actifs & ses parties solides plus tendres.

On parvient au même but en fatigant l'animal avant de le tuer, ou en le faisant chasser, si on en a la commodité ; c'est pourquoi le gibier qu'on a chassé long-temps, & qu'on n'a réduit qu'après un long exercice & beaucoup de fatigue, est infiniment meilleur que les autres animaux de son espéce qu'on

nourrit & qu'on tue chez ſoi, à cauſe de ſa délicateſſe & de ſon haut goût.

La viande bouillie dans l'eau donne toute ſa vertu & toute ſa force au bouillon, de ſorte que ſi on la change pluſieurs fois d'eau, & qu'on la faſſe toujours bouillir, on en peut tirer tout ce qu'elle a de flatteur & de nourriſſant, & la réduire à une maſſe auſſi inſipide qu'inutile, au lieu que le bouillon aura toutes les qualités de la viande.

Lorſqu'on fait rôtir la viande à feu nud, il s'y forme une croûte rouſſeâtre qui concentre tous ſes ſucs, alors extravaſés & mis en mouvement par l'action du feu, & qui tendent fortement à s'alcaliſer. La viande devient par ce

moyen de meilleur goût, plus séche & plus aisée à digérer. C'est ainsi qu'un feu ouvert opére en peu de temps le même changement sur les sels & les sucs de la viande, qu'une chaleur modérée le pourroit faire en plusieurs jours. La viande rôtie entretient mieux la transpiration, que la viande bouillie.

On prépare aussi la viande en la faisant frire sur le feu dans une poëlle avec du beurre, de l'huile, ou quelqu'autre substance grasse.

Mais cette façon de cuire la viande la rend très-difficile à digérer, & mauvaise pour les estomacs foibles dans lesquels elle s'aigrit promptement; c'est pourquoi ces sortes de mets sont un poison des pus mauvais pour les personnes

fiévreuſes, & ne doivent entrer pour rien dans leur régime, parce que la viande ainſi préparée demande pour être digérée une chaleur beaucoup plus grande, que ſi on l'avoit faite bouillir. On ſçait par expérience qu'il faut ſix cens degrés de chaleur pour faire bouillir l'huile, au lieu qu'il n'en faut que deux cens douze au thermometre pour faire bouillir l'eau. De ſorte que les particules ſalines & huileuſes de la viande, ne deviennent que plus âcres par une chaleur ſi violente.

Diſons maintenant quelque choſe des différens ingrédiens qu'on employe dans les ſauces, ſoit pour aiguiſer l'appétit, pour faciliter la digeſtion, ou pour rendre les alimens plus délicats &

plus agréables au goût ; à cet effet on y fait entrer toutes sortes de sels dont la plûpart sont acides, tels que le vin, le vinaigre, le suc de citron, de limon, d'oranges, &c. Ce ne sont cependant là que des acides doux qui réveillent l'appétit aux estomacs foibles, & empêchent que les alimens ne s'y corrompent, & n'occasionnent des indigestions, qui, sans ce secours, ne sont que trop fréquemment occasionnées par les alimens huileux & gras ; ce n'est pas non-plus en augmentant la fermentation dans l'estomac qu'ils donnent de l'appétit : mais plutôt parce qu'ils facilitent la digestion, en empêchant les alimens de se corrompre dans l'estomac pendant le temps qu'il employe à les tra-

vailler, & à les digérer.

Le vinaigre est un sel volatil formé à la suite de plusieurs fermentations répétées. Son acidité est douce & agréable, & ne peut cailler aucun fluide animal, excepté le lait, quelqu'opinion que le vulgaire en ait; au contraire il délaye, & attenue les fluides: corrige, & empêche la putréfaction des humeurs: & fortifie, & augmente le ressort des solides. On l'estime unanimement, comme un des plus grands remédes, pour prévenir l'infection de la peste; enfin son odeur résiste, & chasse l'infection de toutes sortes de maladies.

Les aromatiques & épices sont des substances également tirées des végétaux, mais qui surpassent

toutes les autres par leur force, par l'agrément de leur odeur & de leur goût, & enfin par les différentes impressions qu'elles laissent sur la langue.

Notre climat nous en fournit quelques-uns, tels que la racine d'angélique, l'auronne, &c. auxquels on peut également donner le nom d'aromatiques comme au poivre, au gingemvre. On nous les apporte cependant la plûpart des pays étrangers.

Tous ces aromats sont chargés d'une huile subtile qui renferme toute la force de ces végétaux. Ce n'est que par ce principe qu'ils font de si grandes impressions sur les nerfs, qu'ils aiguillonnent les parties solides, & qu'ils augmentent la force & la vîtesse des vi-

vibrations & des contractions ; c'eſt pourquoi l'on dit qu'ils ſont chauds, parce qu'en augmentant l'action des ſolides & le mouvement des fluides qui y ſont contenus, ils augmentent néceſſairement la chaleur.

Si l'on met un thermomêtre dans un monceau de poivre, l'on n'y appercevra pas le moindre degré d'augmentation de chaleur : & ſi l'on met du poivre ſur un corps mort, il n'y excitera pas la moindre chaleur, & ne l'échaufera pas plus qu'il l'étoit auparavant. Mais ſi l'on en fait prendre à quelqu'un, il aiguillonne les ſolides, augmente l'action des vaiſſeaux qu'il met en contraction, & accélere le mouvement du ſang, d'où s'en ſuit néceſſairement une plus gran-

de chaleur. A toutes ces épices, l'on peut ajoûter mille façons d'assaisonner, qui se multiplient tous les jours au gré du caprice pour entretenir toujours de nouveaux aiguillons à notre gourmandise, & que la sensualité fait ensuite passer comme les meilleures sauces ; tel étoit le *garum* si vanté des Romains qui étoit une marade faite du foix d'un certain poisson, assaisonné avec le sel le plus fort qu'ils pussent trouver, qu'ils laissoient mariner ensemble : le *caviare* des Russiens qu'ils faisoient avec la laitte d'un autre poisson, les *anchois* & mille autres semblables drogues, qui ne doivent leur excellence qu'au sel marin & aux épices, dont on se sert pour les garantir de la corruption.

Paſſons maintenant aux avantages de la ſobriété.

Dieu n'avoit d'abord permis à nos premiers peres, que les fruits de la terre pour leur nourriture. *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem ſemen ſuper terram, & univerſa ligna quæ habent in ſemet ipſis ſementem generis ſui, ut ſint vobis in eſcam, & cunctis animantibus terræ, omnique volucri cœli, & univerſis quæ moventur in terrâ, & in quibus eſt anima vivens, ut habeant ad veſcendum.* Gen. Chap. 1. Verſ. 29. 30. Et ce ne fut que par compaſſion pour notre fragilité qu'il permit enſuite à Noë de manger de toutes ſortes d'animaux. *Et terror veſter ac tremor ſit ſuper cuncta animalia terræ, & ſuper omnes volucres cœli,*

cum universis quæ moventur super terram : omnes pisces maris manni vestræ traditi sunt. Et omne quod movetur & vivit, erit vobis in cibum : quasi olera vir etiam tradidi vobis omnia. Gen. Chap. IX. Vers. 2. 3. On sçait cependant qu'il s'est encore trouvé plusieurs peuples qui, long-tems après ces premiers tems, ne se sont nourris pendant toute leur vie que de fruits & d'eau seulement. Il s'est même trouvé des Nations entiéres assez reservées, pour se contenter de cette frugalité.

Les anciens Philosophes, que les Grecs appelloient *Gymnosophistes*, parce qu'ils alloient tout nuds, & qu'*Hérodote* vante tant pour leur antiquité, leur profonde sagesse & leur morale, ne vivoient

d'autres

d'autres choſes que de fruits & de légumes, & des humeurs ſuperflues de quelques animaux comme les œufs, le lait, le miel, &c, Et jouiſſoient d'une ſanté parfaite & d'une entiére vigueur malgré tant de retenue. Il ſemble au contraire que cette frugalité prolongeoit leurs jours, & diſpoſoit leur eſprit à la contemplation des merveilles dont ils faiſoient leur étude, & à tous les progrès dont ils enrichiſſoient leurs connoiſſances. Enfin ſans nous égarer ſi loin dans l'antiquité, nous trouvons dans des ſiécles moins reculés & plus raprochés du nôtre, quantité d'exemples de Religieux & d'Hermites, qui, ſoit pour ſe ſouſtraire à la tyrannie de leurs perſécuteurs, ou pour mériter la récompenſe d'une

vie plus austére, se sont enfoncés dans des déserts incultes, où, avec de simples racines seulement & l'eau qu'ils trouvoient dans leur retraite, ils ont vécu long-temps en bonne santé, malgré les rigueurs de leur vie pénitente.

Tous les habitans de la côte d'*Asie*, depuis *Balsora* jusqu'au *Gange*, espace de plus de mille lieues de longueur, n'ont que des plantes pour toute nourriture; les *Brasil ens* autrefois si robustes, qui avant de connoître les *Européens*, croissoient quelquefois jusqu'à sept pieds de haut, ne vivoient que de maïz, de sucre & d'oranges. Mais depuis qu'au mépris de leur frugalité, ils se sont abandonnés à la coutume des *Européens*, ils sont devenus, comme nous, sujets à

mille maladies qu'ils ne connoissoient point auparavant.

Les anciens Philosophes tels que *Platon*, *Socrate*, &c. sont parvenus à une extrême vieillesse, moyennant la frugalité & la sobriété dont ils se faisoient une régle. L'on entend encore tous les jours les Philosophes modernes, prêcher l'abstinence pour ceux qui sont soigneux de leur conservation & jaloux de leur santé. L'exemple de *Cornaro*, noble *Vénitien*, qui, par la régularité de son régime de vie, est parvenu à l'âge de cent vingt ans, nous est une preuve inconteſtable & des plus évidentes de l'efficacité de la tempérance & de la sobriété, pour parvenir à une extrême vieillesse, & conserver sa santé.

Un homme de Lettre, charmé

des beaux dehors & de l'agréable perſpective d'un camp, eut la curioſité d'en tirer un plan, il fut ſurpris ſur ces entrefaites, ſaiſi comme eſpion, & ſous cette qualité fut renfermé dans une priſon ſouterraine, où pendant pluſieurs mois on ne lui ſervit pour toute nourriture que des féves & de l'eau. Ce régime lui déplu fort, & l'incommoda beaucoup pendant les premiers temps de ſa captivité; mais inſenſiblement, il s'y accoutuma ſi bien, qu'il a ſouvent dit, après avoir recouvert ſa liberté, qu'il ne s'étoit jamais ſi bien porté, & n'avoit jamais eu tant d'empire ſur ſes ſens, que pendant ſon confinement où il avoit été réduit à un régime ſi groſſier.

On voit aſſez fréquemment des

perſonnes ſe borner pendant des années entiéres au ſeul uſage du lait, pour prévenir les retours de la goutte. *Calanus* le *Gymnoſophiſte* n'en cédoit à aucun des Grecs, ni pour la vivacité de ſon entendement, ni pour la ſubtilité de ſon génie; & cependant, il ne vivoit que de pain & d'eau.

Les exemples précédens nous prouvent ſenſiblement l'utilité & les avantages d'un genre de vie ſobre & bien réglée: & comme perſonne ne connoît aſſez parfaitement l'œconomie animale, pour pouvoir déterminer la quantité d'alimens néceſſaires à un chacun pour ſe maintenir en ſanté, & fournir à tous les beſoins de la vie; il paroît aſſez raiſonnable de penſer que les perſonnes qui font

beaucoup d'exercice, & qui, par état ou par besoin, se livrent continuellement à des travaux pénibles, doivent à proportion boire & manger plus copieusement; & que celles au contraire qui menent une vie oisive & sédentaire, ne se doivent livrer à l'un ou à l'autre qu'avec beaucoup de réserve & de circonspection.

Hippocrate pensoit que les vieillards avoient besoin d'une moindre quantité d'alimens que les jeunes gens ou les enfans, & que c'étoit une bonne maxime d'en diminuer tous les ans la quantité, à mesure que l'on avance en âge; & il dit que ce n'étoit que par la pratique de cette observation que le fameux *Cornaro*, dont nous avons parlé, étoit parvenu

au point de conſerver pendant ſi long-temps ſa vie & ſa ſanté.

Une perſonne en bonne ſanté ſe doit toujours lever de table avec un peu d'appétit, & l'on mange toujours trop, lorſqu'on écoute ſa gourmandiſe juſqu'au point de dilater ſon eſtomac, dont la plénitude nous cauſe une certaine inquiétude, & nous embarraſſe pour peu qu'elle s'étende aſſez pour comprimer & géner le diaphragme. Enfin lorſque l'eſprit ou le corps ſont après le repas moins capables d'exercer leurs fonctions qu'ils ne l'étoient auparavant, c'eſt-à-dire, lorſqu'après avoir mangé, l'on ne peut, comme à ſon ordinaire, remplir les devoirs de ſon état, ſoit pour l'étude ou pour le travail, l'on a ſûrement paſſé les

bornes de la sobriété, enfin l'on a trop mangé. (*)

(*) *Pone gulæ metas, ut sit tibi longior ætas,*
Ut Medicus fatur: parcus de morte levatur.
SCH. SAL.

CHAPITRE III.

Régime de vivre conforme à chaque tempérament, & qu'il convient de faire observer dans les maladies, auxquelles les différens tempéramens nous rendent sujets.

AVant que d'entrer en matiére, nous devons observer qu'il y a en général des maladies simples, d'autres composées ou compliquées de différens symptômes. Dans la cure des premieres, les Médecins & le malade doivent se conformer, pour ainsi dire, au génie de la maladie. Dans la cu-

re

re des autres, au contraire, le Médecin doit être attentif à ce qui paroît mettre le plus la vie du malade en danger. Un détail raiſonné ſur toutes ces circonſtances, ſuppoſeroit de plus grandes connoiſſances en Médecine, qu'il ne s'en trouve ordinairement dans la plûpart des Lecteurs, pour leſquels ce traité eſt particuliérement deſtiné; nous nous en abſtiendrons donc ici pour ne pas paſſer les bornes que nous nous ſommes preſcrits, & nous ne nous arrêterons qu'à ce qui peut être d'une utilité plus prochaine & plus ordinaire.

Du relâchement des fibres.

Quantité de maladies à la plûpart deſquelles les Médecins n'ont encore point donné de nom, doivent leur origine à la foibleſſe &

au trop grand relâchement des fibres. On observe ordinairement dans ces maladies quelques-uns, & même assez souvent plusieurs des symptômes suivans : sçavoir, le *teint pâle*, le *poul foible*, des *palpitations de cœur*, de la *molesse*, de la *lassitude*, des *courbatures*, de la *bouffissure*, des *taches scorbutiques*, &c. C'est se tromper grossiérement de croire qu'une personne maigre soit plus foible qu'une plus grasse. En effet quoique les chairs ayent peu de volume, les fibres qui les composent, peuvent être très-fortes & très-élastiques. L'expérience journaliére nous en fournit continuellement des preuves. L'on voit tous les jours des personnes maigres, porter & soûtenir des faix très-pe-

sans, sous lesquels de plus grasses succomberoient infailliblement; & des *squelettes*, s'il est permis de parler ainsi, renverser des géans. Les personnes foibles doivent néanmoins éviter toutes sortes d'évacuations trop abondantes & extraordinaires, & particuliérement les saignées trop fréquentes; s'abstenir d'alimens visqueux & difficiles à digérer; ne point mener une vie trop sédentaire, & se mettre à couvert des injures d'un air trop humide. Elles doivent manger peu & souvent, choisir des alimens nourrissans & de facile digestion, tels que le lait, les potages & les gélées de viande; elles doivent autant qu'il leur est possible, ne boire que de bon vin trempé d'un peu d'eau. Les fruits acides, tels

que ſont les coings, les grenades, les berberis, les néfles, l'ozeille, le pourpier, la pimprenelle, les câpres, &c. autant que l'eſtomac les pourra ſupporter, ſont fort ſalutaires à ces ſortes de tempéramens.

De la trop grande rigidité des fibres.

Les perſonnes dont les fibres ſont trop fortes & trop élaſtiques, ont le corps dur, ſec & ferme, elles ont les muſcles tendus, le pouls fort, & ſont en conſéquence ſujettes à beaucoup de maladies inflammatoires. Pour les prévenir & remédier en même temps à leur conſtitution préſente, elles doivent obſerver un régime émollient, léger & rafraîchiſſant. La chair, les ſucs, les gélées, les

émulſions & décoctions de fraiſes, d'oranges, de citrons, de pommes, de poires, de pêches, de mûres, d'abricots, de groſeilles, de raiſins & de figues, rempliſſent parfaitement ces indications. Ces ſortes de tempéramens ſe trouvent auſſi fort bien de l'uſage des conſommés & autres ſemblables alimens ; les viandes ſalés, au contraire, & les aſſaiſonnemens de haut goût leur ſont nuiſibles, ainſi que les liqueurs ſpiritueuſes & les exercices trop violens. L'eau, la tiſanne orgée ou le petit-lait doivent faire toute leur boiſſon : les bains d'eau tiéde leur ſont auſſi fort ſalutaires, ce qu'ils reconnoiſſent fort ſenſiblement par le relâchement ſubit qu'ils occaſionnent dans toutes leurs fibres.

Des tempéramens plétoriques.

Les signes caractéristiques de cette sorte de tempérament, se manifestent aux yeux. Il y a cependant très-peu de gens qui fassent attention à tous les dangers auxquels il nous rend sujets. Cette constitution vient ordinairement d'une forte digestion, du défaut d'exercice, de trop dormir, & de la suppression des évacuations ordinaires, particuliérement de celles de la transpiration. On n'y peut mieux remédier, que par une méthode contraire à ce qui peut l'avoir occasionnée. Les personnes pletoriques sont sujettes à des suppressions subites de la circulation, & conséquemment exposées au danger de la suffocation, de la

rupture des vaiſſeaux, & même d'une mort ſubite, qui eſt encore plus à craindre. Une trop longue abſtinence leur eſt contraire, parce qu'elle peut épaiſſir les fluides, & interrompre ou gêner le cours de la circulation. Une erreur encore plus préjudiciable & plus fatale à ces ſortes de tempéramens, c'eſt l'uſage des fréquentes ſaignées, quoique légéres : cette dangereuſe pratique augmente la force & le reſſort des vaiſſeaux, & entretient conſéquemment la cauſe de cette maladie. Les perſonnes de ce tempérament doivent s'abſtenir ſcrupuleuſement de toutes ſortes d'alimens gras, onctueux & trop nourriſſans, & préférer, s'il leur eſt poſſible, les légumes à toutes ſortes de viande.

Le poisson leur convient encore assez, parce qu'il nourrit moins que la viande. C'est pour cette raison que l'on voit ordinairement tant de personnes maigrir en Carême.

Des tempéramens sanguins.

On connoît les personnes de ce tempérament à la couleur rouge & vermeille de leur visage. Quoiqu'elles paroissent d'ordinaire fortes & vigoureuses, elles sont néanmoins sujettes à quantité de facheuses maladies, telles que sont des hémorragies, des inflammations, particuliérement aux poulmons, des abscès & des affections scrophuleuses. Les personnes sanguines doivent éviter tout ce qui peut augmenter & accélérer la circulation du sang, comme, les

trop grands exercices ſoit à pied, ou à cheval. Les acides, tels que le vinaigre, les fruits mûrs, les liqueurs ſpiritueuſes, les petits vins chargés de quelques principes huileux & de beaucoup de tartre, le lait, le lait de beurre, l'ozeille & quelques autres plantes dont l'acidité ſe manifeſte au goût, leur ſont très-ſalutaires. Elles doivent, au contraire, s'abſtenir de tout ce qui eſt chargé de ſels âcres, & de principes huileux trop exaltés, comme la moutarde, les oignons, l'ail, la canelle, le macis, la muſcade, le girofle, le poivre & le gingembre; toutes ces drogues ne font qu'augmenter le mouvement des fluides & le reſſort des ſolides, d'où s'enſuivent quantité de maladies inflammatoi-

res. Elles ne devroient par la même raison faire aucun usage de thym, de romarin, de marjolaine, de menthe, ni de fenouil. Tous ces aromats, quelqu'utiles qu'ils puissent être dans d'autres circonstances, sont trop chauds & trop stimulans pour de semblables tempéramens.

Des personnes sujettes aux aigreurs.

Cette indisposition est ordinairement accompagnée de rots & de rapports aigres, de douleurs de colique: les excrémens & la sueur sont aigres: le visage est pâle & le pouls petit. Ces aigreurs s'engendrent d'abord dans l'estomac & dans les intestins, d'où elles se communiquent au sang & à toutes les humeurs. Ceux qui y sont sujets, doivent éviter l'usage immodéré

des acides, ou de toute autre ſubſtance qui ait quelque diſpoſition à ſe rancir, & à s'aigrir, tels que les fruits, les légumes farineux, les vins tartareux, l'ozeille & les autres plantes de même nature. Ces perſonnes doivent préférer pour leur nourriture des alimens tirés des animaux, plutôt que des végétaux; parce que ces premiers, par leur alcaleſcence, ſont moins diſpoſés à ſe rancir que les derniers. Le grand exercice leur eſt très-ſalutaire; le travail procure d'ordinaire une bonne & prompte digeſtion, qui ſuffit pour corriger l'acidité des alimens. Quand les enfans à la mamelle ſont ſujets à cette indiſpoſition, on y peut remédier en faiſant obſerver un régime convenable à la mere ou à la nourrice. Il

ſurvient quelquefois des éruptions à la peau qui peuvent avoir pour cauſe l'alcaleſcence, ou l'acidité du ſang & des humeurs. Pour en connoître la différence, & pouvoir y remédier avec plus de ſureté, il faut faire attention au régime précédent & aux circonſtances préſentes. Les enfans ſont fort ſujets à ces ſortes d'éruptions, lorſqu'on leur laiſſe trop manger de fruit, particuliérement s'il n'eſt point aſſez mûr. Cette circonſtance indique qu'elles viennent de l'acidité des humeurs, c'eſt pourquoi il faut chercher à y remédier par l'uſage de quelques ſels alcalis tirés des animaux.

Des temperamens où les alcalis dominent.

On connoît cette indiſpoſition

par la chaleur brûlante & l'altération du malade qui a la langue & le palais couverts de chancre ; par les rots nidoreux, des foibleſſes, des vomiſſemens, des ſelles bilieuſes d'une odeur cadavéreuſe & des douleurs de ventre.

Cette ſituation eſt non-ſeulement une diſpoſition à des maladies putrides & inflammatoires ; mais elle produit encore ſouvent des éruptions cutanées, livides & noirâtres, appellées communément, ſcorbut ſec. Il faut en ce cas s'abſtenir ſcrupuleuſement de toutes ſortes d'alimens alcalis ou alcaleſcens, tels que les viandes d'animaux de quelque eſpéce qu'ils ſoient, plus particuliérement cependant, d'oiſeaux carnaciers qui ſont naturellement

plus alcalins que les autres, tels sont la plûpart des oiseaux aquatiques, comme les bécasses, bécassines & autres vulgairement appellés *petits-pieds*. Les personnes, dont les humeurs ont quelques dispositions à s'alcaliser, doivent choisir des alimens acides, & s'abandonner entiérement à ce régime, les fruits mûrs, quelques liqueurs spiritueuses, de bons vins tartareux, & toutes sortes de substances farineuses, pourront en faire les frais; mais sur-tout, qu'ils prennent garde de se livrer à de trop grands exercices, & d'être trop long-temps sans manger : l'un & l'autre entretiendroient leur maladie, & pourroient les y disposer, quand même ils n'en ressentiroient encore aucunes atteintes.

Les perſonnes d'un tempérament plétorique ſont fort ſujettes à cette indiſpoſition, qui leur eſt plus dangereuſe que ſi elle venoit de quelque acidité; parce que la bile, qui eſt un des plus puiſſans *anti-acides*, peut occaſionner tous les différens ſymptômes des fiévres malignes & peſtilentielles, lorſqu'elle eſt devenue trop exaltée & trop acrimonieuſe.

Des tempéramens flegmatiques.

Les perſonnes de ce tempérament ont ſouvent des maux d'eſtomac, ſentent une eſpéce de plénitude ſans avoir mangé, & des raports cruds, ſont ſans appétit, rottent, vomiſſent, pour ainſi dire, la pituite en maniere de flumes, ont le bas ventre plein &

gonflé, & quelquefois de la peine à respirer. Lorsque les enfans pâlissent, & ont le ventre tendu, cas assez ordinaire aux rachitiques: on peut assûrer que les orifices des vaisseaux lactés sont bouchés d'une espéce de *Mucus* visqueux, qui interrompt le passage des sucs nourriciers. On doit éviter, en ce cas, l'usage de toute sorte d'alimens farineux & visqueux. La saignée ne devient alors utile que dans des cas pressans : on doit éviter les sueurs avec la même précaution, l'un & l'autre dépouillent les fluides de ce qu'ils ont de plus subtil, laissent le plus grossier, & augmentent par conséquent la maladie. Le régime le plus convenable, en pareil cas, se doit tirer d'alimens capables d'alcaliser les humeurs,

humeurs, tel eſt l'uſage de toutes ſortes de viandes en général, des coquillages, des aſperges, du perſil, du céléri, de l'ail, des rocamboles, des échalottes, du creſſon, des raves, de la moutarde, des poireaux, du thym, du romarin, de la ſariette, du baſilic, de la marjolaine, & généralement de tout ce qui peut exalter les principes de la bile, parce que les tempéramens flegmatiques, & les bilieux ſont directement oppoſés & contraires l'un à l'autre. Il faut auſſi faire obſerver un régime plus chaud aux enfans d'un tempérament flegmatique, qu'on ne le feroit en toute autre circonſtance. Les liqueurs ſpiritueuſes & de bon vin, capables d'accélérer le mouvement des fluides, ſont la boiſſon

la plus convenable à ces sortes de tempéramens.

De la trop grande fluidité du sang.

Ceux qui sont attaqués de cette indisposition, sont ordinairement fort altérés, maigres, & perdent beaucoup par les sueurs, les urines & les selles. Il n'y a point de régime plus convenable dans cette indisposition, que celui qui a été prescrit contre la foiblesse & le trop grand relâchement des fibres, *pag. 169. & suiv.* Tel est l'usage des coings, des grenades, des berberis & autres fruits astringens. On s'est souvent bien trouvé, en pareilles occasions, du lait bouilli avec le ris. Enfin dans cette maladie, on doit préférer les alimens solides aux liquides, maxime aussi confor-

me à la raiſon qu'à l'expérience.

Des perſonnes graſſes & replétes.

Les perſonnes graſſes doivent manger & dormir peu, & prendre beaucoup d'exercice ; c'eſt le moyen le plus ſûr & le plus naturel d'éviter les maladies auxquelles elles ſont ſujettes. L'uſage d'alimens un peu aſtringens, & chargés de ſels piquans & âcres, tels que la moutarde, les raiforts, l'ail, les oignons, les épices, les plantes aromatiques, & les aſſaiſonnemens de haut goût leur eſt auſſi fort ſalutaire, & peut contribuer à leur ſoulagement ; mais il excite la ſoif, & fait ſouvent trop boire, ce qui eſt un autre inconvénient, parce que ſelon le ſentiment unanime de tout le monde

en général, l'excès des liqueurs occasionne un relâchement extraordinaire, & détruit entiérement le ressort des solides. Il paroît donc plus prudent de préférer l'usage des alimens astringens, tel que nous l'avons indiqué ci-devant pour les personnes dont les fibres sont trop relâchées, *pag.* 169. *& suiv.* Parce que en général les personnes grasses sont dans le même cas, & sujettes conséquemment à toutes les indispositions qui peuvent venir du trop grand relâchement des fibres. On peut aussi, fort à propos, faire quelques frictions avec de l'étoffe un peu chaude. Elles excitent la transpiration, & diminuent par ce moyen l'embonpoint. Quoique en ce cas on doive éviter scrupuleuse-

ment toutes ſortes d'alimens gras; on peut cependant uſer de quelques ſuſtances ſavonneuſes chargées d'huiles & de ſels; tels ſont le miel, le ſucre & les fruits mûrs. Il n'y a point de boiſſon plus convenable aux perſonnes replettes que les vins légers. Elles peuvent auſſi ſe ſervir de thé & de caffé qui ſont pour eux de très-bons délayans. Mais les liqueurs huileuſes & ſpiritueuſes, de même qu'un air trop humide, relâchent les fibres, arrêtent la tranſpiration, & augmentent conſéquemment leur indiſpoſition.

Des tempéramens mélancoliques & atrabilaires.

Les perſonnes de ce tempérament ont ordinairement le teint noirâtre, la peau ſéche & aride,

ſont maigres, & ont l'eſprit vif & pénétrant. Les délayans, particuliérement l'eau imprégnée de quelque ſel pénétrant, actif & déterſif, leur ſont fort ſalutaires, de même que les rafraîchiſſans, & tout ce qui peut entretenir le corps libre & diſſoudre la bile. Tels ſont les tiſannes d'orge, le petit-lait, les fruits mûrs, les herbes potagéres, émollientes, particuliément la laituë, la chicorée & la dent-de-lion. Rien ne convient mieux aux perſonnes mélancoliques, que le miel; mais elles doivent s'abſtenir de tout ce qui échauffe, de ce qui augmente la tranſpiration, & eſt chargé de ſels âcres ou d'huile volatile. Ils doivent éviter avec la même précaution toutes ſortes d'alimens

viſqueux & difficiles à digérer, tels que les viandes fumées, & généralement tout ce qui peut épaiſſir les humeurs. Enfin le malade doit ſe faire un principe d'obſerver, en ce cas, comme en tout autre, un régime directement oppoſé à l'eſpéce d'acrimonie qui cauſe, & entretient ſa maladie.

Du mouvement défectueux des humeurs.

Outre ce que nous avons dit pour la direction de chaque tempérament en particulier, il faut faire attention que les fluides peuvent être viciés ſuivant les différens degrés de leur mouvement, également que par rapport à leurs qualités. Ils peuvent circuler trop lentement, ou avec trop de ra-

pidité, & quelquefois être entiérement arrêtés. Quand la circulation est trop lente, il faut sans balancer recourir à quelques remédes chargés de sels âcres & actifs, tels que la moutarde, les raiforts, l'ail, les oignons & différens autres aromats ; enfin l'on doit agir conformément à ce que nous avons prescrit ci-devant pour les personnes replettes & phlegmatiques. Lorsqu'au contraire, le sang circule avec trop de vîtesse, l'on doit se conformer au régime prescrit pour les personnes d'un tempérament bilieux, chaud & alcalin. Quoiqu'un régime rafraîchissant, chaud & délayant soit le plus convénable dans les obstructions & les engorgemens inflammatoires, & que les

ſubſtances ſalines, en général, irritent, & augmentent les inflammations; il ſe préſente néanmoins quelquefois des circonſtances, dans leſquelles il paroît à propos d'atténuer le ſang, au moyen de quelques ſels volatils, pour pouvoir mieux lever, & débarraſſer les obſtructions; mais il y faut bien réfléchir auparavant, parce qu'il eſt certain que les remédes ſtimulans augmentent l'inflammation, lorſqu'ils ne détruiſent pas entiérement l'obſtruction. Dans les tumeurs froides, lorſqu'on ſe propoſe de diſſiper & d'atténuer, il faut employer un régime délayant & ſtimulant; tel que ſont les ſubſtances ſavonneuſes chargées de ſel & d'huile.

Des plaies.

Dans les plaies récentes, les alimens doivent être doux, faciles à digérer, & capables, non-seulement d'empêcher la putréfaction des humeurs, mais de les rendre onctueuses & balsamiques. Lorsqu'une fois la suppuration est bien établie, ils doivent être un peu plus chauds, & pris en plus grande quantité pour procurer, & entretenir la putréfaction. Lorsqu'il s'agit de cicatriser une plaie, ou un ulcère, il faut faire observer au malade un régime capable de permettre l'alongement des fibres sans qu'elles se brisent, sans ce secours on ne peut espérer une bonne cicatrice. Il est donc à propos, & même nécessaire de faire chan-

ger de régime pendant le traitement des ulcères, ſelon que les fibres ſont plus ou moins relâchées, deviennent trop flaſques ou trop rigides, & produiſent des calloſités, &c. Dans le premier cas, le vin & les autres liqueurs ſpiritueuſes ſont fort ſalutaires, mais très-préjudiciables, au contraire, dans le ſecond.

Après avoir obſervé les différens régimes convenables à chaque tempérament, par rapport aux maladies auxquelles ils ſont ſujets, nous allons maintenant examiner ceux qui conviennent le mieux dans les différentes maladies qui arrivent le plus ſouvent. Ces maladies ſont aigues ou chroniques. Nous commencerons par les premieres

dont les plus considérables sont les fiévres.

Des fiévres & de leurs différens symptômes.

Les maladies n'étant, à proprement parler, qu'un assemblage de différens symptômes, qui tous ensemble constituent telle ou telle indisposition, nous allons parcourir en peu de mots ceux des fiévres, & marquer le régime qui convient à chacun d'eux. Il est de la derniere importance d'observer un régime convenable au commencement d'un accès de fiévre, où toutes sortes de cordiaux & de stimulans sont absolument nuisibles : les premiers agissent avec trop de force sur le ventricule droit du cœur, & poussent le sang avec trop d'impétuosité vers les poul-

mons ; les autres reſſerrent les vaiſſeaux, & ne peuvent, par conſéquent, qu'augmenter ce ſymptôme ; pendant tout le friſſon, rien n'eſt plus ſalutaire que l'eau, elle délaye & relache tout à la fois, & doit conſéquemment faire finir l'accès, & exciter au malade une ſueur beaucoup plus prompte & plus naturelle, que tous les plus riches cordiaux enſemble ; pour lui donner encore plus d'efficacité, on peut y joindre quelques larmes de vin du Rhin. L'on peut encore procurer beaucoup de ſoulagement au malade, en lui faiſant quelques frictions ſur les extrémités pendant le friſſon.

On doit cependant permettre un régime plus chaud, lors de l'abbattement qui ſuit d'ordinaire le

frisson. On se trouve alors dans une espéce de défaillance, qui est souvent la suite de quelques convulsions spasmodiques, occasionnées par des vents; en ce cas, rien ne paroît mieux indiqué que les délayans, tels que les substances savonneuses, les fruits mûrs, & quelques plantes laiteuses, comme la laituë, &c. Le miel produit aussi de très-bons effets.

Les fiévreux ne doivent rien boire froid, quelqu'altérés qu'ils puissent être; au contraire, les boissons froides resserrent les glandes du palais & du gosier, & n'étanchent pas, à beaucoup près, si bien la soif, que lorsqu'on les a fait chauffer un peu. Il faut alors boire copieusement de quelques liqueurs légérement acides; qu'on

faſſe attention cependant que toutes ſortes de ſels augmentent la ſoif, excepté celui de nitre ; c'eſt pourquoi l'on recommande avec tant de ſuccès l'eau éguiſée de quelques gouttes d'eſprit de nitre dulcifié. On peut encore ſe ſervir de tiſannes & d'émulſions, excepté dans les grandes foibleſſes d'eſtomac, ou, lorſqu'il eſt chargé de vents & de crudités : en ce cas, l'eau chargée d'une petite quantité de vin du Rhin, eſt la boiſſon la plus ſalutaire.

La foibleſſe & le vomiſſement ſont les deux plus facheux ſymptômes, qui accompagnent d'ordinaire les fiévres. L'un & l'autre mettent ſouvent le malade hors d'état de pouvoir prendre les remédes les mieux indiqués pour ſa

guérison. On y peut cependant remédier, & même les prévenir en partie, en faisant prendre les émétiques, ou en facilitant le vomissement au moyen de l'eau tiéde, ou un peu chaude. Les liqueurs aigrelettes & même un peu astringentes conviennent d'autant mieux alors, qu'elles fortifient les fibres de l'estomac. Les purgatifs convenables & capables de faire précipiter les sels de la bile, arrêtent aussi, fort souvent, le vomissement, & calment tous les symptômes qui en dépendent. Quand le vomissement est occasionné ou entretenu par l'excès ou l'exaltation de la bile, on n'y peut mieux remédier que par l'usage de quelque liqueur aigrelette ; lorsqu'au contraire il vient de quelque cause putride,

les ſels, de quelque nature qu'ils ſoient, doivent être préférés. En ce cas, le coulis de gruau dans lequel on aura diſſoud un peu de crême de tartre, le vin du Rhin avec de l'eau, les gélées de caſtilles, les marmelades de coings, l'ozeille cuite dans du bouillon bien dégraiſſé, ſont eſtimés fort ſalutaires. Lorſqu'on a lieu de conjecturer que le vomiſſement n'eſt occaſionné que par une trop grande plénitude de bile, il faut alors préférer les amers & les aromatiques, qui, dans cette occaſion, ſont les remédes les plus efficaces. Surtout qu'on prenne bien garde de donner aucun émétique dans les inflammations de l'eſtomac, parce qu'on ne feroit que les irriter, & les augmenter.

Les vents & les convulsions spasmodiques qui accompagnent assez ordinairement les fiévres, ne sont que l'effet de la chaleur brulante, ou plutôt du feu de cette maladie qui dilate, & raréfie chaque particule d'air, contenue dans les fluides ; les anodins & les rafraichissans suffisent pour calmer l'un & l'autre de ces symptômes.

Les grandes foiblesses qui suivent presque toujours la fiévre, viennent, ou d'une trop grande plénitude au commencement, ou de trop d'inanition à la fin. Le premier cas indique les évacuans & les délayans; le second, au contraire, demande plus de nourriture, des gélées, des bouillons, dont la qualité alcaline se puisse corriger par quelques acides. Lors-

que cette inanition vient d'une trop grande quantité de ſaignées, il faut faire boire au malade de bon vin, & lui faire prendre des alimens qui ſe puiſſent facilement convertir en chyle. Quoique les cordiaux & les liqueurs ſpiritueuſes réveillent le cœur, & ſoient quelquefois néceſſaires pour ranimer, & entretenir les fonctions vitales; il faut bien prendre garde de les employer ici, parce qu'ils pourroient congeler ou épaiſſir les fluides, & augmenter conſéquemment les ſymptômes.

On connoît la chaleur extraordinaire qui accompagne la fiévre, en touchant la peau du malade, à la couleur rouge de ſes urines, par la force & la vîteſſe de ſon pouls & l'aridité de ſa peau. Le re-

pos, les saignées, les lotions des pieds & des jambes, l'usage de quelques liqueurs aqueuses toujours tiédes, sont autant de moyens sûrs pour combattre & détruire ce symptôme ; on peut encore, en pareille circonstance, faire prendre quelques legers acides, tels qu'une dissolution de gélée de castilles, dans l'eau chaude, &c, mais il faut avoir soin que le malade ne soit point trop couvert, l'excès en ce genre, comme en tout autre, augmente la maladie, & devient assez ordinairement préjudiciable, même à ceux qui jouissent de la plus parfaite santé.

Pour calmer le délire qui accompagne quelquefois la fiévre, il faut faire prendre au malade des demi-bains d'eau chaude, & faire

fluer les hémorrhoïdes ſi le malade y eſt ſujet. En ce cas, on ſe pourroit ſervir de ſuppoſitoires faits avec le miel, l'aloës & le ſel de roche.

Les ſaignées faites à propos, & tout ce qui peut entretenir une médiocre liberté du corps, ſont les ſecours les mieux indiqués pour réveiller les fiévreux, & détruire le penchant invincible qui les tient dans un aſſoupiſſement continuel.

L'inſomnie eſt un ſymptôme d'autant plus facheux dans les fiévres, qu'il entretient, & augmente ordinairement tous les autres. Pour y remédier avec plus de ſuccès, il faut empêcher autant qu'on le peut, qu'on faſſe du bruit auprès du malade, & éloigner de lui

tout ce qui pourroit faire quelque impression trop forte sur ses sens; il faut aussi lui faire prendre quelques adouciſſans, comme l'eau d'orge, l'orgeat, les émulsions de graine de pavot, d'amandes, l'eau de laituë, les décoctions de racine de scorsonnere, le lait d'amande, les infusions de fleurs de primevere, en guise de thé. BOERRHAVE, dont l'autorité est si respectable, ordonne de parfumer la chambre du malade avec des plantes soporeuses, telles que le pavot, la mandragore, la morelle, les fleurs de féves. Il conseille aussi de lui appliquer sur les tempes des morceaux de linge imbibés de vinaigre.

Comme la cure des convulsions, dont les fiévres sont compliquées,

varie ſuivant la différence des cauſes qui les produiſent, il faut néceſſairement les connoître, & les bien diſtinguer avant de vouloir y remédier ; lorſqu'elles viennent de quelques acides dans l'eſtomac des enfans, l'uſage des abſorbans, tels que les différentes préparations d'yeux & de pattes d'écréviſſes, eſt le reméde le plus prompt & le plus ſûr pour les bien détruire. Celles qui ſont occaſionnées & entretenues par quelque acrimonie dans l'eſtomac, ou par quelque autre cauſe qui en irrite les papilles nerveuſes, ne ſont pas ſi dangereuſes qu'on ſe l'imagine ; l'évacuation ſeule de cette acrimonie, ou des autres ſtimulans, ſuffit pour les calmer & les détruire. Celles, au contraire, qui vien-

nent après quelques évacuations trop abondantes, ou quelque hémorragie considérable, sont fort dangereuses, & doivent être traitées selon l'état & la situation présente du malade. Lorsqu'elles viennent de quelque inflammation aux membranes du cerveau, si elles ne sont pas mortelles, elles sont du moins d'autant plus à craindre, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de leur opposer quelque reméde qui puisse sûrement, & assez-tôt agir sur les parties affectées. Il s'est encore quelquefois trouvé que les convulsions étoient occasionnées par un amas de matiéres visqueuses dans la substance du cerveau; lorsque quelques signes nous caractérisent une pareille cause, il se faut bien

donner

donner de garde d'employer aucun reméde chaud, volatil & aromatique, ces remédes ne feroient qu'irriter le mal; il faut, au contraire, recourir aux délayans, & à quelques doux purgatifs; ce ſont les ſeuls dont on ſe puiſſe promettre quelque ſecours.

Les ſueurs copieuſes & trop abondantes dépouillent le ſang de ſes parties les plus fluides, & ſont par ce moyen la cauſe de toutes les obſtructions qui ſurviennent aſſez ordinairement à la ſuite des fiévres; c'eſt donc une très-mauvaiſe pratique de les exciter par des médicamens chauds & ſtimulans, excepté dans les fiévres malignes & peſtilentielles, quelque préjudiciable que ſoit cette fatale méthode, on ne peut ce-

pendant en convaincre les garde-malades, ni les gens de la campagne, qui, pour l'ordinaire, ne restent point tranquilles, jusqu'à ce qu'à force de faire suer les malades, ils leur ayent procuré quelque maladie inflammatoire, qui souvent est mortelle. Lorsqu'au contraire les sueurs sont volontaires & naturelles, on peut réparer les pertes du sang par quelques délayans. L'eau tiéde éguisée d'un peu de suc de limon, remplit parfaitement cette indication. Le malade doit alors se couvrir un peu, prendre le frais, autant qu'il ne l'incommode point, & vivre d'alimens légérement astringens & acides. D'habiles Médecins recommandent dans cette circonstance de prendre quelques liqueurs spi-

ritueuſes ; mais quoi qu'elles ayent quelquefois réuſſi, on doit leur préférer l'uſage des décoctions & autres préparations de ſauge, &c.

La diarrhée, ou ſelon le terme vulgaire, le dévoyement, eſt un ſymptôme d'autant plus facheux dans les fiévres, qu'il affoiblit inſenſiblement, & détruit même entiérement toute la vigueur & les forces du malade, & prive par ce moyen la nature toujours attentive à nos beſoins, de ſes plus fortes armes pour combattre la maladie, qu'elle ſeule, moyennant ce ſecours, guérit ſi ſûrement qu'il n'y a, pour ainſi dire, aucun retour à appréhender. Ce ſymptôme eſt aſſez ordinairement occaſionné ou entretenu par une colliquation de matiéres bilieuſes ou alcalines ;

en ce cas, il eſt à propos de recourir à quelques médicamens acides. Les remédes huileux produiſent auſſi fort ſouvent de bons effets, ils émouſſent l'acrimonie des matiéres vicieuſes, & prévienent l'irritation & l'inflammation des inteſtins. Le bon ſens ſeul ſemble indiquer qu'en pareille occaſion, il eſt plus à propos de vivre d'alimens ſolides, que de liquides & de délayans.

Il y a une eſpéce particuliére de fiévre, qu'on appelle fiévre *Ephemere*. Cette fiévre ne dure que vingt-quatre heures, & ſurvient ordinairement à la ſuite de quelque exercice violent, de quelques débauches, ou d'un excès outré des choſes *non naturelles*. Cette maladie n'a jamais de ſuites facheuſes,

& céde infailliblement à la diette, & à l'uſage des délayans.

La fiévre chaude vient des mêmes cauſes que la précédente, & céde aſſez facilement aux mêmes remédes, à moins qu'elle ne ſoit putride. Une chaleur exceſſive extérieurement & intérieurement, la froideur des extrémités, la ſéchereſſe & l'âpreté de la langue, la difficulté de reſpirer, l'inſomnie, & quelquefois le délire, ſont les ſymptômes ordinaires de cette maladie, qui ſe termine quelquefois par une hémorragie du nez, qu'on ſe doit bien prendre garde d'arrêter, à moins qu'elle ne fut ſi abondante, que la vie du malade en parût en danger. Elle eſt au contraire aſſez ſouvent fatale, ou du moins très-dangereuſe, lorſque

le malade pisse du sang, qu'il a de la peine à avaller, & qu'il sent à la tête & au visage une sueur froide qui ne lui est d'aucun soulagement. Il faut dans cette maladie tenir la chambre du malade fraiche, sans feu, & n'y souffrir que les personnes utiles. Le malade ne doit être que très-légérement couvert, & avoir les rideaux de son lit ouverts, afin de respirer plus aisément le frais, qui ne lui est pas moins utile qu'agréable. Il faut lui faire prendre fréquemment, & peu à la fois, quelque boisson rafraichissante, adouciſſante & légérement acide. L'eau éguisée d'un peu de suc de limons ou de tamarins, est en ce cas, d'après les meilleurs Médecins, fort recommandable. Ses alimens doivent

être légers, & tirés des végéteaux farineux, tels que le coulis de grueau, différentes préparations d'orge, le ris cuit dans le petit-lait, la gélée de castilles, &c; les bouillons & gélées de viandes sont en pareil cas trop chauds & trop alcalescens. Enfin l'on doit faire attention que les substances chaudes & stimulantes, soit qu'on les prenne comme remédes, ou comme alimens, ne font qu'augmenter les symptômes de cette espéce de fiévre.

Des fiévres intermittentes.

Les fiévres intermittentes sont très-opiniâtres, & résistent souvent aux remédes les mieux indiqués: si l'on n'y remédie de bonne heure, elles dégénérent à la longue en différentes maladies chroni-

ques, selon les différens tempéramens des malades, telles que l'hydropisie, la jaunisse, les tumeurs skirrheuses, les affections scorbutiques, &c. Ces sortes de fiévres varient à l'infini, relativement aux différens interstices qu'elles laissent entre chaque paroxisme. Les tierces redoublent quelquefois si successivement qu'elles pourroient en imposer, & passer pour quotidiennes. En général, plus les paroxismes sont éloignés, moins elles sont dangereuses, quoique cependant plus opiniâtres; c'est pourquoi les fiévres quartes sont plus difficiles à guérir que les tierces. Toutes ces sortes de fiévres demandent en général différentes précautions, tant au paravant & après chaque paroxisme,

me, que durant l'accès même. Pendant le friſſon, qu'on doit tâcher d'abreger autant qu'on le peut, il n'y a point de reméde plus efficace que de boire copieuſement de l'eau froide avec un peu du vin du Rhin : elle le fait ceſſer, & procure la ſueur beaucoup plutôt que les meilleurs cordiaux. Quoi qu'en général on recommande une diéte ſévére entre chaque paroxiſme, elle n'eſt cependant pas trop ſalutaire ; au contraire, elle eſt nuiſible, elle épuiſe les forces du malade, l'exténue, & le met hors d'état de pouvoir ſupporter les accès ſuivans. Entre chaque paroxiſme le malade doit prendre quelque choſe capable de corriger le vice des matiéres bilieuſes qui entretiennent ſa fié-

vre, tels que les sels nitreux, les petits vins avec de l'eau, le bouillon de poulet avec le suc de limons, les décoctions de chicorée & de dent-de-lion, &c. Un exercice modéré entre chaque paroxisme est aussi fort salutaire. Mais pour prévenir le frisson, il n'y a point de moyen plus sûr que de faire au malade de légéres frictions, le tenir chaudement & bien couvert dans son lit, & lui faire prendre quelque bonne liqueur sudorifique. La saignée est rarement utile, au contraire elle produit souvent de très-mauvais effets dans les fiévres intermittentes, à moins que quelque symptôme particulier ne l'indique absolument pour sauver la vie du malade. Les fiévres intermittentes garantissent quel-

quefois de quelques autres maladies chroniques ; mais elles ſont auſſi ſouvent ſuivies d'autres qui ne ſont pas moins fâcheuſes. Paſſons maintenant aux différentes maladies inflammatoires, & premiérement.

De la phrénéſie ou inflammation du cerveau.

Cette maladie demande des remédes d'autant plus convenables & bien adminiſtrés, qu'elle devient ſouvent mortelle. Quelquefois elle ſe termine par de grandes hémorragies du nez, mais il eſt plus ſûr de les prévenir, & de faire de copieuſes ſaignées aux artères temporales. Les rafraichiſſans un peu émolliens capables de procurer, & d'entretenir une médiocre liberté du corps, ſont en ce cas

fort salutaires ; on employe encore avec beaucoup de succès les décoctions de tamarins prises copieusement, afin d'exciter un léger dévoiement. Les évacuations hémorrhoïdales & les fomentations d'eau tiéde aux extrémités inférieures, sont aussi fort avantageuses; parce qu'elles déterminent le sang vers les extrémités, & débarrassent conséquemment le cerveau. Le régime doit être léger & nourrissant, tiré de quelques substances farineuses, tels que le coulis de gruau un peu aigrelet, les fruits mûrs, les gélées, &c. La boisson la plus convenable dans cette maladie, est l'eau, la tisanne ou quelque décoction de tamarins, &c.

De l'Esquinancie.

Cette maladie peut venir de

pluſieurs cauſes, & demande différens traitemens, ſuivant les différens ſymptômes qui la caractériſent. Lorſque l'eſquinancie vient de quelque obſtruction, ou de quelque engorgement dans les glandes, il faut recourir à l'uſage de quelques liqueurs chaudes capables de relâcher, d'amollir & d'humecter ces glandes, & faire prendre en même temps quelques legers purgatifs, ou autres remédes propres à débarraſſer, & évacuer l'abondance des ſéroſités, ſoit par les ſelles, les urines ou les ſueurs. Lorſque la matiére de la tumeur eſt aqueuſe, il faut uſer d'un régime un peu plus chaud, que dans les eſquinancies inflammatoires. Dans ce premier cas, le vin produit ſouvent de très-bons

effets. Lorsqu'une fois les glandes sont devenues schirreuses & incommodes au point de gêner la respiration, & d'empêcher la déglutition, il faut sans balancer en venir à l'extirpation. Les personnes sujettes à l'esquinancie, ou aux maladies inflammatoires de la gorge, ont besoin de beaucoup de tempérance pour prévenir la pléthore, doivent se garantir des injures d'un air trop froid, n'user d'aucuns alimens ou médicamens astringens ou trop stimulans, éviter les exercices violens, & bien prendre garde de rien boire froid, sur-tout lorsqu'elles sont échauffées. Une légére diarrhée qu'on peut procurer avec une infusion de tamarins dans du petit-lait, & quelques émulsions un peu

aigrelettes, eſt quelquefois fort ſalutaire dans cette maladie. On fait avec la pimprenelle & les mûres des gargariſmes fort recommandés. On doit ſur-tout humecter fréquemment la bouche & le goſier, & tenir le nez libre pour que l'air puiſſe paſſer aiſément. Enfin, lorſque le malade ne peut plus rien avaler, il faut lui faire prendre des lavemens doux & nourriſſans pour le ſoutenir, en attendant qu'on lui puiſſe adminiſtrer quelques ſecours plus efficaces.

De l'inflammation des poulmons.

Cette maladie eſt naturellement très-dangereuſe : elle peut être occaſionnée par la crudité & la ténacité du chyle, la viſcoſité & la

mauvaiſe qualité des alimens trop chargés d'épices, l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, le trop grand exercice des poulmons, capable de fatiguer & d'affoiblir la reſpiration, ou leur trop longue dilatation, ſoit en criant, chantant ou faiſant quelqu'autre exercice de la voix. Les inflammations ſe communiquent ſouvent auſſi de quelqu'autre partie aux poulmons; la pleuréſie, par exemple, dégénére aſſez fréquemment en peripneumomie. Les ſaignées faites à propos au commencement de cette maladie, ſont fort ſalutaires. Souvent elle ſe guérit par une réſolution, coction, & évacuation critique de la matiére morbifique. La diminution de la fiévre, la difficulté de reſpirer, la ſoif, l'in-

quiétude du malade avec une légére ſueur, ſont les ſignes de cet heureux changement. Le ſang de bouc eſt en ce cas eſtimé, comme un des plus puiſſans réſolutifs. Quoique les ſaignées ſoient fort ſalutaires au commencement de cette maladie, l'on doit cependant bien ſe garder d'en faire, lorſqu'une fois l'expectoration eſt commencée, parce qu'elles ne manqueroient pas de la ſupprimer. La diette doit être plus légére dans cette maladie, que dans aucune autre inflammation; le petit-lait ſuffit ordinairement pour ſoutenir le malade, pendant qu'on lui fait recevoir par la bouche des vapeurs d'eau chaude pour atténuer les matiéres épaiſſies, précaution qui eſt de la derniere im-

portance ; les relâchans sont aussi fort avantageux, entr'autre les différentes préparations d'orge. On peut encore avec assez de succès faire prendre de légers diurétiques, l'évacuation qu'ils procurent, est d'un grand secours aux poulmons : pour remplir cette indication, on pourra faire prendre au malade une légére infusion de racines de fenouil dans l'eau chaude avec du lait. Si la nature cherchoit à se débarrasser par un dévoyement volontaire, il ne le faudroit pas arrêter ; il seroit, au contraire, très-à-propos de l'entretenir par des lavemens doux & émolliens. Lorsqu'en huit jours de temps, le malade n'est ni mort, ni guéri, l'inflammation se termine toujours par suppuration ou abscès, soit aux

poulmons, ou en quelqu'autre partie du corps. Les ſaignées ſont alors hors de ſaiſon, & le régime doit être léger, doux & incraſſant; il faut continuer de faire inſpirer les vapeurs de quelques liqueurs chaudes: & lorſqu'on croit l'abſcès en maturité, il lui faut faire prendre celles de vinaigre ou d'oximel, & lui exciter quelques légéres ſecouſſes, ou lui faire faire quelque mouvement pour hâter la rupture de l'abſcès, & ſoulager plutôt les poulmons. Lorſqu'enfin l'abſcès eſt crévé, le malade doit faire uſage de lait, de tiſanne & d'alimens déterſifs & expectorans. Si l'inflammation ſe termine par gangrene, il n'y a point de reméde; & ſi elle dégénére en ſchirre, elle devient incurable.

De la Pleuréſie.

La pleuréſie eſt une inflammation du médiaſtin ou de la plévre. Les calloſités de la plévre, ſon adhéſion aux poulmons, l'inſpiration ſubite d'un air trop froid, dans un temps qu'on ſe trouve trop légérement habillé, le rhume, un régime trop chaud, l'excès outré de quelques liqueurs ſpiritueuſes, les boiſſons trop froides, ſur-tout, lorſqu'on eſt échauffé, le reflux d'une matiére inflammatoire de quelqu'autre partie, & entr'autre l'air trop froid des vents de *Nord* ou de *Nord-Eſt*, ſont les cauſes ordinaires de cette maladie. Lorſqu'on les examine avec aſſez d'attention pour les pouvoir diſtinguer, elles indiquent d'elles-mêmes ce

qui peut la prévenir, ou y remédier. Si, par exemple, on a lieu de craindre que le trop grand froid causé par les vents de *Nord*, pût faire des impressions assez fortes sur des personnes dont on connoît la délicatesse, ou la foiblesse de leur tempérament, pour leur occasionner une pleurésie ; il est aisé de conjecturer que dans une pareille circonstance, rien ne peut mieux la prévenir, que de leur faire garder chaudement la chambre : ou, si elles sont dans la nécessité de sortir, d'être bien habillées & à couvert de toutes le injures du froid. Le régime le plus convenable dans cette maladie, doit être rafraichissant, émollient & délayant, de même que dans les inflammations des poulmons. Lorsque la

pleurésie s'opiniâtre contre les remédes les mieux indiqués ; un soulagement subit accompagné d'un pouls foible & de sueurs froides, sont des symptômes de la gangrène & d'une mort inévitable.

De l'inflammation du diaphragme.

Cette maladie, que le défaut d'expérience fait souvent prendre pour une pleurésie, est accompagnée d'une fiévre violente & de douleurs aigues, qui augmentent pendant l'inspiration, au lieu qu'au contraire dans la pleurésie, les plus fortes douleurs ne se font sentir que dans l'expiration. La respiration est vive, oppressée, & ne se fait, pour ainsi dire, que par le mouvement de la poitrine. L'inflammation du diaphragme est sou-

vent compliquée de délire & d'une eſpéce de ris ſardonique, elle ſe termine comme la pleuréſie; mais elle eſt ordinairement mortelle, lorſqu'elle vient à ſuppuration; parce que le pus tombe dans la capacité du bas ventre, où il ſe corrompt, d'où s'en ſuit une mort languiſſante & malheureuſe. Quoiqu'en pareille circonſtance il n'y ait pas grande eſpérance, cependant le régime le plus convenable doit être celui que nous avons indiqué pour la pleuréſie.

De l'inflammation du foie.

Les inflammations du foie ne ſont pas ſi fréquentes que celles des autres viſcères, mais elles ſont très-dangereuſes, à moins qu'elles n'en occupent qu'une petite

partie. La cauſe éloignée la plus ordinaire de cette maladie, eſt le trop d'embonpoint. On voit ſouvent les beſtiaux nourris & engraiſſés dans de bons & fertiles pâturages, mourir ſubitement après quelque violent exercice, ou une marche trop longue ; & quand on les ouvre, on leur trouve toujours le foie enflammé & corrompu. D'ailleurs, il paroît aſſez probable, ſelon la ſituation & la ſtructure du foie qu'une matiére viciée ſtagnante dans quelqu'autre partie voiſine, puiſſe ſe dépoſer ſur ce viſcère ; particuliérement, ſi le malade ſe livre trop librement à l'uſage des alimens chauds, ou de quelques liqueurs ſpiritueuſes. La ſoif endurée trop long-temps, les boiſſons froides,

principalement

principalement lorſqu'on eſt échauffé, l'uſage des émétiques dans le temps de quelque indiſpoſition au foie, peuvent encore occaſionner cette maladie. La fiévre, l'inflammation & la douleur dans la région épigaſtrique, la tenſion des hypocondres, la couleur jaune de la peau & des yeux, la couleur ſaffranée des urines, en ſont les ſignes les plus ordinaires. Cette maladie, de même que toutes les autres inflammations, ſe termine par réſolution, par ſuppuration, par induration, par déliteſcence ou par mortification. Dans ce dernier cas, un régime chaud, & particuliérement l'uſage du ſaffran, quoiqu'il paſſe pour un ſpécifique dans cette maladie, eſt très-contraire. Les boiſſons rafraîchiſſantes & re-

solutives, comme la décoction d'ozeille dans le petit-lait, les fomentations & les lavemens souvent réitérés, sont de très-bons remédes pour atténuer la matiére morbifique : on peut pour la même intention faire prendre au malade du miel délayé dans un peu de vin du Rhin ou de vinaigre; des sucs ou des gélées de quelques fruits mûrs, ou de quelques plantes laiteuses, telles que l'endive, la dent-de-lion, la laituë. Si par hazard les excrémens venoient teints de sang, il ne faudroit pas chercher à y remédier, non plus qu'aux hémorragies du nez, s'il en survenoit, ce sont autant de crises qui aident la résolution. L'inflammation du foie peut dégénerer en cancer ou en schirre. Pour guérir

les beſtiaux dans ce dernier cas, on les met dans de bons pâturages, ce qui a ſouvent aſſez bien réuſſi ; & il eſt plus que probable que les ſucs exprimés d'herbes & de plantes apéritives, opéreroient avec le même ſuccès ſur le corps humain. Dans la jauniſſe & les autres affections hépatiques, on employe les mêmes précautions que dans les inflammations du foie.

De l'inflammation de l'eſtomac.

Une douleur fixe & pongitive à l'eſtomac, accompagnée de fiévre, des hoquets douloureux & une profonde mélancolie, ſont les ſignes ordinaires de cette inflammation. Outre les cauſes générales de l'inflammation, ces ſymptômes peuvent venir de la foi-

bleſſe ou de l'éroſion des parois de l'eſtomac, cauſée par l'uſage de quelque ſubſtance trop âcre. Cette maladie devient mortelle, ſi l'on n'y remédie promptement. Pour prévenir une ſi facheuſe terminaiſon, il faut faire prendre ſouvent au malade quelques alimens rafraichiſſans ; mais ſeulement par cuillerée, parce que chaque degré de diſtenſion augmente l'inflammation. Un léger coulis d'orge ou de gruau, le petit-lait avec un peu de ſucre ou de miel pour toute nourriture, & les décoctions émollientes, telles que la tiſanne & quelques émulſions rafraîchiſſantes pour boiſſon, doivent faire tous les frais du régime. Les fréquentes & copieuſes ſaignées, les fomentations & les lavemens

ſont en ce cas auſſi utiles & auſſi ſalutaires que dans les autres inflammations. Si cette maladie dégénére, par hazard, en ſchirre ou en cancer, il faut recourir aux mêmes précautions que dans les inflammations, ou ſemblables affections de la ratte, du péritoine, du pancreas *& vice verſâ.*

De l'inflammation des inteſtins.

Les inflammations des inteſtins particuliérement des grêles, peuvent venir de quelque matiére âcre ou vénimeuſe, priſe intérieurement, d'un reflux de matiére purulente de quelqu'autre partie, de l'acrimonie de la bile ou de quelque forte colique. Une douleur aigue & fixe qui augmente, & excite le vomiſſement chaque fois que l'on fait prendre quelque

chose au malade, est un des principaux symptômes de cette maladie. La passion iliaque & la fiévre suivent ordinairement ces sortes d'inflammations. Il faut sur-tout avoir grand soin de ne pas confondre cette maladie avec les coliques occasionnées par des pituites froides ; parce que les aromatiques chauds, qui sont les remédes les mieux indiqués dans cette derniere circonstance, sont, au contraire, mortels dans la premiere. La fiévre, la force & l'élevation du pouls, & la couleur enflammée des urines, sont autant de signes caractéristiques de cette inflammation, qui se termine par la mortification des intestins, si l'on n'y remédie promptement. Outre les copieuses & fréquentes saignées, on ne

peut guére employer de méthode plus ſûre que de fomenter, & de relâcher les inteſtins avec quelque liqueur émolliente, priſe par la bouche & en lavemens. L'on applique encore avec beaucoup de ſuccès ſur le bas ventre, quelques animaux tués exprès & ouverts tout chauds. Lorſque l'inflammation n'attaque que les gros inteſtins, elle n'eſt ni dangereuſe ni fort à craindre ; & ne demande preſqu'aucun remède, lorſqu'elle eſt en ſuppuration, que des lavemens, qui agiſſant immédiatement ſur les parties affectées, ſuffiſent amplement pour tous les frais de la cure. Il faut cependant avoir la précaution de ne ſe point trop charger d'alimens groſſiers, l'on doit, au contraire, préférer ceux qui ne pro-

duisent que très-peu d'excremens. Les bouillons de viande, composés avec la scorsonnere, le persil, le fenouil, & si l'on veut encore le lait de chévre, rempliſſent au mieux cette indication.

Il eſt encore une eſpéce de maladie à laquelle le canal inteſtinal eſt ſujet : ce ſont de petits ulcères ſuperficiels, qui ſe manifeſtent d'abord dans la bouche, & ſe communiquent enſuite tout le long du canal juſqu'aux gros inteſtins. Ils affectent l'intérieur de ce conduit de la même maniére, que les galles qui attaquent ordinairement l'extérieur, ou la ſurface de la peau, & tombent de même par croûte. Plus ils approchent de la couleur blanche, & moins ils ſont dangereux. L'indication

dication la plus ſûre en ce cas, demande l'évacuation de la matiére morbifique : c'eſt pourquoi les ſaignées, non plus que les ſudorifiques, ne conviennent point d'abord, les ſueurs deviennent cependant utiles, & même néceſſaires dans la ſuite ; mais ce n'eſt qu'après avoir entiérement évacué, & détruit la cauſe de la maladie. Dans les premiers temps, les boiſſons légéres & délayantes, les gargariſmes & les lavemens produiſent de très-bons effets. On permet enſuite des alimens nourriſſans, mais déterſifs; & lorſque les croûtes ſont entiérement enlevées, on paſſe quelques légers purgatifs.

De l'inflammation des reins.

Cette maladie eſt accompagnée

d'une douleur vive & aigue dans les régions lombaires, d'engourdissemens, de douleurs sourdes dans les cuisses, de vomissemens, de fiévre, & quelquefois d'une suppression entiére des urines. Elle peut être occasionnée par quelques plaies, blessures, contusions, abscès, tumeurs le long du dos, par des exercices trop violens, soit à pied ou à cheval d'un temps chaud, par l'usage de quelques trop puissans diurétiques, & par l'irritation & les convulsions des vaisseaux des reins. Lorsqu'on a suffisamment évacué par les saignées, il faut faire prendre quelques liqueurs émollientes & adoucissantes pour tâcher de débarrasser, & d'évacuer les matiéres qui occasionnent ou entretiennent

l'inflammation, & en faire boire à grands coups malgré le vomiſſement, qui, dans cette circonſtance, ne doit être regardé que comme un effort de la nature, qui toujours la premiere à notre ſecours, & continuellement attentive à nos beſoins, travaille à ſe débarraſſer elle-même de ce qui la gêne dans ces fonctions; les émulſions d'orge, le petit-lait, le miel délayé dans l'eau ou le petit-lait, peuvent avec un heureux ſuccès, faire tous les frais de cette indication. Lorſque les reins ſont débarraſſés de la pierre, des graviers ou de toute autre cauſe qui produiſoit l'obſtruction, on peut faire prendre par intervalle quelques cuillerées d'huile tirée à froid, telle que celle d'amandes dou-

ces, afin de relâcher les solides ; & de faciliter par ce moyen à ces matiéres un passage plus libre. Si la douleur ne vient que de la pierre ou de quelques graviers, on peut alors, en toute sûreté, joindre les huiles avec quelques stimulans, tels que le suc de limons ou l'eau de genièvre. Les mouvemens subits & violens, tels que les secousses, d'un carosse ont souvent été d'un grand secours en pareil cas. Cette inflammation dégénére quelquefois en skirrhe ou en pierre. En général, tous ceux qui sont sujets aux douleurs néphrétiques, doivent être très-réservés sur la quantité & la qualité de leur boisson. Tous les vins spiritueux & trop tartareux leur sont nuisibles : de bonne bierre qui ne seroit ni

trop forte ni trop vieille, leur conviendroit beaucoup mieux ; leur régime & leur façon de vivre ne demandent pas moins de précaution : ſur-tout qu'ils s'abſtiennent ſcrupuleuſement de toutes ſortes d'alimens âcres & trop épicés, qu'ils ſe contentent d'un exercice modéré ; & qu'en dépit de la ſenſualité, ils ne ſoient au lit, ni trop chaudement, ni trop mollement, & le plus qu'ils pourront toujours ſur le côté.

De l'Apoplexie.

L'apoplexie eſt une privation ſubite & entiére des ſens internes, externes, & de tous les mouvemens volontaires, accompagnée d'un pouls fort, d'une reſpiration laborieuſe & difficile, & d'un ſi pro-

fond sommeil avec ronflement qu'il ne paroît aucune différence sensible, entre un apoplectique & une personne endormie ; sinon qu'on peut éveiller l'un, & qu'on ne peut pas facilement réveiller l'autre.

Le vertige, le tremblement, la perte de mémoire, l'engourdissement, l'assoupissement, le bourdonnement dans les oreilles & la difficulté de respirer, sont les symptômes ordinaires des dispositions à l'apoplexie, communs cependant aux autres affections nerveuses & histériques. Il est toujours plus aisé de prévenir cette maladie que de la guérir, & c'est à quoi l'on doit particuliérement s'attacher ; car, selon le sentiment d'Hypocrate & l'expérience mê-

me, il est très-difficile de pallier une légere apoplexie, & entiérement impossible d'en guérir une un peu forte. On est cependant quelquefois assez heureux pour la guérir par les sueurs, lorsqu'elle n'est point trop violente. Cette maladie demande un régime différent, rélativement aux différens tempéramens de ceux qui en sont attaqués. Lorsqu'elle vient de l'abondance du sang, il faut en partie se conformer au régime que nous avons prescrit pour les tempéramens sanguins, *pag.* 176. Les personnes grasses & flegmatiques, également sujettes à cette maladie, doivent par la même raison, observer un régime propre à leur tempérament en particulier. Quand l'apoplexie vient de quel-

que goutte invétérée, il faut s'aſſujettir à un régime capable d'éloigner, & de porter la matiére morbifique vers les extrémités. En général, ceux qui ont quelques diſpoſitions prochaines, ou même plus éloignées à cette maladie, ne doivent jamais ſe mettre au lit immédiatement après avoir mangé, ni ſe coucher la tête baſſe. Lorſque l'apoplexie n'eſt point mortelle, elle dégénére ordinairement en paralyſie. La létargie eſt une légére eſpéce d'apoplexie qui demande le même régime, & les mêmes précautions que l'apoplexie flegmatique.

Après cet examen ſur les maladies aigues les plus ſérieuſes, & qui ſont en quelque façon la ſource de toutes les autres, nous al-

lons maintenant parcourir légérement les maladies chroniques, du moins les plus fréquentes, & premiérement

La Paralyſie.

La paralyſie eſt un relâchement extraordinaire d'un ou de pluſieurs muſcles, qui prive entiérement de mouvement la partie affectée. Cette maladie peut venir de pluſieurs cauſes : en général, tout ce qui peut intercepter le cours ordinaire du ſang & des eſprits animaux en quelque partie, les douleurs longues & aigues, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, le reflux de quelque matiére morbifique d'une partie ſur une autre, les diſtenſions, les compreſſions ou contractions des nerfs,

les luxations, les fractures, le trop grand froid ou le trop grand chaud, sont du moins les plus ordinaires.

Elle est plus ou moins dangereuse, relativement à ce qui la produit & à la partie affligée. Lorsqu'elle vient de quelques affections du cerveau; par exemple, elle est très-dangereuse; lorsqu'elle attaque le cœur & les organes de la respiration, elle est mortelle, parce qu'on ne peut vivre un moment sans l'usage de ces viscères. Cette maladie demande un régime chaud, atténuant, tiré des aromatiques & céphaliques végétaux, capable d'exciter une chaleur fébrile, qui est nécessaire pour l'évacuation de la matiére visqueuse & morbifique. On peut encore se

ſervir des végétaux ſavonneux, âcres, volatils & huileux, tels ſont la moutarde, les raiforts & autres ſemblables.

De l'Epilepſie & des Convulſions.

Le dérangement du cerveau, ſoit par commotion, par contuſions ou par quelques coups à la tête, l'intempérance, le trop grand attachement à l'étude, l'excès des veilles, le déréglement & le débordement des paſſions, l'irritation des nerfs, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, particuliérement des menſtruelles & des hémorrhoïdales ſont autant de cauſes ordinaires de cette maladie, qui peut encore être héréditaire, ou venir de quelque fraieur ſubite de la mere dans le

temps de sa grossesse. Ses effets ne sont pas moins terribles que suprenans : elle est ordinairement suivie de l'affoiblissement, & même assez souvent de la destruction entiére des facultés mentales. Le traitement doit être différent, relativement aux différentes causes de la maladie ; lorsqu'elle vient d'une inflammation au cerveau, il faut saigner & évacuer copieusement, faire prendre au malade des alimens adoucissans, & prendre bien garde de lui rien donner d'irritant. Si elle vient de quelque affection histérique, il faut avoir recours à un régime plus chaud. Si elle vient de la mauvaise qualité des sucs de l'estomac, les alcalis sont fort salutaires : quelques-uns se sont encore bien trouvés de

l'usage du lait, qui est cependant pernicieux, lorsqu'il y a quelque acide dans l'estomac. Lorsque la cause qui produit les convulsions, affecte quelque partie extérieure, il n'y a point de meilleur, ni de plus prompt reméde que de la détruire par la suppuration : l'usage dans lequel on est de faire flérer des sels volatils ou quelques liqueurs spiritueuses pendant l'accès, est ordinairement plus nuisible que salutaire. Les personnes sujettes à l'épilepsie & aux convulsions, doivent, autant que leurs commodités le peuvent permettre, choisir un air pur & sérain, préférer pour leur nourriture des alimens aisés à digérer & bien nourrissans, ne jamais manger de cochon, ni d'aucuns oiseaux aqua-

tiques, éviter avec précaution toutes sortes de tournoyemens, & ne se jamais exposer sur le bord d'aucun précipice ; l'une ou l'autre de ces dernieres circonstances, pourroient augmenter leurs dispositions à cette maladie. Enfin elles doivent apporter toute leur attention à ne jamais déranger l'heure de leurs repas & de leur sommeil, parce que le moindre changement leur est préjudiciable; mais sur-tout à éviter scrupuleusement tout ce qui pourroit leur exciter de trop fortes passions, & à conserver autant de tranquilité & de gayeté qu'il leur est possible.

De la mélancolie.

Cette maladie est d'autant plus dangereuse qu'elle augmente in-

ſenſiblement, & devient, de plus en plus difficile à guérir : c'eſt pourquoi l'on en doit ſoigneuſement obſerver tous les ſymptômes & particuliérement les premiers, qui ſont pour l'ordinaire des inſomnies opiniâtres, ou des ſommeils fort courts, des ſonges fâcheux & inquiétans, de l'inquiétude, de l'accablement d'eſprit, des ſoupirs, des mouvemens ſubits de colére ſans aucun ſujet, la miſantropie, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, comme des régles aux femmes & des hémorrhoïdes aux hommes, une chaleur violente, les yeux enfoncés, & fixement attachés ſur le même objet, des ris & des cris extraordinaires ſans ſujet, un grand babil & un profond ſilence par in-

tervalle, &c. Ce sont-là autant de signes certains de cette maladie, lorsque le malade n'a point de fiévre; & si elle est héréditaire, on la peut regarder comme incurable.

Cette maladie vient le plus souvent de l'épaississement des fluides, qui s'obstruent & embarrassent toutes les sécrétions; c'est pourquoi la premiere indication à laquelle il faut s'attacher, est de délayer les humeurs, de les rendre plus fluides & plus coulantes, d'en évacuer le superflux & le plus nuisible, & particuliérement la bile agglutinée & trop tenace. Les sueurs sont en ce cas très-pernicieuses, parce qu'elles épaississent, & dessèchent trop le sang. Le sçavant BOERHAAVE parle

parle d'un malade qui, après une copieuſe évacuation de ces ſortes de matiéres noires & glutineuſes, revint heureuſement à lui-même, & recouvra ſes ſens par un uſage continuel du petit lait & de quelques fruits mûrs.

Les bains d'eau froide & d'eau ſalée, ſont encore fort ſalutaires, particuliérement les derniers, lorſqu'on les prend à la mer, & qu'on s'y plonge tout d'un coup; parce qu'alors ils font de plus fortes impreſſions ſur les nerfs & ſur les eſprits animaux. Quand on reſſent quelque trouble ou quelque chagrin, il faut tâcher de faire dériver les humeurs, ou d'en procurer l'évacuation, &, ſi on le peut, de faire fluer les hémorrhoides, ce qui ſoulage infailliblement la tête.

Si la folie ou fureur mélancolique vient de la pléthore, les saignées & les purgations bien ménagées & réitérées à propos, suffisent pour la guérir ; mais la foiblesse qui suit d'ordinaire, demande un régime plus chaud & plus nourrissant, auquel on peut joindre l'usage des eaux minérales, & entr'autres des ferrugineuses.

Du Scorbut.

Les habitans des pays froids & des endroits marécageux & humides, ceux qui demeurent près de quelques eaux croupissantes, qu'elles soient douces ou salées, surtout en hyver, ceux qui ne vivent que d'alimens salés, soit chair ou poisson, & qui ne boivent que de mauvaises eaux, ceux qui sont su-

jets à la mélancolie & aux passions histériques ; enfin ceux qui, après un trop long usage de Quinquina, ou autres remédes de cette nature, n'ont pas eu la précaution d'en prévenir les suites par quelques purgatifs convenables, sont très-sujets à cette maladie. Chacune de ces causes indique en particulier les moyens les plus convenables, pour combattre & détruire ses effets.

Une paresse molle, un sommeil fatiguant, la difficulté de respirer après le moindre exercice, l'enflure des extrêmités, & particuliérement des jambes, qui se passe, & revient de temps à autre ; un teint pâle & livide, des taches de différentes couleurs répandues sur toute la peau, la puanteur de la

bouche, la douleur des gencives qui, pour l'ordinaire, se gonflent, rougissent, pâlissent & tombent ensuite en pourriture; le branlement des dents, les ulcères aux jambes, de petites galles séches dispersées sur la peau, la noirceur du sang, dont la partie rouge n'a aucune consistence, & la partie blanche est de couleur jaune, verdâtre, une douleur sourde répandue dans tous les membres qui augmente à mesure qu'on s'échauffe dans le lit, & se trouve quelquefois accompagnée de fiévre, sont autant de signes & de symptômes de cette maladie, qui tous viennent de la dépravation & de la mauvaise qualité du sang, soit qu'il soit trop épais ou trop fluide, & qui demandent conséquemment

chacun des traitemens particuliers.

Toutes ſortes de fruits acides, tels que les limons, les citrons, les oranges auxquels on peut encore joindre le lait de beurre, ſont très-efficaces contre le ſcorbut, auquel les Marins ſont ſujets; le petit-lait & les eaux minérales pris à propos, leur ſont auſſi fort ſalutaires.

Lorſqu'il vient d'un trop long uſage d'alimens ſalés, on emploie avec beaucoup de ſuccès le creſſon d'eau, le cochlearia, les ſucs d'oranges & de limons, &c.

Lorſque le malade eſt d'un tempérament froid, qu'il n'eſt point trop preſſé de la ſoif & que ſes urines ne ſont point altérées, il peut vivre de quelques viandes

convenables, & user à propos des sels de quelques animaux.

On reconnoît la nature & les degrés de cette maladie, principalement aux affections de la bouche, des gencives & des dents. Quoique les légers purgatifs soient de temps à autre, utiles & même nécessaires, il faut cependant bien prendre garde d'en donner de trop violens, qui seroient aussi préjudiciables que les autres peuvent être salutaires.

Sur-tout qu'on épargne le sang, à moins que quelque inflammation ou quelqu'autre cas urgent ne le demandent, sans quoi l'on ne doit jamais saigner les scorbutiques.

De la Poulmonie.

Cette maladie est une espéce

de conſomption ou de deſtruction de toutes les parties du corps, cauſée & entretenue par quelques ulcères aux poulmons qui corrompent toute la maſſe du ſang, & font mourir quantité de perſonnes. Elle commence ordinairement par des crachemens de ſang, occaſionnés par ſon acrimonie ou ſon âcreté, & le retréciſſement ou la foibleſſe des vaiſſeaux. Les perſonnes rubicondes, qui ont le col long & la poitrine étroite, y ſont naturellement plus ſujettes que les autres. Toutes ſortes d'alimens viſqueux capables d'obſtruer les glandes ; & de corroder par leur âcreté les vaiſſeaux capillaires des poulmons, y cauſent ordinairement de petits ulcères qui occaſionnent eux-mêmes par la ſuite

une fiévre légére, une toux séche, une couleur vermeille après le repas, & insensiblement une difficulté de respirer; particuliérement, lorsque le nouveau chile parvient aux poulmons, après quoi surviennent de légéres sueurs pendant & après le sommeil. Ces symptômes se manifestent ordinairement depuis seize jusqu'à trente ans, lorsqu'on est d'un tempérament chaud & sanguin, & attaquent rarement les personnes plus avancées en âge. Cette maladie peut encore venir de quelque suppression totale des évacuations ordinaires, de quelques efforts sur les poulmons par cause accidentelle, de l'usage de quelques alimens ou de quelques liqueurs trop âcres; ou enfin de la suite

de

de quelques maladiés aigües, telles que la rougeole, la petite-vérole, &c.

Lorſqu'après le crachement de ſang les ſymptômes augmentent, qu'on reconnoît manifeſtement une toux ſéche, une fiévre hectique, & la difficulté de reſpirer, l'on peut aſſûrer qu'il y a ſuppuration : rien ne convient mieux alors que les ſaignées fréquentes ; les ſtiptiques ſont en ce cas de fort peu de ſecours, car quand même ils pourroient agir immédiatement ſur la partie affligée, & y porter quelques remédes pour le préſent, les ulcères ſe rouvriroient toujours. Les remédes balſamiques ne conviennent pas non plus, parce qu'ils échauffent trop.

La meilleure méthode que l'on

puisse suivre en cette occasion ; est de tâcher d'émousser, & d'adoucir l'acrimonie du sang & des humeurs, par un usage modéré de quelques alimens convenables ; rien ne peut mieux remplir cette indication que la diette au lait, dont on peut faire quelques préparations avec le ris, l'orge, &c. L'on peut encore prendre de temps à autre quelques pommes cuites, quelques gélées rafraichissantes & acides, & pour toute boisson du lait & de la tisanne, dont il faut boire peu à la fois, mais souvent ; sur-tout qu'on se donne bien garde de prendre trop, & de trop violens exercices, c'est une circonstance de la derniere importance, & sur laquelle on ne peut être trop circonspect.

La pulmonie vient encore aſſez fréquemment de l'indifférence qu'on a pour le choix des alimens, qui d'abord ne préjudicient en rien, tant qu'ils ne ſont point trop âcres, mais qui peuvent devenir inſenſiblement fort nuiſibles, ſurtout lorſqu'ils ſont trop échauffans.

L'on voit encore quelquefois une autre eſpéce de pulmonie, qui ſurvient ordinairement à la ſuite de quelque inflammation aux poulmons; la difficulté de reſpirer, une toux & une fiévre continuelle, avec une ſoif inſupportable & une altération continuelle, le défaut d'appétit & l'impoſſibilité, dans laquelle ſe trouve le malade de pouvoir reſter ſur aucun côté, ſont autant de ſignes qui la caractériſent. Cette maladie eſt du

ressort de la Chirurgie : le meilleur moyen de la guérir, est de faire une ouverture au côté, lorsque le Kiste ne s'est pas encore ouvert. C'est ce qu'on appelle *Vomica*. Si l'on attend que ce Kiste créve de lui-même, il occasionne des crachemens violens, & suffoque le plus souvent le malade.

Cette maladie demande alors une diette consolidante, rafraichissante & liquide, dût-elle exciter la sueur. C'est un abus de croire que les acides soient contraires aux poulmons. On peut prendre la fleur de soufre avec succès, dans quelque maladie des poulmons que ce soit, même peu de temps après avoir pris du lait. Un léger exercice à pied, ou à cheval est alors fort salutaire. Un pulmonique peut

encore vivre long-temps, pourvû qu'il ſuive un régime bien exact; mais lorſque les ſueurs ou la dyarrhée ſe mêlent de la partie, la maladie devient mortelle.

De l'Hydropiſie.

L'hydropiſie eſt un épanchement d'eau dans quelque cavité: cet épanchement ſe peut faire partout, où il y a des vaiſſeaux lymphatiques. Celle de la tête eſt incurable, lorſque les eaux ſe ſont épanchées ſur le cerveau, elle eſt ordinairement mortelle aux enfans; tout ce qui eſt capable de ralentir la circulation, peut occaſionner cette maladie: elle eſt cependant plus ordinairement la ſuite des débauches trop fréquentes, de quelques grandes maladies, comme la jauniſſe, les fiévres opi-

niâtres, le flux de sang, le scorbut trop invétéré; le trop long usage d'alimens difficiles à digérer, peut encore y contribuer, mais sa cause la plus ordinaire est l'excès trop long-temps continué des liqueurs spiritueuses. L'enflure des jambes & du ventre, qui, dans la tympanite, sonne comme un tambour, est un des principaux symptômes de cette maladie, qu'on reconnoît par la difficulté de respirer, la petite quantité des urines sans sueurs, la soif, &c. Lorsque ces eaux ont croupi pendant quelque temps dans le bas ventre, elles deviennent âcres, & corrodent les intestins.

La meilleure méthode pour guérir cette maladie, est de travailler d'abord à lever les obstructions, &

d'évacuer les eaux épanchées. L'uſage des acides paroît en ce cas d'autant mieux indiqué, que le malade eſt dans une altération continuelle & fort échauffé ; ainſi pour le ſoulager, on peut lui donner, de temps à autre, quelques cueillerées de ſuc de limons, d'oranges, d'ozeille, &c. particuliérement, lorſque les urines paroiſſent chargées. Il ne faut laiſſer boire le malade que le moins qu'on peut ; & lorſqu'il ſe plaint d'une ſoif trop preſſante, lui permettre de prendre quelques cuillerées ſeulement des eaux de *Spa* ou du vin du *Rhin*. Les frictions ſur la peau ſont fort ſalutaires, les émétiques le ſont quelquefois auſſi ; particuliérement, lorſque le malade eſt d'un tempérament fort, parce que les

ſecouſſes des parties ſolides font évacuer les humeurs ſtagnantes. Enfin dans cette maladie, il ne faut boire que le moins qu'on peut, & préférer toujours les alimens les plus ſecs. L'exercice, particuliérement à cheval, lorſqu'on eſt en état de le ſupporter, eſt fort ſalutaire. L'uſage des acides eſt ce qui convient le mieux, pour prévenir & empêcher la putréfaction des ſéroſités.

De la Goutte.

Cette maladie attaque ordinairement les pieds, comme les parties les plus éloignées du cœur & de la tête, dans leſquelles le mouvement des fluides eſt plus lent, & la réſiſtance des ſolides plus forte, ce qui excite un ſentiment de douleur des plus vifs, à cauſe de la

lacération des parties nerveuſes.

Quoique cette maladie ſoit pour le plus ſouvent héréditaire, elle vient néanmoins aſſez ordinairement de l'uſage des alimens trop délicats & trop aſſaiſonnés, d'une trop longue habitude de débauches, des excès trop fréquens du vin ou de quelques autres liqueurs après le repas; du trop grand commerce des femmes, du réfroidiſſement ſubit des pieds lorſqu'on eſt échauffé, ou de les avoir ſéchés au feu lorſqu'ils étoient mouillés, d'une vie trop ſédentaire, trop molle & trop ſenſuelle, & de la trop grande application d'eſprit.

Le régime eſt d'autant plus néceſſaire dans cette maladie, qu'elle retire ordinairement très-peu de ſecours de la Médecine. La meil-

leure régle qu'on puisse observer, est de s'abstenir scrupuleusement de tout ce qui la peut occasionner ou irriter. La difficulté de guérir cette maladie, a fait croire à quelques Médecins qu'elle attaque les parties membraneuses ; son retour périodique dans quelques tempéramens & la parfaite santé dont jouissent ces goutteux, après que la matiére morbifique est épuisée, a fait croire à d'autres, qu'elle vient d'une collection d'humeurs, qui s'épaississent quelquefois, & deviennent aussi dures que la corne.

Puisque le défaut de la sueur & de la transpiration est une des principales causes de la goutte : la méthode la plus sûre, pour la prévenir, doit être de les exciter autant qu'on le peut ; & il est à présu-

mer que ſi l'on faiſoit ſuer les pieds à propos, une pareille évacuation détourneroit l'accès.

Il faut ſur-tout avoir attention de ne pas prendre de trop forts purgatifs, depeur de faire remonter la goutte. L'abſtinence, & particuliérement de tout ce qui eſt acide, eſt en ce cas le meilleur Médecin. Le régime doit être compoſé d'alimens capables d'exciter une légére ſueur, & chargés de quelques principes aromatiques & de quelques ſels volatils : un exercice modéré, *uſque ad incipientem ſudorem*, autant qu'on le ſupporte aiſément, & qu'il ne fatigue point trop, eſt très-ſalutaire ; les frictions aux extrémités produiſent encore de très-bons effets. Il eſt bon de dormir le plus qu'on peut, & de

tâcher de faire ſuer les pieds, mais il ne faut point prendre d'opiates; enfin il faut toujours tenir chaudement la partie malade, mais n'y jamais mettre aucuns cataplaſmes, parce qu'ils en relâchent, & affoibliſſent trop les fibres.

Lorſqu'un goutteux ne ſent point ſon accès dans le temps qu'il le devoit avoir, & qu'en place il ſe ſent attaqué de quelqu'autre maladie, il doit auſſi-tôt mettre tout en uſage pour le faire revenir. Il faut lui appliquer des véſicatoires aux jambes, pour attirer les humeurs vers les pieds, & empêcher qu'elles ne ſe dépoſent ſur quelqu'autre partie plus délicate. Si un goutteux ſe pouvoit borner au ſeul uſage du lait, il changeroit tellement la nature de

ſes humeurs, qu'il détruiroit entiérement en lui cette maladie; ou, s'il pouvoit ſeulement bien régler ſa tranſpiration aux approches de chaque accès : en la rétabliſſant, il réuſſiroit ſouvent, ou à les prévenir, ou du moins à les abreger, ce qui lui épargneroit toujours beaucoup de douleurs.

Des pâles Couleurs, &c.

Lorſque les perſonnes du ſexe ſont parvenues à un âge compétent, & qu'elles ne voyent rien, les douleurs des reins, la nonchalance, la pareſſe ſont autant de ſymptômes de l'obſtruction & de la ſuppreſſion qui occaſionnent leur maladie. Lorſqu'elles ont le pouls vif, à peu-près comme dans la fiévre hectique, des palpita-

tions de cœur, qu'elles ont de la peine à reſpirer après le moindre mouvement, qu'elles n'ont point d'appétit, qu'elles ont des vertiges, le viſage pâle & les yeux bordés d'un cercle livide, ce ſont autant de ſymptômes de la paſſion hiſtérique : cette maladie eſt pour elles la ſource d'une infinité d'autres, & devient à la longue preſque incurable, ſi l'on ne prend ſoin d'y remédier de bonne heure. Il faut examiner d'abord, ſi le ſang ne péche point en quantité, ſoit par excès ou par défaut. Dans le premier cas, l'on doit recourir aux ſaignées qui ſont alors très-ſalutaires ; mais dans le ſecond, elles ſont au contraire très-nuiſibles, & il eſt beaucoup plus à propos de leur ſubſtituer les frictions,

les bains & les fumigations.

Lorsqu'il n'y a point une pléthore suffisante, il faut se relâcher sur le régime qui doit alors être plus copieux, mais toujours d'alimens sains & nourrissans, chargés de quelques sels volatils huileux; les aromatiques & les végétaux chargés de quelques huiles volatiles, sont en cette occasion très-recommandés, & souvent fort salutaires. Après qu'on a suffisamment relâché, il faut faire prendre quelque chose capable de fortifier les organes de la digestion, & de rétablir le ressort des solides, c'est pour cet effet que les martiaux sont si recommandés dans cette maladie; mais l'on doit craindre de les prodiguer mal à propos, & ne les jamais ad-

miniſtrer qu'avec beaucoup de circonſpection.

Des maladies des Enfans.

La plûpart des enfans nouveaux nés, ont l'œſophage rempli d'une matiére caſéeuſe, quoiqu'ils n'ayent encore rien pris, & tous en général, ont dans tout le canal inteſtinal une matiére noirâtre qu'on appelle *Mœconium*, dont ils ont beſoin d'être purgés ; une cuillerée ou deux tout au plus de bonne huile d'amandes douces, mêlée avec quelque ſyrop convenable en pareille doſe, remplit parfaitement cette indication. Les maladies des enfans au teton leur ſont ordinairement occaſionnées par le lait de leur mere ou de leur nourrice qui s'eſt caillé dans leur eſtomac,

eſtomac, il faut tâcher d'abord de le délayer, en leur faiſant prendre un peu de miel & d'eau délayés enſemble avec un peu de vin, & les purger enſuite avec quelques cueillerées plus ou moins, ſelon leur âge & leur force, de bon ſyrop de Rubarbe : on peut encore leur donner quelques petits lavemens, leur faire des fomentations chaudes ſur le bas ventre, & y appliquer quelques ſubſtances aromatiques en forme de cataplaſme, qui ſouvent ont aſſez de ſuccès.

Il eſt dangereux de leur faire prendre, en pareille occaſion, aucune opiate, ou ſels volatils ; mais parce qu'on eſtime le fiel, comme un des plus puiſſans réſolutifs du lait caillée : BOERHAAVE s'en eſt ſervi, & a donné avec beau-

coup de succès une goutte seulement de celui d'anguille. Les vents, le vomissement, les coliques, les selles verdâtres & les convulsions, sont autant de symptômes de cette acidité, qui cessent aussi-tôt qu'on l'a corrigée ; enfin, pour guérir les maladies des enfans à la mamelle, il faut principalement s'attacher à bien régler, & faire observer un bon régime à leur nourrice. Si-tôt que les enfans commencent à manger du fruit, ils sont tourmentés de vers ; parce que les insectes y déposent leurs œufs, & que l'estomac de ces enfans n'a pas encore assez de force pour les digérer : ainsi, lorsqu'ils sont sujets aux vers, il ne faut point leur laisser manger beaucoup de laitage, de fruit, ni

de ſucre qui ſont ordinairement chargés d'œufs de ces animaux. On ſçait par expérience que le mercure bouilli dans l'eau lui communique la vertu de faire mourir les vers, le fiel des animaux, le miel & l'huile, le mars, la corne de cerf & le corail en poudre, produiſent le même effet.

La plûpart des enfans meurent, lorſque les dents viennent à leur percer; parce que les vives douleurs qu'ils reſſentent alors, leur occaſionnent des inflammations, des fiévres & des convulſions auxquelles ils ne peuvent réſiſter. Pour prévenir ce malheur, quand les dents ſont prêtes à percer, il faut leur fomenter les gencives avec des décoctions émollientes, leur

tenir chaudement la tête, & leur frotter les gencives avec quelque chose de rude, qu'ils prennent plaisir à mordre par un instinct naturel. Lorsqu'ils sont attaqués de quelques convulsions, on peut alors leur donner quelques sels volatils, qu'ils sont alors beaucoup plus en état de supporter, que lorsqu'ils n'étoient encore que nouveaux nés.

Le Rachitisme est encore une maladie, à laquelle les enfans sont fort sujets. Elle peut leur venir de la mauvaise disposition de leurs parens, particuliérement du maumais tempérament de leurs meres, lorsqu'elles ne vivent que d'alimens grossiers; ils peuvent également la contracter de la mauvaise disposition de leur nourrice. Elle

peut encore leur venir d'un trop long uſage de beurre & autres ſubſtances graſſes & huileuſes ; ou quelquefois, parce qu'on leur aura fait changer du linge mal ſec, ou qu'on les aura laiſſés trop long-temps les pieds expoſés aux injures de l'air. Les ſignes de cette maladie ſe manifeſtent d'eux-mêmes, & il paroît fort probable qu'elle vient d'une trop grande quantité d'humeurs acides, qui amollit & affoiblit leurs os. Il faut faire obſerver à ces enfans un régime médiocrement chaud, & y joindre même quelques épices ; ne leur laiſſer jamais manger de pain frais, le rôti, & en général, ce qu'on appelle viande de lait, leur eſt bon. On doit auſſi leur faire boire quelque peu de vin.

On guérit souvent cette maladie, en faisant des frictions aux articulations avec de la flannelle imbibée de quelques aromatiques, & des fomentations de vin de Malaga. Enfin on doit faire faire aux rachitiques autant d'exercice qu'ils en peuvent supporter, & particuliérement les exercer à porter quelque chose; il faut encore avoir soin de prévenir les obstructions dans le bas ventre, & les purger de temps à autre, soit par le haut ou par le bas, après quoi les bains froids font de très-bons effets.

De la petite-Vérole.

Cette maladie est beaucoup plus dangereuse & plus funeste, pour les personnes un peu avancées en âge, que pour les jeunes gens & les

enfans ; en général, la ſaignée eſt fort ſalutaire dans ſon commencement. Lorſque la tranſpiration ſe fait librement ſans aller juſqu'à la ſueur, ou du moins à une ſueur violente, on doit l'aider & l'entretenir au moyen de quelques lavemens émolliens : on pourroit auſſi faire quelques fomentations ſur la peau, puiſqu'elles ſont très-ſalutaires dans les autres éruptions. Il faut faire boire copieuſement le malade de quelques liqueurs rafraichiſſantes, dans leſquelles on diſſoud quelques ſels acides ou nitreux, ou quelques autres ſubſtances acides, & pour toute nourriture, ne leur donner que du bouillon de poulet ſans aucun aſſaiſonnement, ne le point charger de couvertures au point de le faire

ſuer ; mais lui tenir chaudement la tête & les pieds pendant tout le cours de ſa maladie, & ne le point gêner du reſte du corps, qui n'a ſimplement beſoin que d'être garanti des injures de l'air.

Lorſque l'éruption eſt bien faite, & que les puſtules ſe mûriſſent, il faut ſe relâcher un peu ſur la diette, qui ne doit cependant être ni chaude ni inflammatoire : on peut alors permettre deux ou trois cueillerées par jour de vin de Canarie ; mais il faut toujours avoir grand ſoin de conformer, & d'approprier le régime à tous les différens ſymptômes qui ſe préſentent. Si l'expectoration & le crachement viennent à ſe ſupprimer, il les faut rappeller, & tâcher de les exciter au moyen de quelques inciſifs ; ſi

les

les urines ne ſont point aſſez abondantes, il faut paſſer quelques diurétiques. En général, les lavemens donnés à propos, ſont très-ſalutaires pendant tout le cours de la maladie.

Quand le pouls eſt trop élevé, qu'il y a inſomnie, délire; ſymptômes, qui tous, dans d'autres circonſtances, demandent la ſaignée, on peut également y recourir; elle a beaucoup de ſuccès, & ſemble d'autant mieux indiquée qu'on trouve les poulmons enflammés à tous ceux qui meurent dans cette circonſtance, inflammation plus que ſuffiſante pour juſtifier, & autoriſer cette pratique. Si la pétite-vérole eſt maligne, tout ce qu'on peut faire, eſt de tâcher de faire précipiter la matiére morbifique

par les selles, au moyen de quelques lénitifs & doux purgatifs donnés à propos.

De la Pierre & de la Gravelle.

Quoiqu'il se puisse former des pierres dans toutes les parties du corps, ces sortes de concrétions ne se font néanmoins, pour le plus souvent, que dans les reins & la vessie, & il n'y a personne qui n'y fût plus sujet, s'il n'avoit pas reguliérement, & au besoin, la facilité d'évacuer ses urines. Si l'on examine avec le microscope l'urine des personnes même les plus saines, après qu'elle a un peu reposé, on y apperçoit de petits points noirs qui sont autant de petits grains de sable, & qui par-tout où ils séjournent, grossissent & s'encroutent par l'apposition continuelle de

nouvelle matiére. Lorſque ces petits grains ſont hors des reins & tombés dans les urétères, on les appelle graviers. Lorſqu'aucontraire ils s'éjournent dans les reins, ils y forment une pierre. Une douleur ſourde dans les reins & dans les régions lombaires, des urines teintes de ſang, des douleurs dans les cuiſſes, la difficulté de ſe baiſſer, des foibleſſes & des maux d'eſtomac, & différens changemens dans la couleur des urines, ſont autant de ſymptômes de cette maladie.

Quand il n'y a qu'une petite pierre dans la ſubſtance des reins, elle ne cauſe pas beaucoup de douleur, non plus que dans la veſſie; mais lorſqu'en paſſant dans les urétères, elle s'y arrête, la

douleur est fort aigue ; lorsqu'elle est tombée dans la vessie elle n'y occasionne pas de grandes douleurs dans le commencement ; mais à la longue, si elle y reste, elle grossit insensiblement, & ne peut plus passer par l'urétre. Cette concrétion se fait par couches concentriques semblables aux différentes écorces d'un oignon à l'entour du bulbe, ce qui dénote une espéce d'attraction : observation qu'on peut faire, non seulement sur les petites pierres, mais encore sur tous les corps solides, qui, pour peu qu'ils séjournent dans la vessie, y forment le noyau d'une pierre ; on en a fait l'expérience avec une bale sur un chien, & on a reconnu le même accident sur l'homme après des bles-

ſures d'armes à feu, dans leſquelles la bale étoit tombée dans la veſſie. Lorſqu'il y a quelque pierre dans la veſſie, le malade a des envies fréquentes d'uriner, & ne peut uriner que goutte à goutte, & avec beaucoup de peine, parce que la pierre ſe place au col de la veſſie, & empêche les urines d'en ſortir : les envies continuelles d'aller à la ſelle, ſont encore un ſymptôme de la circonſtance que nous venons d'indiquer. On voit auſſi une matiére blanche dans l'urine, mais elle paroît quelquefois également, lorſque la pierre eſt dans les reins, ou ſans aucune pierre dans la veſſie.

L'uſage des délayans & des diurétiques émolliens, eſt le meilleur régime qu'on puiſſe preſcrire pour

faire sortir la pierre des reins, lorsqu'il y en a une, & qu'elle n'est point trop grosse ; & pour l'empêcher de croître, il faut faire observer un régime aussi rafraichissant qu'on le peut, & faire prendre en même temps quelques diurétiques pour tâcher de la dissoudre, tels que le fenouil, l'orge, l'avoine, le miel & le vinaigre, le sassafras, l'esprit de nitre dulcifié, la graine de lin ; le thé, la mauve, &c. Il faut s'abstenir, autant qu'on le peut, de sel, prendre des bains d'eau chaude & des lavemens de temps à autre. Si la pierre reste longtemps dans les reins, les grands exercices deviennent contraires & préjudiciables. Lorsque la pierre vient à se dégager des reins, il est bon de prendre quelques opiates

appropriés à cet effet, & d'avoir toujours ſur le pubis une veſſie de bœuf, pleine d'eau chaude. Si les ſymptômes ſont trop violens, on peut, pour les calmer, recourir à la ſaignée; on a juſqu'ici propoſé beaucoup de diſſolvans, mais il ne s'en eſt encore trouvé aucun dont on puiſſe répondre: Helmont recommande à cet effet le ſang de taureau, mais celui de bouc conviendroit mieux. Pour empêcher la pierre de groſſir, il faut procurer une légére diarrhée avec le petit-lait, le bouillon & un régime humectant.

On fait avec beaucoup de ſuccès des injections d'huile d'amandes douces, pour appaiſer les douleurs que la pierre excite ſur les membranes de la veſſie. En géné-

ral, ceux qui sont sujets à la pierre ou à la gravelle, doivent prendre le petit-lait au printemps, & faire usage de miel dans toutes les occasions, où il peut convenir. Rien ne facilite davantage la sortie des pierres & des graviers, que l'usage de quelques opiates convenables. Lorsqu'en sortant, la pierre s'arrête dans l'urétre, il y faut faire des injections d'huile. La pierre dans la vessie est une maladie très douloureuse & même mortelle, si l'on n'a soin d'en faire l'extraction, opération très-dangereuse, & qui mérite toutes les attentions de la Chirurgie.

Des Rhumatismes.

On attribue la cause des rhumatismes à quelques principes inflammatoires, répandus dans la

partie ſéreuſe du ſang, ce qui doit autoriſer, & confirmer la pratique des ſaignées, des ſudorifiques, des purgatifs & des véſicatoires, ſelon les différens ſymptômes qui ſe préſentent. Il faut dans cette maladie ſe preſcrire un régime rafraîchiſſant, & préférer les végétaux, autant que la commodité le permet. On a vû des perſonnes attaquées de cette maladie, ne s'en pouvoir débarraſſer, qu'en ſe réduiſant au petit-lait & un peu de pain ſeulement.

La crême de tartre priſe pendant quelques jours dans du coulis de gruau, eſt très-bonne pour calmer, & appaiſer les douleurs. Dans les gouttes ſciatiques opiniâtres, on employe avec aſſez de ſuccès les cautéres & les véſi-

catoires. L'esprit de thérebentine mêlé avec le miel, est encore en ce cas un reméde fort salutaire.

CHAPITRE IV.

Des différentes sortes d'exercices, & des avantages qui en résultent. Discours prélimaire sur la Nature de la Transpiration.

CYrus uniquement occupé du soin de bien gouverner ses sujets, imposa aux Persans de ne jamais manger qu'après avoir fait quelque exercice. Avant d'entrer dans le détail des différentes sortes d'exercices nécessaires & convenables à la santé & à l'entretien de l'œconomie animale, il est à propos d'instruire en peu de mots le Lecteur de la nature, de la transpiration.

Il n'y a aucun endroit ſur toute la ſurface du corps humain, qui ne ſoit criblé d'une infinité de petits pôres, & diſpoſé à laiſſer échapper la matiére de la tranſpiration ; excepté les endroits de la peau, où il y a quelque cicatrice, ou qui ſont recouverts de calloſités. Dans les pays chauds, en Italie par exemple, les pertes que fait une perſonne forte, d'un certain âge, & qui vit régulierement & ſobrement, par la tranſpiration inſenſible, extérieurement ou intérieurement, par la bouche & les narines, ſont à raiſon de ce qu'elle prend, comme cinq eſt à huit.

La tranſpiration ſe fait donc non ſeulement par toute la ſurface de la peau, mais encore par l'intérieur des narines de la bouche,

& plus particuliérement encore, des poulmons. Sanctorius a calculé que les exhalaisons de ce viscère, font la sixiéme partie de toute la transpiration : supputation qu'il est aisé de faire en respirant dans un bocal d'un temps fort froid. Si d'un temps de gelée l'on respire dans un bocal, ou toute autre vase convenable, les parois de ce vase se trouvent aussi-tôt couverts de petites gouttes d'eau qui se convertissent promptement en glace, dont on peut se servir pour s'assûrer du poids & de la quantité de la transpiration.

Lorsque Lewenhoec ne pouvoit plus appercevoir les petits pôres de la traspiration avec ses verres qui grossissoient considérablement les plus petits objets, il con-

cluoit par le calcul qu'il en faiſoit, qu'un ſeul grain de ſable ſur la peau couvroit l'eſpace qu'y tiennent cent vingt-cinq milles de ces petits pores.

Si l'on met la main dans un tas de glace qu'on aura conſervé ſous terre pendant l'été, elle fumera comme ſi elle étoit dans le feu. C'eſt ainſi que la tranſpiration s'exhale continuellement de toute la ſurface du corps : ce n'eſt pas le froid qui produit cet effet, il ne fait que le rendre ſenſible en condenſant cette matiére au point de la faire appercevoir, comme on en peut juger par la reſpiration qu'on ne peut appercevoir en été, lorſqu'elle ſort des poulmons;& qui en hyver, ſe trouve condenſée au point de paroître comme une fumée.

On peut encore par une autre expérience, faire appercevoir la vapeur de la transpiration : pour cet effet, il suffit de laver son bras, & de le passer dans un vase bien net, & propre à cette opération, c'est-à dire, dont le col soit assez long & mènagé de façon, à favoriser l'issue de cette expérience. On sera surpris alors de voir dans l'espace d'un quart d'heure seulement, la quantité de liqueur qui s'attachera aux parois de ce vaisseau, & dégouttera au fond en forme d'eau claire, d'un goût un peu salé & d'une odeur fœtide.

Sanctorius a passé trente ans à faire des expériences sur ce sujet, dont il a réduit le nombre à quelques observations & à quelques régles générales ; il a trouvé, par exemple,

qu'un jour il pesoit 120. liv. & que le lendemain à la même heure il pesoit encore 120. liv. L'urine & les excrémens qu'il avoit rendus pendant cet interstice, pesoient presque trois livres, & les alimens qu'il avoit pris, tant solides que liquides, pesoient huit livres, d'où il conclut, que comme il n'y avoit aucune augmentation sur le poids de son corps, les autres cinq livres d'alimens qu'il avoit pris, devoient s'être évacuées par quelques voies insensibles. De sorte que de huit livres d'alimens, il en avoit à peine rejetté trois par les voies ordinaires, & tout le reste s'étoit dissipé par la transpiration insensible.

La personne la plus saine & la plus réservée sur l'usage des choses

non naturelles, sans évacuer aucune sueur sensible, diminuera cependant de cinq livres en vingt-quatre heures, au moyen de la transpiration insensible.

Si l'on est surpris que la transpiration insensible produise une si grande dissipation, en comparaison de ce qu'on évacue par les voies sensibles, qu'on fasse attention aux vapeurs qui s'élevent en l'air, & qui s'amassent en assez grande quantité autour du sommet des montagnes, pour y entretenir en forme de pluie une source intarissable qui fournit continuellement aux ruisseaux, aux riviéres, aux fleuves & à des débordemens considérables. On ne peut comprendre combien un sommeil bien réglé, peut contribuer à

la tranſpiration. C'eſt pourquoi ceux qui paſſent les nuits à travailler, perſuadés que c'eſt-là le temps le plus propre à l'étude, agiſſent directement contre les loix de la nature; parce qu'en paſſant les nuits à étudier le ſommeil les accable, & émouſſe la vivacité de leurs facultés intellectuelles. Pendant le ſommeil le corps ſe trouve comme ſuſpendu dans un bain de vapeurs dans ſon atmoſphére, ou dans la matiére de la tranſpiration qui ſe trouve concentrée & retenue par les couvertures, au moyen de quoi les vaiſſeaux de la peau s'amoliſſent, ſe relâchent & deviennent permeables de plus en plus. Si l'excès des veilles eſt nuiſible & préjudiciable, il ne l'eſt pas moins de trop dor-

mir comme le remarque Sanctorius, parce que le trop long sommeil appésantit le corps.

Celse remarque fort à propos que les gens de Lettres qui cultivent leur esprit au mépris de leur santé, deviennent sujets à des maladies continuelles. Il n'y a que les poulmons qui agitent, & atténuent le sang de ceux qui ménent une vie solitaire & sédentaire, & ces viscères font alors leurs fonctions d'autant plus nonchalamment, qu'ils ne sont aidés de l'action d'aucun muscle qui puisse accélérer le retour du sang vénal; c'est pourquoi cet organe, un des principaux moteurs de l'œconomie animale, & indispensablement nécessaire pour la perfection du sang, se trouve fort altéré

dans ces ſortes de perſonnes ; de là viennent l'épaiſſiſſement & la viſcoſité du ſang, qui ne pouvant plus circuler, s'engorge & croupit dans les petits vaiſſeaux capillaires, & occaſionne enfin le ſcorbut, & mille autres fâcheuſes maladies & affections hypocondriaques.

Mais lorſqu'au contraire on entretient la force & la ſoupleſſe des muſcles par un exercice modéré, il n'en réſulte que de bons effets. Cet exercice pouſſe plus abondamment le ſang vers les poulmons dans les intervalles de la reſpiration, en accélérant ſon mouvement dans les veines, & en augmentant ſur lui la force des poulmons.

Il n'y a perſonne qui ne con-

vienne que l'exercice & le mouvement disposent les facultés animales à bien exécuter leurs différentes fonctions, & facilitent à la nature les moyens de vaincre tous les obstacles qu'elle a à combattre; qu'ils entretiennent la santé, aident la transpiration, réveillent les esprits, & fortifient toute la machine humaine; mais peut-être, ne croira-t-on pas si aisément qu'ils guérissent des maladies contre lesquelles tous les secours de la Médecine sont inutiles, & qui ont épuisé toutes les ressources des Médecins les plus renommés.

Pour en convaincre, nous allons examiner d'abord quelques-uns des moyens dont la nature se sert, lorsqu'elle se voit exposée au

danger de quelque attaque intérieure.

Dans les rhumes, maladies, dans leſquelles la plus grande partie de la matiére de la tranſpiration eſt retenue par un retréciſſement ſubit des pores de la peau; on s'apperçoit bien-tôt que les particules ſalines de cette matiére chatouillent & aiguillonnent les fibres nerveuſes de la membrane pituitaire, ce qui, par une eſpéce de ſympatie, occaſionne des convulſions au diaphragme, qui agit alors ſur les poulmons, & en chaſſe l'air qui ſort avec violence par les narines, ſur leſquelles il agit avec aſſez de force pour ouvrir les glandes de ces parties, & faciliter l'évacuation des humeurs nuiſibles qui y étoient contenues.

Le hoquet eſt encore un moyen dont la nature ſe ſert pour ſe débarraſſer du fardeau qui l'opprime, elle évacue par ce moyen les parties les plus raréfiées de ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, lorſqu'il eſt trop plein. Enfin le ris, l'éternuement, le bâillement, &c. ſont autant de moyens que la nature employe, dans l'occaſion, pour ſe ſoulager. D'après tous ces exemples, il eſt évident que la nature ſçait mieux ſe ſoulager au moyen des différens mouvemens qu'elle inſpire, & qu'elle opére ſouvent toute ſeule, qu'on ne pourroit ſe l'imaginer.

Paſſons maintenant aux avantages de l'exercice, & examinons de quelle maniére il peut affecter les parties ſolides, & les fluides du corps humain.

Tout le monde convient sans doute que rien ne contribue davantage à la perfection des fluides qu'une bonne digestion, qui consiste dans le mouvement convenable des organes destinés à cette opération. Ainsi toutes les fois que le sang est trop épais, & que les remédes indiqués, en pareille occasion, deviennent contraires ou inutiles; il faut que les solides partagent avec les fluides le poids qui les accable, & qu'ils travaillent de concert à s'en débarrasser, ce qu'on ne peut mieux leur faciliter que par un exercice modéré.

De plus, l'exercice procure une sensation agréable aux parties solides & nerveuses; une légére agitation des esprits animaux peut

calmer une douleur fixée dans ces parties, qu'aucun reméde ne pourroit guérir si promptement & avec tant de succès. Il seroit aisé de remédier aux affections qui attaquent le genre nerveux, occasionnées & entretenues par le dérangement des esprits animaux, si l'on pouvoit leur communiquer un mouvement contraire à celui qui a occasionné la douleur, ce qu'on ne peut cependant attendre que d'un doux & léger exercice ; on peut conclure de-là que les secousses du carosse ou de la chaise sont très-salutaires dans les douleurs opiniâtres, occasionnées par le mouvement irrégulier des esprits animaux, particuliérement dans les coliques histériques. Les personnes sujettes aux rhumatis-

mes

mes ſcorbutiques ſont ordinairement aſſez fortes, & capables d'entreprendre toutes ſortes d'exercices; tous ceux dont nous parlerons ci-après, leur ſont fort ſalutaires.

Comme les remédes peuvent devenir infructueux ſans le ſecours de l'exercice, & que l'exercice ſans les remédes peut pareillement ne pas opérer avec tout le ſuccès qu'on ſe promet, il eſt quelquefois à propos de joindre l'un & l'autre enſemble, & ils deviennent alors de la derniére importance; c'eſt pourquoi avant de parler des maladies qui ne cédent qu'aux charmes de l'exercice, nous allons citer quelques remédes qui ſemblent le plus demander le ſecours du mouvement.

Le premier est la décoction de quelques bois médicinaux. Les malades qui sont obligés d'en user pendant un certain temps, se plaignent ordinairement de foiblesse d'estomac. Pour prévenir cet inconvénient, lorsqu'on est obligé d'en continuer l'usage, rien n'est plus salutaire que l'exercice du cheval, il réveille les esprits; delà il est aisé de concevoir, combien il peut contribuer à rétablir l'appétit.

Un autre médicament qui demande de l'exercice, est l'usage des martiaux qui sont très-propres à charger l'estomac, particuliérement des hydropiques; & à occasionner des tranchées & autres fâcheux accidens. C'est pourquoi il est à propos de se tenir chaude-

ment, afin que ſes particules puiſſent être mieux diſſoutes, & que l'eſtomac ſoit par ce moyen plus en état de les ſupporter, à quoi la chaleur naturelle convient le mieux. Ce même reméde agit différemment ſur les perſonnes hiſtériques & les hypochondriaques, il échauffe trop, conſtipe & occaſionne des maux de tête, un léger & fréquent exercice remédie à tous ces ſymptômes.

Le troiſiéme eſt l'uſage des balſamiques. Ces médicamens demandent que le ſang ſoit continuellement dans une agitation des plus fortes, afin de pouvoir mieux s'unir & s'incorporer avec les fluides, ſe porter aux parties pour leſquelles on les deſtine, & y produire les effets qu'on en attend. Il

faut aussi prendre ces sortes de remédes en grande quantité, du moins autant que l'estomac les peut supporter, de sorte que l'exercice est absolument nécessaire en ce cas; parce que, quand tout le corps est bien échauffé, l'estomac peut alors en supporter une plus grande dôse sans aucune disposition à se soulever. Mais sans nous arrêter davantage sur cette matiére, nous allons traiter des différentes maladies qui paroissent plus particuliérement demander le secours de l'exercice: la premiere est la pulmonie.

Cette maladie est occasionnée & entretenue par une matiére morbifique d'un tissu lâche, qui n'a pas besoin d'être si intimement mêlée

avec le ſang, que celle des autres maladies chroniques. Dans la pulmonie il faut chercher à évacuer les particules acrimonieuſes, qui l'occaſionnent, par les ſécrétions, préférablement à toute autre voie; la toux continuelle & la vîteſſe du pouls confirment ce que nous venons de dire de cette maladie: ces deux ſymptômes font l'un & l'autre clairement appercevoir que la nature fait des efforts continuels, mais toujours inſuffiſans, pour ſe débarraſſer du fardeau qui l'opprime, & indiquent de plus, que ces particules morbifiques ne s'uniſſent & ne s'incorporent point avec le ſang, comme font celles des autres maladies; d'où l'on peut conclure qu'un peu plus de chaleur dans toutes les parties du

corps entretenue par un exercice convenable, feroit agir plus fortement & plus particuliérement les solides sur les fluides, & dissiperoit quantité de ces particules, dont la nature cherche continuellement à se débarrasser. Les effets de cette espéce de maladie, prouvent l'importance de l'égalité des sécrétions; ils rendent les esprits languissans, & relâchent le tissu de toutes les parties musculaires, mêmes des poulmons, ce qui trouble la nature, & l'empêche de pouvoir satisfaire à aucune sécrétion en particulier, qu'ils lui rendent, pour ainsi dire, impossible par la quantité d'obstacles qu'elle auroit à surmonter. L'augmentation de la toux, pour peu qu'on passe le moindre purgatif quelque

doux qu'il puisse être, & pendant l'usage des sudorifiques, lorsqu'on les employe dans cette maladie, confirme évidemment ce que nous venons de dire. La meilleure méthode seroit donc de mettre la nature en état d'opérer elle-même, à quoi l'on ne peut mieux réussir que par un léger exercice, soit à cheval ou de toute autre façon quelconque, selon ses forces & les moyens qu'on a de les choisir.

L'exercice du cheval, par exemple, secoue continuellement tous les différens viscères contenus dans la poitrine & le bas ventre, & les agite doucement les uns contre les autre; pendant ce temps-là, l'air agit avec beaucoup plus de force sur les poulmons: toutes ces circonstances concou-

rent ensemble, & produisent des effets aussi surprenans que salutaires. Lorsque le malade est trop foible, il doit bien prendre garde de monter à cheval, particuliérement lorsqu'il a l'estomac plein ; en ce cas il doit du moins attendre que la digestion soit faite, ou monter à cheval avant de prendre ses repas, car il est assez difficile de résister à cheval l'estomac plein.

Le Docteur Sydenham avoit conçu une si haute idée de cette sorte d'exercice, qu'il le croyoit seul suffisant pour guérir cette maladie, pourvû qu'il y eût encore quelque espérance, ou que le dévoyement, si fatal dans cette circonstance, ne fût pas encore parvenu au point d'occasionner des sueurs pendant la nuit ; enfin il ne

penſoit pas que le mercure fût plus ſpécifique contre les maladies vénériennes, ou le quinquina contre les fiévres intermittentes, que l'eſt l'exercice du cheval contre la pulmoni.

Mais il prévient les malades d'avoir ſoin de ne ſe point trop fatiguer d'abord, & leur conſeille de commencer par un léger exercice, qu'ils peuvent enſuite augmenter inſenſiblement par degrés; il cite à cette occaſion pluſieurs exemples de cures extraordinaires qui ont été le fruit de cette ſeule précaution, entre leſquels nous en rapporterons un.

Un particulier fut réduit par la pulmonie à une telle extrémité, qu'il ne pouvoit eſpérer aucun rétabliſſement, ni du ſecours de la

Médecine, ni au moyen de l'exercice ; cependant, voyant qu'il étoit trop tard pour faire, avec quelque espérance de succès, usage d'aucun médicament, il rappella toute sa confiance dans le secours de l'exercice, quoique le Docteur n'y eût plus aucune espérance.

Ce pauvre malade ne pouvant donc se promettre qu'une mort prochaine, se détermina néanmoins à essayer l'exercice du cheval, & de s'aller promener en campagne ; mais il étoit si exténué que la premiere fois qu'il sortit, il fut obligé de se faire soutenir sur son cheval par deux domestiques ; enfin il étoit si exténué que voulant descendre à une auberge qu'il trouva sur son chemin, soit pour s'y reposer, ou pour y prendre

quelques rafraîchiſſemens, l'hôte fit d'abord difficulté de le recevoir dans la crainte de le voir mourir chez lui, & d'en avoir pour héritage la peine de le faire enterrer. Malgré cette foibleſſe, il continua cependant, à petites journées, le voyage qu'il avoit entrepris, pendant lequel il recouvra tant de force, que quoiqu'un jour ſon cheval en buvant ſe fût couché dans l'eau, lui deſſus, & qu'il eût été obligé de paſſer le reſte de la journée tout mouillé, il ne s'en trouva aucunement incommodé. Enfin il arriva dans l'endroit où il s'étoit propoſé d'aller, beaucoup mieux qu'il n'étoit avant ſon départ : & ſe voyant, pour ainſi dire, échappé, il négligea pendant quelque temps de

monter à cheval ; mais s'appercevant qu'il retomboit insensiblement, il se ressouvint de l'avis que lui avoit donné le docteur Sydenham avant son départ. Ce sage Médecin lui avoit bien recommandé que s'il étoit assez heureux pour commencer par ce moyen à se rétablir, il ne quittât point trop tôt l'exercice du cheval, parce que sans cette précaution, il succomberoit infailliblement à sa maladie ; il recommença donc à monter à cheval, & ne discontinua point cet exercice qu'il ne fût parfaitement guérir.

Le même Auteur pense que cet exercice est le plus grand spécifique que l'on puisse employer, pour prévenir l'indigestion de ces humeurs, qu'il croit être la princi-

pale cauſe de la goutte, & pour fortifier & entretenir l'équilibre entre les fluides & les ſolides; mais il recommande de ne le point interrompre, & de le continuer exactement tous les jours, ſans quoi il devient inefficace; parce que lorſqu'on ne le prend que par intervalle, il n'a pas aſſez de priſe ſur le tempérament, réduit alors dans un état languiſſant & déplorable par l'inaction & la molleſſe auxquelles il eſt obligé de ſuccomber; lorſque ce ſont des perſonnes âgées, qui ſont naturellement plus ſujettes à la goutte que de jeunes gens, elles ne doivent ſe livrer à cet exercice qu'avec beaucoup de modération: parce que, s'il étoit trop violent, il diſſiperoit une trop grande quantité d'eſprits,

& préjudicieroit l'action des solides, qui s'entretient au contraire par un doux & léger exercice de cette nature : exercice qui ne plaît pas toujours aux vieillards naturellement paresseux, difficiles à remuer, & plus nonchalans encore à cause des douleurs que leur procure cette maladie ; c'est cependant le remède le plus sûr auquel ils puissent recourir, & sans lequel tous ceux qu'on a proposé jusqu'ici, n'ont que très-peu, & souvent même point du tout d'efficacité. D'ailleurs, si le malade s'abandonne à une nonchalance trop opiniâtre, & s'écoute avec assez d'aveuglement pour se refuser un exercice convenable, ses accès deviendront plus fréquens de plus en plus, & il deviendra même insensiblement

ſujet à la pierre & à la gravelle, maladies beaucoup plus douloureuſes & plus dangereuſes encore que la goutte. Nous ajoûterons à toutes ces obſervations, que l'inaction & la moleſſe contribuent beaucoup à la formation de ces concrétions plâtreuſes ou calcaires qui s'accumulent, & ſe pétrifient dans les articulations; particuliérement aux doigts, où elles ſont quelquefois conſidérables, & ſouvent même ſi incommodes, qu'à la fin ces parties deviennent entiérement immobiles.

Quant à moi, je ſçais par expérience, qu'un exercice journalier, aſſez long-temps continué pour pouvoir diſtribuer également l'humeur goutteuſe dans toutes les parties du corps, & l'empêcher de

ſe dépoſer ſur aucune partie en particulier, prévient non ſeulement la formation de ces ſortes de concrétions ; mais de plus, qu'il les fait fondre & ſe réſoudre quelqu'invétérées qu'elles puiſſent être, pourvû néanmoins qu'elles ne ſoient pas encore endurcies au point de s'être pétrifiées avec la peau ; enfin, convaincu de l'infaillibilité, ou du moins de la prééminence de ce reméde, j'ai ſouvent obſervé qu'une perſonne qui ſçauroit un reméde auſſi efficace que l'eſt l'exercice contre la plûpart, pour ne pas dire, toutes les maladies chroniques : & qui auroit aſſez de diſcrétion pour s'en réſerver la pratique, pourroit en peu de temps faire une fortune des plus conſidérables, & auſſi brillante

ſante que rapide. Lorſque le malade eſt trop foible pour ſe pouvoir tenir à cheval, on peut, autant que ſes commodités le permettent, y ſubſtituer le caroſſe ou la chaiſe : les légéres ſecouſſes que procurent l'un & l'autre, le mettront bientôt en état de n'être plus gêné dans ſon choix.

Il faut cependant obſerver que plus l'air eſt ſain dans l'endroit où l'on prend l'exercice, plus cet exercice eſt ſalutaire; c'eſt pourquoi l'on doit toujours préférer dans cette circonſtance la campagne à la ville, où l'air eſt plein de vapeurs qui s'exhalent continuellement de toutes les boutiques & de toutes les manufactures qu'on y entretient, & où il eſt auſſi plus denſe à cauſe de la grande

quantité & de la proximité des maisons ; il n'y a point de malades qui ne s'en apperçoivent sensiblement, pour peu qu'ils en fassent l'épreuve, & plus particuliérement encore, les goutteux.

De plus, ceux qui se procurent constamment cet exercice pendant quelques heures, le matin & le soir, en retirent un autre avantage ; ils dorment mieux pendant la nuit, ce qu'ils n'auroient pas lieu de se promettre, s'ils restoient chez eux, parce que le moindre mouvement fatigue un goutteux au point de lui procurer le sommeil.

Mais le principal avantage qu'on retire d'un exercice continuel, est d'entretenir la liberté du mouvement des articulations, & de pré-

venir les anchiloſes qui arrivent à bien des perſonnes après un premier ou ſecond accès de goutte trop long, & qui leur ſont occaſionnées par la contraction & le racourciſſement des tendons des jarrets & des talons.

Tous ces exercices menagés avec la précaution & la prudence convenables, ſont pareillement fort ſalutaires contre l'ydropiſie, les affections hiſtériques, les rhumatiſmes ſcorbutiques, & les atrophies des nerfs; lorſqu'après une application trop ſérieuſe, les eſprits ſe trouvent abatus & languiſſans, l'exercice du cheval les ranime, & les réjouit beaucoup mieux que le vin; enfin ils manquent rarement de ſuccès dans mille occaſions, où l'on épuiſeroit

envain tous les ressorts de la Médecine.

De la Navigation.

La navigation est fort salutaire aux personnes foibles, pourvû que le navire ne roule point trop, que la mer ne soit point trop agitée, & que les vents ne soient point trop forts; elle augmente la transpiration, & occasionne ordinairement une gayeté surprenante; elle aide la digestion, & excite l'appétit. Mais le balottement d'une mer orageuse affecte le tempérament des personnes les plus fortes; si l'on n'y est pas accoutumé, donne des vertiges, excite le vomissement, occasionne des inquiétudes insupportables, & souvent même des défaillances. Ce

mouvement irrégulier a cependant quelquefois guéri, par hazard, des maladies très-invétérées.

Des frictions ſur la Peau.

Les frictions occaſionnent une compreſſion & un relâchement alternatif de toutes les parties extérieures du corps: lorſqu'on ne fait que de légeres frictions, la douce compreſſion que recoivent les veines, leur fait accélérer le mouvement du ſang vers le cœur qui acquiere lui-même par ce moyen plus de force, & eſt conſéquemment plus en état de communiquer au ſang la vîteſſe qui lui eſt néceſſaire, pour parcourir tous les vaiſſeaux auxquels il le diſtribue. On peut augmenter, par ce moyen, à tel degré qu'on le juge

à propos, la force des fonctions vitales. C'est pour cette raison que les Anciens estimoient tant cette méthode, qu'ils regardoient comme un préservatif de la santé, & comme un remède spécifique contre beaucoup de maladies.

Gallien estimoit tant ce remède, qu'il a composé un livre entier sur son usage & ses effets.

Pour faire les frictions si recommandées parmi les Anciens, ils plaçoient le malade dans une étuve, & lui frottoient toute la surface du corps avec des linges secs & chauds ; ils atténuoient par ce moyen les humeurs, & augmentoient le ressort & l'action des vaisseaux. Cette méthode est un moyen sûr de bien rétablir la transpiration, lorsque par quelque

cauſe que ce ſoit, elle a été ſupprimée pendant quelque temps; & c'eſt un très-bon reméde dans les maladies chroniques.

Il eſt étonnant que cette méthode que les Anciens ont pratiqué avec tant de ſuccès, qu'ils ont traité ſi au long dans tous leurs ouvrages, dans leſquels ils ont ſi bien détaillé & développé les régles & la maniére de s'en ſervir; qu'ils employoient dans preſque toutes ſortes de maladies; & qui, enfin, étoit ſi univerſellement chérie, que les perſonnes même les moins opulentes laiſſoient à peine paſſer un jour ſans y recourir; il eſt étonnant, dis-je, qu'un reméde, effectivement ſi ſalutaire, & en ſi grande vénération parmi eux, ſoit aujourd'hui ſi mépriſé, & en-

tiérement négligé. L'on s'en étonnera encore davantage pour peu que l'on fasse attention, que toutes leurs expériences s'accordent parfaitement aux découvertes des modernes sur l'œconomie animale; & que non seulement, il se trouve aussi peu de proportion qu'ils l'avoient observé, entre les évacuations insensibles, & toutes les autres, prises ensemble; mais, de plus que ces premieres surpassent de beaucoup toutes les autres. On peut conclure de ce que nous venons de dire, que les Anciens retiroient beaucoup, & de grands avantages de leur exactitude à observer cette méthode; & que ces frictions, toutes mépriſables qu'elles nous paroissent, ou du moins toutes mépriſées qu'elles sont parmi

mi nous, répondoient parfaitement à l'eſpérance qu'ils en avoient, dans les différentes maladies où ils les employoient; & que conſéquemment nous autres qui habitons un climat plus froid, nous aurions plus ſujet qu'eux d'eſpérer de grands avantages de cette méthode, ſi comme eux, nous en faiſions au beſoin un uſage continuel & ſouvent réitéré.

S'il nous arrive par hazard une ſuppreſſion de quelques onces ſeulement de la matiére de la tranſpiration inſenſible, & que cette ſuppreſſion ſe manifeſte par un rhume ou un mal de tête, vîte, l'on a recours aux purgatifs; & ſi c'eſt en été, l'on continue de jour à autre l'uſage de quelques purgatifs, ou de quelques eaux minéra-

les, jusqu'à ce qu'on ait entiérement dérouté la nature, qui souvent ne peut plus retrouver le cours de ses fonctions, & ne peut plus jamais faire une évacuation aussi abondante par la transpiration insensible, qu'elle faisoit avant que d'être ainsi forcée & détournée de sa route.

Ce n'étoit pas là la méthode des Anciens, ils aimoient mieux tourmenter & solliciter la partie qui étoit en défaut, afin de la pouvoir remettre en état de faire ses évacuations ordinaires. Ainsi, lorsque la transpiration est supprimée en quelque endroit, & qu'on le peut distinguer, soit par la douceur, soit par la sécheresse de la peau; il seroit beaucoup plus avantageux de désobstruer, par quelques légéres fric-

tions ſur la partie, les glandes embarraſſées, que de boulverſer par d'autres voies toute l'œconomie animale. Le changement de couleur qui ſurvient à la peau dans l'endroit où l'on a fait quelques frictions, démontre ſuffiſamment combien elles ſeroient efficaces, ſi l'on ſçavoit en faire uſage, & les continuer à propos : on devroit cependant être plus ſcrupuleux à régler & à bien ménager les évacuations qu'elles procurent, qu'à l'égard de toutes les autres ; puiſque ces évacuations ſont les plus abondantes, & que d'ailleurs, elles ſe font par des vaiſſeaux qu'on regarde unanimement, comme les plus grands émonctoires du corps humain, c'eſt-à-dire, la peau, & toutes les glandes dont elle eſt parſemée à l'infini.

Pour faire connoître combien les frictions sont spécifiques en général, & en prouver assez clairement l'efficacité, pour ne laisser aucun sujet de s'impatienter dans l'espérance des secours qu'on en peut attendre : examinons seulement combien elles sont salutaires dans certaines circonstances particulieres, telles que sont, par exemple, la cure des ganglions ou des tumeurs qui surviennent aux tendons à l'occasion de quelques sucs extravasés entre leur gaines ; les frictions seules suffisent pour guérir ces petites tumeurs,& quoiqu'il ne paroisse dabord aucun changement pendant les premieres semaines ; cependant elles ne manquent jamais de se dissiper, pourvû qu'on en continue l'usage.

Or, ſi les frictions peuvent produire des effets auſſi ſalutaires ſur les tendons, qui ſont des parties naturellement froides, & pour ainſi dire ſéches, du moins en comparaiſon de la peau ; quels bons effets n'a-t-on pas lieu d'en attendre, lorſqu'on les fait pour quelques affections de la peau même, qui eſt une partie beaucoup plus chaude que les tendons, continuellement abreuvée de différentes humeurs, & toujours prête à fournir à telles évacuations qu'on ſe puiſſe propoſer ? Cette comparaiſon ne laiſſe, ce me ſemble, rien à deſirer ; enfin il ſuffit d'avoir occaſion d'y recourir, pour être convaincu de ſes effets & de ſon efficacité. Dans le rachitiſme encore, maladie auſſi commune que fu-

neſte, & qui vient ſouvent aux enfans, faute d'être auſſi bien frottés & ſoignés qu'ils le devroient être : les nourrices, toutes groſſiéres qu'elles ſont pour la plûpart, ſçavent combien ce reméde eſt ſpécifique, auſſi en retirent-elles tous les fruits qu'elles en attendent, à moins que la maladie ne ſoit abſolument trop invétérée.

Ce reméde n'eſt pas moins ſalutaire aux perſonnes hiſtériques & hypocondriaques : il leur convient même d'autant mieux, que ne pouvant bien ſupporter aucune évacuation ſenſible, on eſt indiſpenſablement obligé de tâcher de leur en procurer d'inſenſibles ; & ſi l'on pouvoit découvrir la vraie cauſe de ces maladies, on reconnoîtroit ſans doute qu'elles vien-

nent le plus ſouvent de quelque interception de la tranſpiration inſenſible.

La meilleure méthode de traiter les maladies occaſionnées par le relâchement des fibres, eſt de frotter la partie malade de quelque morceau d'étoffe chaude, imbibé de vapeurs d'ambre, de maſtic, &c. afin que par ce moyen, les vapeurs aromatiques puiſſent mieux pénétrer les parties relâchées; ces ſortes de frictions ne ſe doivent cependant faire qu'avec beaucoup de précaution & par degré, en obſervant toujours de régler leurs intervalles, ſuivant le retour de la chaleur naturelle.

Cette méthode convient entre autres aux perſonnes foibles, qui ne pouvant marcher, jouiſſent ſans

se fatiguer, des avantages du mouvement ; mais si-tôt que par ce moyen on commence à recouvrir ses forces, il le faut seconder & les corroborer, au moyen du mouvement musculaire, soit à marcher, courir, &c. Car à moins de s'accoutumer ensuite, de soi-même, à de semblables exercices, on est en grand danger de rechûte, & de se voir insensiblement dans le même état qu'on étoit auparavant.

A quelques exercices qu'on se livre, soit à la promenade, à différens jeux, aux cavalcades, &c. il faut toujours les prendre avec modération d'abord ; & ne les augmenter qu'à proportion, que les forces reviennent. De tous les exercices du corps, ceux qui récréent da-

vantage l'eſprit, & qui en même temps peuvent procurer d'autres avantages, tels que la paume, l'eſcrime, &c. ſont toujours les plus ſalutaires, c'étoit pour cette raiſon que les ſages de l'antiquité honoroient toujours de quelques récompenſés ceux qui ſe diſtinguoient dans les lutes; afin de rendre parce moyen la jeunſſe, non ſeulement vigoureuſe, mais toujours diſpoſée à affronter les plus grands périls, & à braver toutes les fatigues de la guerre.

Les Hiſtoriens Grecs ne ſont pas les ſeuls à nous en fournir des exemples; les Latins ſont auſſi bien qu'eux remplis de maximes, pour le ſoûtien de cette ſage politique; & ſi les Romains n'ont pas encri ſur ces premiers par les

différens moyens qu'ils ont mis en usage, pour nourrir & fortifier l'émulation des jeunes gens, dans l'usage & la pratique de toutes sortes d'exercices du corps, & de différens jeux propres à les former pour de plus grands exercices ; au moins ont ils la gloire de ne leur avoir rien cédé sur ce point. Si l'on en veut croire les deux *Pline*, les Médecins Romains envoyoient avec beaucoup de succès les pulmoniques à *Alexandrie* en *Egypte*, non seulement pour leur faire changer d'air ; mais principalement encore pour les exposer à un plus long exercice & à une plus grande agitation, pendant une navigation aussi longue que l'exigeoit un pareil éloignement. C'est ce qui a fait dire à Celse : *Si vera*

phthisis est, opus est longâ navigatione.

Plutarque, dans la vie de *Tullus Ciceron*, y fait le détail de ses infirmités, & dit, que de tous les moyens qu'il tenta pour le recouvrement de sa santé, aucun ne lui réussit mieux que ses voyages, & la grande exactitude avec laquelle il se faisoit régulièrement faire des frictions; & *Ciceron* lui-même dans son *Brutus*, dit qu'il étoit si foible que ses amis & ses Médecins vouloient l'empêcher de plaider: mais loin de se rendre à leurs sollicitations, il en fut au contraire si picqué, qu'il résolut d'essuier plutôt toutes sortes de fatigues, que de rien diminuer de la gloire & du plaisir qu'il trouvoit dans l'exercice de sa profession; en conséquen-

ce il entreprit de voyager, ce qui lui rendit bientôt sa santé.

Après tant & de si grands exemples, on ne peut se refuser à l'efficacité de l'exercice pris dans des circonstances favorables, avec mesure, avec patience & avec exactitude; & s'il est vrai que les *Romains* n'ont point connu de Médecin pendant les cinq cens premieres années de l'établissement de leur république; on ne peut attribuer la bonne santé dont ils jouissoient, qu'à leur grande frugalité, & à la varieté de leurs différens exercices.

CHAPITRE V.

Des Bains froids. Leur antiquité, & leurs différens effets ſur le corps humain.

NOus avons tout lieu de préſumer que les bains étoient de cérémonie dans la religion naturelle ; la raiſon en inſpira aux hommes les premieres idées, & les impreſſions ſalutaires des immerſions froides, dont la découverte fut, ſans doute, un effet du hazard, ont pû probablement en confirmer la pratique. L'uſage de l'eau ainſi univerſellement établi, & fourniſſant d'ailleurs, à peu de frais, toujours de nouveaux moyens pour ſe nétoyer, & entretenir la

propreté; le peuple de tout temps, naturellement grossier, crut que cet élement agissoit sur l'ame, comme sur le corps, ce qui inspira aux Philosophes de s'en servir pour faire allusion à la pureté du cœur. Toutes ces raisons porterent les hommes à se laver, avant d'offrir leurs sacrifices; d'où l'on peut conclure que l'usage des immersions & des ablutions, tant en matiére de religion qu'en fait de Médecine, est aussi ancien que celui des sacrifices mêmes.

Si l'on remonte jusqu'au déluge, l'on trouvera dès ces premiers temps l'usage de se laver, établi; Platon dans son troisiéme livre *De Legibus*, rapporte que les Dieux avoient purifié la terre par le Déluge; & que ce n'étoit qu'à cette

intention qu'ils avoient inondé toute la ſurface de cet élément, cette réflexion inſpira aux hommes de s'approprier les mêmes avantages, qu'ils crurent trouver dans les immerſions; ce qui ſemble confirmé par l'autorité de Grotius, lorſqu'il dit qu'on initioit les étrangers au Judaïſme par le Baptême.

Les *Iſraëlites* étoient accoutumés à ſe laver, à l'exemple, non ſeulement des *Patriarches* leurs ancêtres, mais auſſi des Egyptiens, avec leſquels ils vivoient, qui étoient très-exacts dans la pratique de cet uſage, tant dans les vûes de ſe purifier, qu'à cauſe des grands avantages qu'ils en retiroient pour l'entretien de leur ſanté; & qu'ils avoient d'ailleurs obſer-

vé, que les bains froids inſpirent naturellement beaucoup de gayeté, & réveillent les eſprits animaux.

Pythagore qui a voyagé en Egypte, & qui étoit auſſi bon Médecin que ſage Philoſophe, apprit aux Occidentaux, que pour ſe bien porter, il falloit ſe laver & ſe baigner; & ce fut lui qui introduiſit parmi les Grecs l'uſage des bains froids, qu'il avoit vû pratiquer avec tant de ſuccès en Egypte.

Camden aſſûre que les anciens Gaulois entretenoient des fontaines ſacrées, auxquelles ils avoient conſacré le nom de *Divona*, & il eſt à préſumer qu'ils s'en ſervoient également en Médecine, que pour les cérémonies de leurs ſacrifices. Cet uſage s'eſt introduit depuis parmi les Chrétiens; qui, quoique

quoique reglés par d'autres principes, ont néanmoins dédié à plusieurs Saints en particulier, aux uns des puits, aux autres des fontaines, soit parce que ces Saints s'y sont lavés eux-mêmes, ou parce qu'ils s'en sont servis pour satisfaire aux autres besoins, auxquels la nature les soumettoit : & la vraie religion, loin de préjudicier la pratique de l'usage qu'on en fait encore tous les jours, pour le recouvrement de la santé ; l'a au contraire rendue plus recommandable par les mérites & l'intercession des Saints, auxquels ces eaux sont consacrées. Les Vies des Saints nous en indiquent quantité, toutes spécifiques les unes pour certaines maladies en particulier, les autres pour toutes sor-

tes de maladies en général; moyennant les mérites de ces Saints qui intercédent continuellement, pour récompenser la confiance de ceux qui les invoquent. La foi, dira-t-on, leur donne en ce cas toute leur vertu, c'est ce que nous ne prétendons point discuter; & & quoiqu'il fût aisé d'expliquer, selon les loix de la nature, plusieurs événemens que l'ignorance fait souvent passer pour miracles: pour ne point augmenter des soupçons qui ne sont déja que trop répandus contre la Médecine, nous dirons seulement que ces mêmes eaux employées pour les mêmes usages, quant à la matiére seulement, produisent tous les jours les mêmes effets sur des personnes qui n'ont pas à beaucoup près la

foi réquiſe, pour qu'il ſe faſſe ſi fréquemment des miracles en leur faveur.

L'ablution qu'on adminiſtre aux enfans, comme ſacrement dans toute la chrétienté, ſe pratique comme une cérémonie naturelle dans les Indes & les pays Orientaux ſelon quelques Hiſtoriens, & le rapport d'*Albert de Mandesloes* dans l'hiſtoire des voyages qu'il y a fait. Cet Auteur dit que par un uſage univerſellement établi dans certaines nations, ils lavent leurs enfans auſſi-tôt qu'ils ſont nés; & que, par ce moyen, ils deviennent ſi forts & ſi robuſtes, que l'on voit communément chez eux des perſonnes vivre en parfaite ſanté juſqu'à l'âge de cent ans, & ſouvent plus loin, ſans avoir perdu une ſeule

dent. Les *Afriquains* suivent aussi cet usage, & les *Négres*, la plus grossiere de toutes les Nations, lavent leurs enfans au milieu des fleuves ou des riviéres qui sont le plus à leur portée, sitôt qu'ils sont venus au monde; ils les élévent même dans cette pratique, qu'ils observent réguliérement tous les jours, pendant tout le temps de leur vie: pratique qui seule, sans doute, les maintient en état de résister aux travaux, auxquels on les soumet dans nos Colonies, ou les Blancs, qui par une molle délicatesse se refusent tous les moyens de se procurer, & d'entretenir leur santé, pour peu qu'ils affectent leur sensualité, croupissent souvent sous le poids d'une foiblesse si languissante, qu'il ne

leur reſte même pas aſſez de force, ou plutôt aſſez de courage pour ſe ſoûtenir.

Olearius nous apprend que les habitans du Nord ſont dans l'uſage de ſe baigner, & qu'en Moſcovie les hommes & les femmes ſortent tout nuds de leurs bains chauds pour s'aller auſſitôt plonger dans l'eau froide, ou s'en faire verſer ſur eux; & qu'en hyver ils ſe vautrent dans la neige : que dans la Livonie les habitans de Finlande ſortent tout nuds de leurs étuves, pour aller courir dans la neige, dont ils ſe frottent tout le corps comme avec du ſavon ; qu'enſuite ils reviennent dans leurs étuves, où ils reſtent juſqu'à ce qu'ils ayent recouvert une chaleur modérée ; & que, par ce

moyen, ils s'accoutument dès leur enfance, à supporter indifféremment le chaud ou le froid.

Les bains froids occasionnent un certain tremblement, qui joint au saisissement & à la surprise auxquels on s'abandonne en se précipitant dans l'eau, resserre étroitement les membranes, & les vaisseaux dans lesquels sont contenus les esprits animaux, qui se trouvant ainsi forcés & comprimés, communiquent plus librement les impressions externes à l'ame sensitive. Toutes ces différentes impressions aidées de l'action de l'air froid qui nous environne, animent & réveillent les sens extérieurs, récréent les esprits, & fortifient toutes nos facultés animales & intellectuelles: tels sont

auſſi les effets du froid ; mais lorſqu'au contraire l'air eſt chaud & humide, cette compreſſion ou plutôt ce reſſerrement diminue, d'où s'enſuit une certaine peſanteur qui rend les ſens plus languiſſans, & qui aſſoupit les eſprits.

L'autorité de Celſe doit, ce me ſemble, ſuffire pour établir l'efficacité de l'eau froide contre la plûpart des maladies du cerveau. Voici ce qu'il en dit : *Capiti nil æquè prodeſt atque aqua frigida : itaque is cui hoc infirmum eſt per ætatem id benè largo canali quotidiè debet aliquando ſubjicere ; ſemper tamen, etiam ſi in balneo unctus eſt, neque totum corpus refrigerare ſuſtinet, caput aquâ frigidâ perfundere debet.* Ce même Auteur a fait encore une remarque très-curieuſe

sur l'usage des bains froids. Il dit à cette occasion que les bains sont très-salutaires d'un temps pesant & humide ; & lorsqu'on sent que ses esprits sont abbatus & languissans. Voici son texte : *Præcipuè omnibus , quibus hoc auxilium utile est , eo utendum est , ubi graviùs cœlum austri reddiderunt.*

Les impressions subites que font les immersions froides sur les personnes yvres, qu'on n'a pas plutôt plongées dans l'eau, qu'elles recouvrent aussi-tôt leurs sens , perdent leurs yvresses, & rendent pour l'ordinaire des quantités prodigieuses d'urine , prouvent combien ce secours est efficace pour réveiller les personnes tombées en léthargie. Lorsque quelqu'un tombe en foiblesse , les personnes les plus grossiéres ,

siéres, plus par instinct que par raison, lui jettent de l'eau froide sur le visage, sur les mains, &c; & par ce moyen, dont ils ne connoissent que le mécanisme, le rappellent tout d'un coup à ses sens; mais l'immersion qui excite beaucoup plus de frayeur & une plus grande surprise, produit à proportion des effets bien plus salutaires, & dont la promptitude égale le succès; elle réveille tout d'un coup les esprits, quelqu'endormis qu'ils soient, & leur communique tant de vivacité, qu'ils font entrer en contraction tous les vaisseaux qui leur servent de barriere, ce qui rend la sensation beaucoup plus vive, fortifie tous les organes du corps, & rend à l'esprit sa premiere vivacité.

Agathinus dans ſon traité ſur les bains froids, s'explique ainſi. Ceux qui veulent paſſer en bonne ſanté les momens de cette vie, doivent s'aſſujettir à prendre ſouvent des bains froids. A peine peut-on exprimer les avantages qu'on retire de cette pratique. Ceux qui ſçavent en profiter, quoiqu'accablés ſous le poids de leurs années, conſervent juſqu'à la fin de leurs jours, une forte complexion, dont la vigueur répond à la couleur vermeille qui brille continuellement ſur leur viſage; ils ſont toujours forts & agiles, une prompte & parfaite digeſtion les diſpoſe ſucceſſivement à un nouvel appétit, ils jouiſſent entiérement de tous leurs ſens, ſur leſquels ils conſervent toujours un égal empire: en un

mot, ils ſont toujours en état de remplir à ſouhait toutes les différentes fonctions qui dépendent de leur individu. Le même Auteur, d'accord avec Gallien & Hérodote, nous conſeille de prendre les bains froids le matin & à jeun; & de ne pas rentrer, qu'on ne ſe ſoit auparavant bien réchauffé par quelque exercice modéré, proportionnellement à ſes forces.

Nous ſommes continuellement expoſés à l'action de l'air qui nous environne, dont la force que nous n'entreprendrons point de déterminer, dépend en plus grande partie de ſa raréfaction & de ſa condenſation, qui, ſelon leurs différens degrés, le rendent plus ou moins peſant, ou léger, & capable conſéquemment de produire dif-

férens changemens très-considérables sur nos fluides, selon les différens changemens de temps & de saison, ou l'influence de quelques planettes auxquels il est soûmis lui-même ; mais cette action telle qu'elle soit, n'est jamais à comparer à la compression, qui agit également, mais avec beaucoup plus de force sur toute la surface de notre corps dans l'eau ; qui étant huit cens fois plus pésante que l'air, doit nécessairement agir avec beaucoup plus de force : & une personne qui est plongée à la profondeur de trente-cinq pieds seulement dans l'eau, résiste à une compression doublement plus forte, que celui qui respire en plain air. Mais quoique cette compression diminue à mesure qu'on s'é-

leve vers la ſurface de l'eau, cependant elle eſt toujours beaucoup plus grande, que celle à laquelle on ſeroit expoſé ſur la ſurface de la terre; de ſorte que tous les avantages qui peuvent réſulter d'une forte compreſſion, ſont autant d'effets naturels des bains.

L'on conçoit aiſément que dans ces bains, la ſurface du corps & les parties qui en ſont ſucceſſivement les plus proches, ſont les premiéres expoſées à une très-forte compreſſion; que celles au contraire qui en occupent le centre, le ſont bien moins & beaucoup plus lentement; de ſorte qu'alors le ſang ſe porte abondamment, & avec beaucoup plus de force ſur les viſcères où il trouve moins de réſiſtance, que dans toute autre partie: c'eſt pour-

quoi les personnes foibles, ou qui pourroient avoir intérieurement quelques ulcères, doivent bien prendre garde de s'exposer aux dangers qui en pourroient résulter.

Ceux qui prennent d'ordinaire les bains froids, sont sujets aux maux de tête, s'ils n'ont la précaution de se plonger la tête la premiere, les remarques précédentes en fournissent la raison : la la tête en ce cas, exposée à la seule compression de l'air, & conséquemment beaucoup moins comprimée que toutes les autres parties, ne peut fournir qu'une légére résistance au sang, qui s'y porte avec d'autant plus de violence, qu'il ne trouve, pour ainsi dire, aucun accès ailleurs, & qu'il est de par-

tout renvoyé vers cette partie, dont il diſtend les vaiſſeaux, avec tant de force & d'excès, qu'on s'en trouve enſuite fort incommodé. On ne doit pas attribuer la gayeté & l'agilité qu'on reſſent après être ſorti des bains, à une plus grande évacuation de la matiére de la tranſpiration inſenſible ſeulement, ou à l'obſervation de Sanctorius qui dit, qu'*une tranſpiration libre & aiſée diſſipe la Mélancolie; & qu'une gayeté extraordinaire, & dont on ne connoît point la cauſe, vient de ce que la tranſpiration ſe fait bien*: elle vient encore du ſoulagement qu'on reſſent, ſi-tôt qu'on eſt déchargé d'un ſi grand poids. Les principaux effets des bains, & en même temps les plus ſenſibles, dépendent donc

de la compression extraordinaire qu'ils font sur nos corps, qui fortifie les vaisseaux, dissout & atténue les humeurs, & les rend par ce moyen, plus propres à traverser les glandes destinées pour les filtrer, & en évacuer le superflu; de plus cette compression détache toutes les matiéres visqueuses agglutinées contre les parois des vaisseaux, les remet dans le torrent de la circulation, & rend enfin le mouvement & la circulation des fluides plus libres & plus aisés.

On ne peut donc employer aucun moyen plus efficace que les bains, lorsqu'il s'agit de dissoudre le sang, ou d'évacuer quelques matiéres glutineuses attachées aux parois des vaisseaux; lorsqu'on veut nettoyer les glandes, & pro-

curer une filtration plus abondante des eſprits animaux, ou les faire couler avec plus de rapidité dans les nerfs; lorſqu'il faut provoquer les urines, ou lever quelques obſtructions au foie, à la ratte, &c.

Tout ce qui peut augmenter le poids de l'eau, ou occaſionner le reſſerrement des fibres de notre corps, produit tous les bons effets qui dépendent d'une plus forte compreſſion. Pour cette raiſon, les ſels diſſous dans l'eau de la mer qui en augmentent le poids, la rendent auſſi plus efficace pour la guériſon de ceux qui ont été mordus des chiens enragés; & pour la même raiſon encore, plus on les plongera profondément, plus on aura lieu de ſe promettre une parfaite guériſon.

L'expérience journaliere nous apprend, quelquefois même trop sensiblement, que le froid resserre : ses effets font sur nous des impressions plus ou moins fortes, à proportion de la rapidité avec laquelle il nous saisit. On ne peut néanmoins déterminer jusqu'à quel point il contribue aux bons effets mentionnés ci-devant, faute de principes pour pouvoir déterminer auparavant, jusqu'à quel point il peut resserrer ; mais malgré notre incertitude sur ce point, nous sommes assurés par tant d'expériences, qu'il posséde cette vertu à un degré plus ou moins considérable selon ses forces, que nous n'en pouvons douter. La contraction des fibres qui résulte de cette modification, se communique à toutes

les parties du corps, & les humeurs sont conséquemment agitées avec beaucoup plus de force dans les vaisseaux destinés à les contenir; de plus la vibration des fibres qui deviennent par ce moyen beaucoup plus tendues, devient à son tour plus vive & plus forte, relativement à l'augmentation de cette tension; de sorte que le sang & les esprits circulent avec beaucoup plus de vîtesse chacun dans leurs canaux, dans lesquels ils acquiérent par toutes ces circonstances le dernier degré de subtilité & de division : les bains froids sont donc évidemment efficaces pour broyer, diviser & atténuer le sang, & pour le rendre plus fluide & plus coulant; également que pour animer & réveiller les esprits ani-

maux, & les faire circuler avec plus de vîteſſe & de rapidité.

La propoſition du Docteur Cheyne, parlant de la force des animaux, prouve clairement la force exceſſive du corps humain, lorſque ces vaiſſeaux ſont en contraction, voici comme il l'établit : cette force, dit-il, eſt en raiſon triple à la quantité du ſang qui circule dans les vaiſſeaux ; or la quantité du ſang augmente beaucoup, à proportion du volume qu'il occupe dans ſes vaiſſeaux reſſerrés, en comparaiſon de celui qu'une même quantité y occupe, lorſqu'ils ſont relâchés ; car c'eſt la même choſe à tous égards, ſoit que les vaiſſeaux conſervent leur diamétre, & que la quantité du ſang ſoit augmentée, ou que le

ſang ſoit toujours en même quantité, & que les vaiſſeaux dans leſquels il circule, ſe reſſerrent. De ſorte que l'on peut ſuppoſer la même force à une perſonne dont les vaiſſeaux ſont contractés & rétrecis à la moitié de leur diamétre, toutes choſes égales d'ailleurs, qu'à une autre dont les vaiſſeaux ont conſervé leur premier état, & dont la quantité du ſang eſt augmentée de moitié; ainſi, outre les avantages qu'on retire ordinairement de toutes ſortes de bains, il en réſulte un en particulier des bains froids, qui eſt de reſſerrer univerſellement toutes les membranes & tous les vaiſſeaux du corps; & il n'arrive rien, quelque ſurprenant qu'il paroiſſe, dans toutes les cures qu'ils opérent

qu'on ne puisse expliquer par ce moyen.

Gallien parlant de cette pratique, dit que c'est un moyen d'autant plus sûr pour entretenir la souplesse de la peau, fortifier les membranes & conserver sa santé: qu'il garantit ceux qui la suivent des impressions trop vives, que font sur nous les changemens de temps, d'air & de saisons.

On croit qu'Antonius Musa fut le premier Auteur des bains parmi les Romains, ce Médecin guérit heureusement l'Empereur Auguste d'un catarre dangereux, par le moyen des bains froids; & depuis il s'en servit avec succès dans presque toute sorte de maladies; ce fut aussi par son conseil qu'Horace quitta les bains chauds de Baya,

qui étoient contraires à ſes yeux, pour prendre les bains froids de Cluſium & de Gabio, comme il le dit lui-même, Ep. XV. Liv. I.

. . . . *Nam mihi Baias*
Muſa ſuper vacuas Antonius & tamen illis
Me facit inviſum, gelidâ cum perluor undâ
Per medium frigus . . . .

Du temps de Pline les bains froids étoient tellement à la mode, que ſans en excepter les perſonnes revêtues des premieres dignités, chacun ſe donnoit le défi, à qui réſiſteroit le plus long-temps à trembler dans l'eau la plus froide qu'ils puſſent trouver : Senèque même, tout Philoſophe qu'il etoit, ſe glorifioit beaucoup du titre de Pſychroluta, & de pouvoir danſer dans l'eau froide au premier de Janvier.

Enfin la conservation de la santé, la propreté & le rafraîchissement qu'on sent au sortir des bains froids, sont des avantages suffisans pour en recommander l'usage, & en autoriser la pratique.

CHAPITRE VI.

Combien il est dangereux de se tenir trop chaudement, & de s'assujettir aux fourrures.

IL est constant que nous n'avons que très-peu besoin d'habits. Le visage, naturellement aussi tendre & aussi susceptible des injures de l'air que les autres parties du corps, que la bienséance & l'habitude veulent qu'on couvre, autant par modestie que pour préserver de l'inclémence des

saisons,

saisons, nous en est une preuve: & il seroit à souhaiter que l'on pût faire attention à l'aveuglement, & aux inconvéniens qu'il y a de s'habiller trop chaudement; délicatesse des plus pernicieuses, qui souvent occasionne des maladies aux personnes les plus saines, ou du moins qui, dans quantité de maladies, augmente les symptômes, & conduit souvent à la mort! Si de pareilles précautions pouvoient quelquefois être salutaires, ce ne seroit, tout au plus, qu'à ceux qui sont sur le point de s'aller retirer dans des pays plus chauds; mais nous qui dans ce climat sommes nécessairement exposés à un froid, pour ainsi dire, continuel: nous devons au contraire nous y accoutumer, afin de

pouvoir réſiſter aux plus rudes attaques de ſes rigueurs; c'eſt donc au contraire la legereté dans nos habits qui, dans notre climat, doit paſſer pour la meilleure précaution, & elle n'eſt pas à beaucoup près ſi dure, ni ſi dangereuſe qu'on ſe l'imagine.

Les premiers habitans des îles *Britanniques*, alloient nuds, & ſe portoient mieux que ne font aujourd'hui leurs ſucceſſeurs, tout chaudement vêtus qu'ils ſont. Les Sauvages du *Canada*, & ceux qui ſont diſperſés juſques dans le fond du Nord de ce continent derriere *Terre-neuve*, ſuivent encore aujourd'hui à peu près le même uſage, ſans s'en trouver incommodés; au contraire ils ſe garantiſſent, par ce moyen, de mille accidens

qu'ils ne connoiſſent point, & auxquels ils ne manqueroient pas de devenir ſujets, ſi par trop de chaleur ils avoient les pôres plus ouverts & plus relâchés. La bienſéance & la modeſtie ſont donc les ſeuls motifs qui nous puiſſent diſpenſer de nous conformer à cet uſage ; mais il nous eſt aiſé de nous en ménager les avantages, moyennant des habits plus legers.

Par une délicateſſe auſſi molle que bizarre, on ſe plaît à s'entretenir toujours dans une eſpéce de moiteur, & à maintenir ſes pôres continuellement ouverts, comme s'il ne ſe faiſoit point de tranſpiration inſenſible, ou du moins qu'on n'eût aucun avantage à en eſpérer ; mais elle eſt trop connûe pour qu'on la puiſſe ignorer, & quoique

ſes évacuations ne ſoient pas à beaucoup près ſi abondantes que celles des ſueurs qui forment quelquefois des ruiſſeaux ſur la ſurface de notre corps, elles ne leur cédent cependant en rien de ce qui peut contribuer à l'entretien de la ſanté; au contraire, la ſimple tranſpiration inſenſible eſt d'autant plus à préférer qu'il n'y a que des exercices violens, qui puiſſent exciter la ſueur en ſi grande quantité; & ſi l'on connoiſſoit véritablement combien ces ſortes de ſueurs forcées altérent la peau, & produiſent de rides, comme l'a fort bien remarqué Sanctorius dans un de ſes aphoriſmes, on s'en rapporteroit avec d'autant plus de confiance aux ſoins que la nature prend elle-même de ſe décharger

de ce qui lui eſt contraire, qu'elle ſçauroit toujours beaucoup mieux répondre à nos vœux, quoiqu'elle nous en laiſsât ignorer les moyens, que nous n'oſerions nous le promettre avec toutes les précautions que nous pourrions prendre à cet effet.

Il eſt conſtant que les parties nerveuſes de la peau ſont univerſellement très-élaſtiques, & qu'avec des ménagemens convenables, on pourroit l'endurcir au point de ſe garantir elle-même dans une partie comme dans l'autre; & nous voyons tous les jours que quoique les glandes de la peau de certaines parties du corps fourniſſent beaucoup de ſueur, ces parties s'accoutument à l'air & à l'humidité, ſans que leurs impreſ-

sions diminuent rien de leurs évacuations ordinaires ; c'est pour cette raison que les mains suent quelquefois copieusement, quoiqu'elles soient toujours exposées aux injures de l'air ; & on ne voit guére de personnes plus saines & plus vigoureuses que celles qui, sans beaucoup changer de bas, sont accoutumées à rester toujours les pieds dans l'eau.

L'estomac même, quoique placé au milieu du corps, & conséquemment toujours exposé à une chaleur très-grande, qui le doit rendre sensible aux plus légéres impressions du froid, est cependant si bien disposé qu'on peut boire quantité d'eau, même la plus froide, sans en ressentir les moindres inconvéniens, à moins qu'on

ne fût fort échauffé auparavant : & quoique pour l'intégrité de ſes fonctions, il ſemble exiger une chaleur continuelle & des plus fortes, néanmoins l'intromiſſion d'alimens froids, ſolides ou fluides ne trouble en rien ſon office, & ſes glandes ne ſont pour cela ni altérées, ni moins en état de filtrer comme à l'ordinaire les ſucs néceſſaires à la digeſtion. Qui peut donc nous autoriſer à croire que la peau qui eſt faite, & placée pour être immédiatement expoſée à toutes les injures de l'air, ſoit moins parfaite dans ſon genre ? Rien ſans doute. L'expérience journaliere nous apprend, au contraire, qu'elle eſt compoſée de vaiſſeaux aſſez forts pour réſiſter aux impreſſions de l'air qui

nous environne; & que ſes glandes ſont ſi merveilleuſement compoſées, & les ſucs qu'elles expriment ſi ſubtils & ſi ténus, qu'ils peuvent ſe faire jour, & pénétrer au travers de la peau, quoiqu'il ne nous y paroiſſe aucune ouverture.

Il faut bien prendre garde d'exciter trop fréquemment la tranſpiration inſenſible, pour ne pas s'aſſujettir aux inconvéniens qui en pourroient réſulter. Quelque légére qu'on la puiſſe procurer, c'eſt toujours forcer la nature; & les ſécrétions qu'elle fournit alors, ne ſont pas à beaucoup près ſi ſalutaires, que celles qui ſurviennent naturellement.

Je pourrois rapporter ici pluſieurs exemples de différentes maladies occaſionnées par trop de chaleur,

chaleur, pour mieux prouver l'erreur & l'aveuglement de ceux qui ſont entêtés à ſe tenir ſi chaudement ; mais je me contenterai d'une ſeule, c'eſt la Colique. Lorſque quelqu'un en eſt tourmenté, tous ſes ſoins ne roulent que ſur les moyens de ſe bien garantir du froid; cependant cette maladie eſt épidémique dans tous les pays chauds, & ne ſe fait ſentir que très-rarement dans les pays froids. Elle eſt ſi fréquente à Surat, qu'à midi & après dîner, l'air de cette Ville eſt, pour ainſi dire, épaiſſi de vapeurs d'*Aſſa fœtida*, dont ils aſſaiſonnent tous leurs mets, pour ſe garantir des tortures de cette cruelle maladie, à laquelle ils ne ſont plus ſujets que nous, ſans doute, que parce que la grande cha-

leur de l'air qu'ils respirent, raréfie trop leur sang & leurs humeurs, & dilate en même temps trop leurs pôres; & il n'y a aucunement à douter que l'habitude de se tenir trop chaudement, qui produit ici les mêmes effets que la chaleur extraordinaire de ce pays-là, n'ait fait dégénérer en périodiques, des coliques qui n'étoient tout au plus qu'accidentelles; parce que, naturellement effrayé du premier accès, on a vainement cru se grantir d'un second, par des moyens qui n'étoient capables que de l'irriter.

Je me souviens d'avoir lû quelque part une aventure assez singuliere sur ce sujet, à l'occasion des manchons. Quelques-uns, dit l'Auteur, portoient d'ordinaire

leurs manchons attachés & pendants ſur le ventre ; & j'ai appris qu'un homme fort ſain d'ailleurs, s'étoit plaint de coliques deux ou trois jours après avoir quitté ſon manchon. Ne peut-on pas conclure de-là que cette maladie ne lui venoit que de s'être tenu le ventre trop chaudement ? Et par la même raiſon, ne peut-il pas également ſurvenir de ſemblables accidens à toutes les autres parties du corps ? Quelle folie n'eſt-ce donc pas pour des perſonnes qui ont la poitrine ſaine, d'entretenir & de fomenter des maladies, auxquelles ils ne ſont ſans doute aſſujettis que par leur maniere de vivre trop molle & trop délicate, & dont la continuation eſt plutôt capable de les entretenir, que de

les détruire. Cet exemple doit, ce me semble, suffire pour encourager un chacun à s'accoutumer au froid, du moins autant qu'il est supportable.

Passons maintenant aux inconvéniens qui résultent de l'usage des fourrures, flannelles, molletons, &c. qui ne sont nécessaires, & ne conviennent tout au plus, que dans une extrême vieillesse. Je ne puis imaginer sur quoi l'on a pû fonder la haute opinion qu'on a universellement conçu des prétendus avantages d'une pareille méthode; & je suis sûr au contraire, qu'il y a très-peu de personnes auxquelles elle soit de quelqu'utilité: il n'y a même personne à qui elle soit naturellement plus contraire, qu'à ceux auxquels on

en recommande ſi fréquemment l'uſage, telles ſont les perſonnes foibles, debiles, hectiques, &c. Et quoiqu'il s'en trouve quelques-uns qui croyent en être ſoulagés, j'oſe du moins avancer qu'ils ſont en très-petit nombre, j'ajoûterai même encore que ce petit nombre attribue ſouvent à cette pernicieuſe coutume des avantages qui viennent de toute autre cauſe qu'il ne connoît point, & qui auroit peut-être opéré ſa guériſon beaucoup plutôt, s'il n'avoit jamais ſuivi ce ſpécieux uſage.

Les perſonnes d'un tempérament fort, qui boivent & mangent bien, & ne prennent pas aſſez d'exercice pour diſſiper le ſuperflu des humeurs que produit un régime ſi nourriſſant ; celles

auſſi qui ſentent quelques douleurs dans les articulations, qui ſont ſujettes aux catarres, aux fluxions & autres ſemblables maladies cauſées ordinairement par l'abondance des humeurs, peuvent quelquefois recourir à cette méthode avec aſſez de ſuccès; cependant s'ils la continuent trop longtemps, elle occaſionnera un ſi grand relâchement ſur toutes les fibres de la peau, qu'elle interceptra la tranſpiration qu'elle avoit augmenté d'abord: car quoique la quantité de la matiére de la tranſpiration ſoit toujours en raiſon du diametre des pôres de la peau, ce n'eſt pas lorſque la peau eſt le plus relâchée que ces pôres ont le plus de diamétre. Il faut cependant que la peau ſoit dans un re-

lâchement conſidérable, pour que les pôres ſe puiſſent dilater juſqu'à leur plus grand diamétre.

Un effet conſtant & des plus ordinaires de l'uſage des fourrures, eſt d'augmenter la tranſpiration; & quoi qu'il puiſſe quelquefois produire de grands avantages, du moins lorſqu'on ſçait y recourir à propos, & s'en ſervir avec précaution; cependant il n'y a rien de plus contraire à la ſanté, que l'abus ou l'excès qu'on en peut faire. Quant à ſes autres effets, ils ſont tous incertains, on ne les peut donc regarder que comme des ſuites du premier. Or, comme l'augmentation de quelqu'évacuation particuliére vient néceſſairement de la diminution d'une autre, pourvû qu'on n'ait fait aucun

excès qui puisse y avoir donné lieu; lorsqu'on s'apperçoit qu'on dissipe trop, soit par les crachats, par les urines, ou par les selles, il est alors à propos de recourir à quelques moyens qui puissent rappeller la transpiration, & l'on peut selon le besoin & les circonstances, se permettre une fourrure plus ou moins chaude, il se présente encore quelquefois d'autres occasions, dans lesquelles l'usage n'en est pas moins salutaire; lorsque, par exemple, on se voit menacé de quelques accès de fiévre par quelques-uns de ses symptômes ordinaires, tels que le défaut d'appétit, la nonchalance, un abbatement subit, la pesanteur, l'assoupissement, la constipation, &c: rien ne peut plus sûrement con-

tribuer à la prévenir, que de procurer une libre tranſpiration, la fourrure devient alors néceſſaire ; mais en pareil cas on ne l'ordonne que rarement, ou point du tout. Pour prouver combien les fourrures ſont préjudiciables & pernicieuſes à ceux qui tranſpirent trop, comme font ordinairement les perſonnes foibles, & celles auxquelles on eſt dans l'uſage de les recommander, je vais à cette occaſion citer un paſſage du docteur Waine-Wrignt.

Une Demoiſelle pulmonique, dit ce Docteur, mit par le conſeil de ſon Médecin une camiſole de flannelle ; juſqu'alors elle avoit encore pu ſe promener & agir dans ſa maiſon ; mais deux jours après, elle fut obligée de gar-

der le lit qu'elle n'a jamais pu quitter depuis, sans aucune autre cause du moins apparente, que pour s'être fourrée de flannelle.

On me persuada il y a environ dix ans, continue le même Auteur, de mettre immédiatement sur ma peau une chemise de flannelle pour un gros rhume que j'avois, & je crois qu'elle me fut effectivement salutaire; mais après en avoir continué l'usage pendant deux ou trois ans, je m'apperçus bien qu'elle étoit contraire & préjudiciable à ma santé, elle me rendit si frilleux que je ne pouvois supporter les plus légéres impressions de fraîcheur, & j'eus lieu de reconnoître par les tentatives que je fis pour la quitter, combien elle m'avoit affoibli. J'avois bien prévû

cet inconvenient, c'eſt pourquoi je revenois toujours ſur la tentative, mais j'étois à chaque fois obligé de la reprendre pour éviter des dangers plus grands que je ne les voulois encourir : & j'y ſerois encore aſſujetti, ſi, ayant eu occaſion il y a deux ans de prendre les bains froids dans une ſaiſon fort chaude, je n'avois profité pour m'en débarraſſer de cette occaſion, qui m'a réuſſi ſans aucun inconvenient.

Si ce que nous venons de dire à ce ſujet, avoit aſſez de force pour déſabuſer quelqu'un de ceux qui ſont dans l'uſage de ſe fourrer, il me reſte à les avertir de ne s'y riſquer que d'un temps chaud ; il ſeroit même fort à propos qu'à l'exemple de l'Auteur que nous

venons de citer, ils prissent les bains froids auparavant : ils doivent du moins se faire faire quelques frictions pour prévenir toutes les mauvaises suites qui pourroient résulter d'un pareil changement, s'ils l'entreprenoient sans aucune précaution.

CHAPITRE VII.

De l'air, ses Qualités & ses différentes influences sur la santé.

L'Air est une des six choses non naturelles. Cet élement est un fluide subtil, invisible & élastique, composé de différentes particules toutes flotantes dans un espace, dont les bornes nous sont inconnues.

C'est-ce que nous respirons

continuellement, ce qui nous environne, & dont nous eſſuyons indiſpenſablement toutes les bonnes ou mauvaiſes influences; il eſt d'une ſi grande importance pour la vie, que ni l'homme, ni aucun autre animal ne peut vivre un moment ſans lui, comme le prouvent tous les jours les expériences de la *machine Pneumatique*; parce que ſitôt que la circulation du ſang eſt interceptée dans quelque animal que ce ſoit, l'animal périt: or le ſang ne peut circuler ſans paſſer aux poulmons, & il ne peut paſſer aux poulmons, dès que l'air ceſſe de les dilater. C'eſt pourquoi la Divine Providence toujours attentive à la conſervation de ſon ouvrage, prend ſoin elle-même de le purifier, tantôt par les vents

qui disperſent les vapeurs pernicieuſes dont il eſt chargé, & qui pourroient y exciter une eſpéce de fermentation. Tantôt par la pluie qui le lave, & le dépouille de ſes particules ſalines; afin que par ces différens moyens, il ſoit continuellement plus propre à la reſpiration, qu'il ſoit moins en état de préjudicier les fonctions des ſolides & des fluides du corps humain, & enfin plus convenable à notre ſanté, pour laquelle il a été primitivement créé.

De la gravité & de l'élaſticité de l'Air.

Les deux principales qualités de l'air, ſont ſa peſanteur & ſon élaſticité, qui toutes deux ſont ſuſceptibles de différens degrés, &

ſont plus ou moins conſidérables ſelon les différentes modifications de froid ou de chaleur, qui ſont la régle de ces deux qualités qu'elles augmentent ou diminuent dans le même degré qu'elles nous affectent nous-mêmes; la peſanteur de l'air eſt donc plus ou moins grande ſuivant les différens degrés de froid dont elle tire ſon augmentation, & ſon élaſticité plus ou moins forte ſuivant les différens degrés de chaleur, qui lui donnent tout ſon reſſort. Ces deux qualités donnent conjointement à l'air aſſez de force pour pouvoir dilater les véſicules des poulmons,& gonfler les bronches: par ce moyen, les parois des vaiſſeaux ſanguins ſe dilatent, & permettent au ſang de circuler dans la ſubſtance des

poulmons, qui, par leur affaissement, le compriment, & le divisent en une infinité de petits globules, & le repoussent enfin dans le ventricule gauche du cœur, pour être ensuite distribué dans toutes les parties du corps. Lorsque la respiration est libre & reguliére, le cœur reçoit & envoye alternativement le sang aux poulmons & dans toutes les parties du corps, où il est par-tout de plus en plus broyé, divisé, atnué, & enfin mieux disposé pour enfiler les ouvertures insensibles des plus petits vaisseaux: mécanisme, successif & continuel dont le bon ordre fait la régle de notre vie.

De l'Air pur.

Un air pur n'eſt ni trop raréfié, ni trop condenſé, & doit être propre à s'inſinuer dans les plus petits replis de la ſubſtance de nos corps, afin que par l'action & le mouvement qu'il communique aux ſolides & aux fluides, ces derniers ſe puiſſent diviſer en particules aſſez déliées pour pouvoir traverſer les différens couloirs deſtinés à les recevoir; il eſt donc conſéquemment néceſſaire, mais en cette qualité, de néceſſité de moyen ſeulement, pour l'entretien de la vie. Un air pur contribue auſſi beaucoup à entretenir les fibres dans une élaſticité convenable pour pouvoir exercer leur empire ſur les fluides, & leur faire

suivre la route qui leur est destinée. Tel est l'air que nous devons choisir pour établir notre séjour, du moins autant que nos facultés le permettent, si nous voulons passer de longs jours en bonne santé.

Mais il est souvent difficile de trouver, ou du moins de se procurer un air tel que nous venons de le décrire, & presque toujours impossible de nous garantir de maladies pendant le cours de notre vie, à moins que d'en prévenir les intemperies & les injures au moyen de quelques-unes des choses *non naturelles* ; il faut donc corriger ses mauvaises qualités, & en prévenir les suites par un régime convenable. Il n'y a point de pays où l'air ne soit, de façon ou

d'autre, plus ou moins, mais toujours quelque peu préjudiciable à la ſanté ; en quelques-uns il eſt trop chaud, en d'autres il eſt trop froid : d'un côté ce ne ſont que marais, de l'autre il n'y a que des bois & des montagnes : & chaque ſituation différente occaſionne des inconvéniens, qui produiſent infailliblement quelque déſordre dans l'œconomie animale, ſi l'on n'a la précaution d'y remédier à propos au moyen des autres choſes *non naturelles* ; mais quand malgré toutes nos précautions, nous nous appercevons que ſes influences nous préjudicient de plus plus, il faut, ſans balancer, ſe retirer en quelqu'autre endroit, dont l'air ſoit d'une nature différente & même contraire.

De l'Air humide.

Dans les Pays-plats, humides & marécageux, l'air est pareillement humide, & de plus, chargé de vapeurs dont la nature varie relativement à celle des différens minéraux que la terre y contient. De quelque nature qu'elles soient, ces vapeurs affoiblissent toujours l'élasticité de l'air ; de-là surviennent infailliblement le relâchement des parties fibreuses du corps humain, & l'obstruction des pôres de la peau. De plus l'humidité est le *Menstruum* ou le dissolvant de toutes sortes de sels, & les sels dissolvent ensuite les soufres ; de sorte qu'un pareil air est nécessairement surchargé de particules salines & sulfureuses :

quels inconvéniens n'a-t-on pas à craindre d'une telle dépravation ? Malgré tant de dangers, ces sortes de pays sont souvent chargés d'habitans, que leur destin, ou la nécessité contraint d'y demeurer ; pour éloigner au moins une partie des maux qui les menacent, ils doivent autant qu'il leur est possible, tenir leur maison sèchement, n'avoir aucuns étangs, bassins, lavoirs ou abreuvoirs trop voisins ; abattre & couper tous les bois & taillis qui les offusquent pour se procurer un air plus libre, entretenir toujours bon feu chez eux, & procurer, autant qu'ils le peuvent, un libre accès à l'air extérieur : c'est dans un pareil séjour qu'on peut impunément se livrer aux travaux les plus péni-

bles, afin d'entretenir une tranſpiration forcée, capable d'entrainer toutes les ſuperfluités groſſiéres, que la tranſpiration inſenſible ne pourroit jamais emporter : c'eſt encore dans un pareil climat que les frictions ſont d'un grand ſecours, on doit auſſi s'y accoutumer à dormir moins que dans un autre pays, boire quelques liqueurs ſpiritueuſes ; mais en petite quantité, & toujours vivre d'alimens naturellement chauds. Mais ceux qui n'ont aucune obligation d'habiter des climats ſi pernicieux, doivent s'en éloigner à grands pas, s'ils ne veulent être expoſés à des fluxions, ſquinancies, pleuréſies, fiévres, pulmonies, & à mille autres fâcheuſes maladies preſqu'incurables.

De l'Air ſec.

Cet air eſt chargé de pluſieurs particules ſalines & groſſiéres qui s'introduiſent dans les pôres de la peau, les pénétrent & occaſionnent ſouvent des diſſenteries & pulmonies ; qui ſe mêlent non ſeulment avec le ſang; mais de plus qui occaſionnent une tranſpiration trop abondante, & une ſi grande diſſipation de toutes les particules aqueuſes, que les particules ſalines ſe trouvent toutes abandonnées à elles-mêmes dans les différens couloirs du corps humain, où elles corrodent les fibres qui ſont ſoumiſes à leur action, occaſionnent des inflammations, & produiſent de plus en plus tous les mauvais effets qu'on peut

craindre d'une pareille cause; & quoique cet air soit généralement regardé comme le plus sain, il ne laisse pas de se faire quelquefois sentir, si l'on n'a soin de prévenir à propos l'excès de la transpiration & le trop grand amas des particules salines, par un usage approprié des autres choses *non naturelles*. Dans un pareil climat, ou par-tout ailleurs où l'on pourroit craindre de semblables accidens, il faut éviter de boire & de manger aucune substance qui prenne trop rapidement la route de la transpiration, & préférer toujours des alimens peu chargés de particules salines, tels que les épinards, les laituës, les melons, les concombres & autres semblables rafraîchissans; le lait & les coulis

font

ſont encore, en ce cas, de très-bons effets: c'eſt ſur-tout dans un pareil pays qu'il ſe faut habiller légérement, qu'on doit ſe dérober aux pourſuites du ſommeil, que l'exercice ne doit point paſſer les bornes de la récréation; & qu'enfin on ſe doit rappeller tous les avantages d'une vie ſobre & frugale. Tel eſt le climat qui convient le mieux aux perſonnes ſujettes à l'aſthme, aux catarres, & autres maladies cauſées ou entretenues par une trop grande abondance de ſéroſités. Tel eſt encore celui que l'on doit préférer, lorſqu'on eſt pourſuivi de fiévres ou autres indiſpoſitions fébriles: enfin l'expérience nous apprend tous les jours, qu'il n'y a point de meilleur ſpécifique contre les rhu-

matismes & autres semblables douleurs causées & entretenues par la trop grande humidité de l'air, que de s'en procurer un plus sec. L'on doit donc, pour peu que l'on s'apperçoive du défaut de la transpiration, choisir un climat plus sec, & dans lequel les exhalaisons des vapeurs qui s'élevent de la terre, soient, pour ainsi dire, imperceptibles.

De l'Air chaud.

La chaleur raréfie l'air & augmente son élasticité, met nos humeurs en mouvement, & relâche les parties solides, autant qu'elle ne passe point les bornes d'une juste température. Le gonflement des veines & la douceur de la peau qui surviennent, lorsque pour calmer les impressions

d'un air trop froid, on s'expoſe devant un bon feu, nous fourniſſent tous les jours de nouvelles preuves de ces ſalutaires effets ; d'ailleurs nous voyons tous les jours qu'une chaleur modérée, capable ſeulement d'empêcher l'humidité d'une corde à violon, la relâche ; & qu'au contraire elle la grillonne, lorſqu'elle monte à un degré trop vif. Cette raréfaction de l'air opére avec beaucoup de force ſur le corps humain.

Sanctorius a obſervé que non ſeulement on tranſpire davantage en été qu'en hyver ; mais de plus que cette tranſpiration excéde quelquefois juſqu'au point d'affoiblir la ſanté, & d'épuiſer les forces, particuliérement, ſi l'on eſt d'un tempérament foible &

trop moû. Pour prévenir d'aussi fâcheuses suites, il faut se faire faire de légéres frictions, prendre les bains froids, & se procurer un peu d'exercice, soir & matin.

Mais il y a, au contraire, quantité de maladies qui ne trouvent de guérison que dans les pays chauds, dans lesquels une cure radicale succéde bientôt à la diminution subite des symptômes les plus fâcheux; c'est-là que les personnes cachectiques d'un tempérament flegmatique, doivent chercher leur guérison. L'anasarque à l'épreuve de mille autres remédes tentés en vain, a souvent cédé à la chaleur; lorsque pour cet effet, on enterroit les malades jusqu'au col dans du sable chaud. Rien n'est pareillement plus effi-

cace contre l'hydrocephale qu'une chaleur modérée, elle diſſipe les ſéroſités dont les fibres ſont infiltrées, & rend les fomentations beaucoup plus efficaces; lorſqu'on eſt ſujet au mal de tête, devenu chronique par l'abondance de quelque humeur froide, on ne peut mieux en chercher la guériſon, que dans un pays chaud: cette maladie vient ſouvent de l'épaiſſiſſement du ſang, entretenu par l'embarras de la tranſpiration, & ne fait que s'irriter, quelque reméde qu'on lui puiſſe oppoſer, ſi l'on ne vient à rétablir la tranſpiration, & à procurer au ſang une raréfaction convenable. Il eſt auſſi quelquefois beaucoup plus aiſé de remédier à la paralyſie en été qu'en hyver; la

chaleur des bains seule atténue, les fluides, les met en mouvement, & vient enfin à bout de la guérir, lorsqu'elle vient du froid ou de la viscosité du sang. Mais cette méthode ne conviendroit pas dans le cas d'une paralysie causée & entretenue par le vice du sang purement rheumatique, elle pourroit au contraire être suivie de phrénésie. Enfin, toutes les fois qu'il s'agit de procurer, & d'augmenter la raréfaction du sang, on ne peut rien prescrire aux malades de plus salutaire, que de choisir un air plus ou moins chaud, selon le besoin qu'ils en ont.

De l'Air froid.

Le froid augmente le poids de l'air, & affoiblit son élasticité;

c'eſt pour cette raiſon que nos humeurs ſont plus épaiſſes & plus viſqueuſes en hyver, & moins propres par conſéquent à ſuivre les routes de la tranſpiration, dont la ſeule ſuppreſſion occaſionne les pleuréſies, les aſthmes, les rhumes, les inflammations des poulmons : & enfin toutes les autres maladies auxquelles on eſt ſi ſujet pendant le cours de cette ſaiſon. Le ſang privé du ſecours de la tranſpiration ſe charge de plus en plus de particules nuiſibles qui l'épaiſſiſſent, & le diſpoſent à s'obſtruer, & s'engorger dans les différens couloirs qu'il a à parcourir, & par le ſéjour qu'il y fait, il devient une ſource intariſſable de maladies inflammatoires : pour en prévenir, ou pour en arrêter les ſuites, il

se faut tenir chaudement, choisir de bons alimens capables d'entretenir l'appétit, boire de bon vin, s'abandonner librement à l'exercice, & veiller tard. Les veilles, selon l'observation de Sanctorius, font circuler le sang du centre aux extrémités, & augmentent la transpiration. Le froid convient néanmoins dans beaucoup de maladies : il abbat en partie les vapeurs, & ralentit la fougue des esprits des Maniaques, qui en souffrent constamment les plus grandes rigueurs. Il est quelquefois salutaire à ceux qui sont sujets au crachement de sang, parce qu'il resserre les vaisseaux, & bouche leur orifice d'un caillot qui les dispose à se refermer ensuite ; enfin il produit des effets

merveilleux dans les fiévres hectiques, & l'on a ſouvent eu occaſion d'obſerver que les pays froids agiſſoient dans cette maladie avec beaucoup plus de ſuccès & de promptititude, que les plus puiſſans remédes qu'on eût pû lui oppoſer. Ainſi toutes les fois que le ſang ou les humeurs ſont trop atténués ou trop bilieux, l'on doit preſcrire aux malades de prendre l'air de la campagne, & leur en indiquer un plus ou moins froid ſelon leur beſoin.

De l'Air trop léger & trop peſant.

Selon les obſervations de M. Halley, & les expériences répétées de tous ceux qui ont traité cette matiére, l'air eſt beaucoup plus peſant dans un temps que

dans l'autre. Cette différence, selon notre Auteur, dépend de la quantité, plus ou moins grande de vapeurs, plus ou moins légéres, dont il est chargé. Lorsque l'air est trop pesant, & conséquemment surchargé de différentes vapeurs, il épaissit le sang, le rend visqueux, & occasionne toutes sortes de maladies froides. Lorsqu'on a le sang ténu & bien divisé & les poulmons foibles, il suffit de monter sur le haut d'une montagne, où l'air est souvent trop léger pour se voir exposé à des crachemens de sang quelquefois très-violens; il suit de cet exposé, qu'un air trop condensé ou trop raréfié, est d'autant plus mal sain qu'il est plus ou moins difficile à respirer, & c'est pour cette même

raiſon que les plus hautes montagnes ſont auſſi pernicieuſes à la ſanté, que les vallées les plus profondes. Chaque colomne d'air a moins d'étendue, & doit être conſéquemment plus légére ſur les hautes montagnes que dans les plaines; le Capitaine Halley trouve par les expériences qu'il a faites à Snowden-Hill, qu'à 310. toiſes de hauteur le mercure baiſſe d'un pouce, & qu'au haut de la montagne qui eſt élevée de 1240. toiſes, le mercure baiſſe de quatre pouces; d'où s'enſuit qu'à cette hauteur, une colomne d'air d'un pouce de diamétre ſe trouve plus légére de 20. onces, 6. dragmes, deux ſcrupules; donc, le ſang déchargé d'un pareil poids doit ſe

raréfier & distendre les vaisseaux ; & occasionner au moins la courte-haleine. Une liqueur enfermée dans une bouteille, doit subir la même raréfaction & la même dilatation ; & l'air contenu dans la liqueur se raréfiant dans les mêmes proportions que l'air extérieur, la bouteille doit casser. Cependant on remarque que ceux qui respirent d'ordinaire un air léger, ont l'esprit très-vif & très-pénétrant. Leur sang & leurs esprits sont libres, leurs vaisseaux se maintiennent dans une juste dilatation ; & par ces différens moyens, leur cerveau est réguliérement muni de tout ce qui lui est nécessaire, pour se bien aquiter de toutes les fonctions qui sont de son ressort.

Des effets du froid après la Chaleur.

Lorſqu'après un temps ſec & chaud, il ſurvient de la pluie & du froid, les perſonnes d'un tempérament foible ſont d'ordinaire ſujettes à des pleuréſies, au flux, à la fiévre, au rhume & aux rhumatiſmes; maladies qui toutes leur ſont occaſionnées par le changement ſubit de l'air d'un état de raréfaction à celui d'une trop grande condenſation : ces ſortes de changemens arrivent aſſez fréquemment, ſur-tout dans les Iles & les pays Maritimes, & ceux qui les habitent les ſentent plus ou moins vivement ſelon leurs différens degrés, & en pâtiſſent à proportion. Le froid & l'humidité

bouchent les pôres, & nous rendent ſujets à toutes les maladies que peut cauſer une trop grande plénitude d'humeurs chargées de particules ſalines, ſulfureuſes & aqueuſes. Telle eſt cependant la nature de la matiére de la tranſpiration ſelon Bellini, c'eſt pourquoi l'on eſt ordinairement plus ſujet aux fiévres en automne, qu'en toute autre ſaiſon de l'année; parce qu'alors les nuits ſont trop fraîches, relativement aux grandes chaleurs qu'il fait pendant la journée. Cette chaleur jointe au relâchement des parties ſolides & à la ténacité du ſang, embarraſſe la tranſpiration, & l'empêche d'entrainer toutes les matiéres nuiſibles & contraires à la ſanté pendant le ſommeil, qui eſt le temps

que l'on tranſpire naturellement davantage. Par toutes ces cauſes, le ſang ſe coagule dans les petits vaiſſeaux de l'artère pulmonaire & ſouvent dans la plévre, d'où viennent les inflammations, la pleuréſie, la péripneumonie, les difficultés de reſpirer, les douleurs de côté, le rhume, la fiévre, &c.

De l'Air corrompu.

Lorſque l'air eſt trop long-temps en repos, ſans aucun vent & ſans aucune pluie pour diſſiper, balayer & laver les particules aqueuſes, ſalines & ſulfureuſes dont il ſe charge, il contracte une eſpéce d'humidité & d'odeur putride très-ſenſible, particuliérement ſur les lits, tapiſſeries & autres meubles & fournitures des

maiſons peu ou point du-tout habitées, ſi l'on n'a ſoin d'y faire du feu de tems à autre, & de tenir les fenêtres ouvertes pour airer chaque appartement. Il ſeroit moins pernicieux pour la ſanté, de demeurer dans un *Charnier*, d'où l'on auroit tiré les os des morts, que d'habiter & de coucher dans ces ſortes de lits & d'appartemens. Les ſouterrains, dongeons & tous les endroits enveloppés de montagnes ſans aucun ſoupirail, par lequel ils puiſſent recevoir horiſontalement de nouvel air, ſont néceſſairement ſujets à cette corruption, qui eſt la ſource la plus ordinaire de toutes les maladies épidémiques ſi ſouvent préjudiciables à la ſociété. La plûpart des Phyſiciens modernes penſent que la

la terre eſt chargée d'eau & d'acides dont l'aſſemblage forme un ſel, & que la force attractive qu'elle a de les réunir, venant à diminuer & à s'affoiblir, l'acide s'altére ou s'anéantit, ce qui occaſionne la putréfaction & la corruption de l'air : ſource de toutes ſortes de maladies peſtilentielles qui en réſultent infailliblement & univerſellement dans tous les pays où elle vient à ſe répandre. Telles ſont les fâcheuſes ſuites des grandes chaleurs dont l'excès détruit entiérement cet acide ; & ſi quelqu'un échappe à cette contagion, ce ne peut-être que parce qu'on a le ſang chargé de particules capables d'émouſſer & d'empêcher la fermentation des ſels qu'on reſpire, & qu'on avalle avec ſa ſalive.

Différences de l'Air, des Montagnes, des Collines, des Bois, des endroits couverts de rochers, & des Pays marécageux.

Après avoir exposé en général toutes les différentes qualités & propriétés de l'air, il ne nous reste plus sur cette matiére qu'à assigner, en particulier les endroits les plus convenables à la santé, & le climat dans lequel les personnes qui peuvent commodément pourvoir à se la conserver, peuvent le plus sûrement établir, & fixer leur demeure. Sur une hauteur médiocrement élevée, par exemple, l'on respire un air sec, pur & subtil; la prompte évaporation des vapeurs qui s'y élevent, & de la pluie qui y tombe, y en-

tretient une ſéchereſſe continuelle, les doux zéphires qu'on y reſpire, y apportent continuellement un air pur & ſalutaire, plus ou moins ſubtil ſuivant l'élevation de la place, qui eſt d'autant plus convenable à la ſanté que le ſang s'y maintient toujours dans un juſte équilibre de raréfaction. Une maiſon, au contraire, bâtie dans une vallée ou au pied d'une montagne, eſt toujours trop ou trop peu expoſée à l'action du ſoleil. Si la montagne eſt au *Sud* ou à l'*Eſt*, la maiſon qu'elle couvre de ſon ombre, eſt entiérement privée de douces influences de cet aſtre bienfaiſant, & continuellement enveloppée de brouillards & de vapeurs nuiſibles : au contraire ſi cette montagne eſt au Nord, la

maison sera trop exposée à l'ardeur du soleil, & trop humectée par la grande quantité de vapeurs qu'il attire continuellement à lui. De tous les endroits où l'on puisse fixer sa demeure, il n'y en a point de plus contraire à la santé que les bois & forêts ; l'air sulfureux ou salin qu'on y respire selon les différentes espéces d'arbres qui y sont plantés, infecte toutes nos humeurs, & intercepte entiérement la transpiration : ceux donc qui, pour l'ornement de leurs maisons, les entourent d'avenues, doivent être aussi réservés sur la distance à laquelle il convient de les placer, que sur le choix de ceux qui sont les meilleurs à cet effet ou au moins les moins préjudiciables. Les pins, sapins & autres arbres

chargés de gommes & de réſines, ſemblent mériter d'autant plus de préférence dans les pays froids, qu'ils peuvent par leurs principes corriger en quelque façon la rigueur de l'air en hyver. Cette raiſon ne doit cependant point autoriſer à les planter trop près de ſa maiſon, parce qu'ils empêcheroient le libre accès de l'air, dont le rafraîchiſſement eſt toujours eſſentiel à la ſanté, & mérite toutes les précautions qui le peuvent procurer. Les endroits couverts de rochers ne ſont point non plus propres à bâtir malgré la ſolidité des fondemens qu'on y trouve. La chaleur y eſt trop brûlante en été, & en hyver le froid y eſt trop ſenſible; l'un & l'autre de ces extrémités ſont également nuiſibles &

préjudiciables, & d'après les influences que nous avons demontré qu'elles ont sur nos corps, soit en maladie, soit en santé, l'on ne peut être trop soigneux de s'en garantir; il n'est pas besoin, ce me semble, de répéter combien il est dangereux d'habiter dans les lacs & les marais, & même de s'en approcher de trop près, nous l'avons assez fait connoître à l'occasion des différentes maladies qu'ils produisent. Outre l'humidité qu'ils occasionnent dans tout leur voisinage, on n'y peut respirer qu'un air corrompu, contraire, & même des plus nuisibles à la santé. Enfin, ils n'offrent qu'un séjour de langueur & d'infirmités.

De l'air de la Campagne.

C'est à bon droit que l'on re-

garde l'air de la campagne, comme le meilleur & le plus ſain, il l'eſt effectivement, plus ou moins cependant, ſelon que le terrain contient plus ou moins de ſables & de graviers, pour imbiber les humidités ſuperflues; & s'il y a quelques montagnes voiſines, l'on doit avoir ſoin de faciliter l'écoulement des ravines qui en deſcendent par quelques égouts, ou quelques ſaignées artificielles: il n'y a point d'endroit plus ſain, que ceux où les puits ſont les plus profonds, ce ſont du moins les plus convenables à la ſanté, & dont on peut aiſément corriger toutes les imperfections.

De l'air des Villes, des Camps & des Armées.

De quelque tempérament que

l'on puisse être, on est toujours plus ou moins sensible aux impressions que l'on reçoit de différentes odeurs ; & quoi qu'on ne les ressente pas tout d'un coup, l'on doit appréhender les mêmes effets des odeurs les plus foibles, si on y est long-temps exposé, que ceux que l'on voit tous les jours résulter immédiatement des plus fortes. L'habitude nous y rend moins sensibles, je l'avoue, les épiciers, les tanneurs, les chandeliers, les rapeurs de tabac, &c, nous en semblent autant de garants : cependant, elles opérent infailliblement à la longue, & altérent le tempérament, soit en bien ou en mal, selon les différens principes qu'ils lui opposent à combattre, & ce sont sur-tout les mauvaises odeurs qui

qui occasionnent tant de fréquentes & si dangereuses maladies, plus dans les Villes que dans les Campagnes. La mortalité qui se répand si fréquemment dans les camps & les armées, ne vient non plus que de cette même cause ; l'homme porte naturellement avec lui la cause de sa destruction, s'il n'a la précaution d'en prévenir les suites : mais il n'est pas si aisé d'y obvier dans un tumulte, où la confusion met le plus la vie des hommes en danger, & où, malgré les plus grands soins, on est toujours à la veille d'être la dupe de mille circonstances qu'on ne peut maîtriser, tel a toujours été le sort des armées ; sort fatal & souvent plus préjudiciable que les journées les plus sanglantes & les

plus meurtrieres ; pour n'en pas devenir les victimes, les Juifs, Peuple chéri, reçurent à cette occasion un commandement exprès. *Habebis locum extra castra, ad quem egrediaris ad requisita naturæ, gerens paxillum in balteo, cumque sederis fodies per circuitum, & egesta humo operies.* (*Deuter.* Chap. XXIII. vers. 12.13.) Sans cette précaution il auroit été impossible à cette nombreuse armée de subsister pendant un aussi long voyage que fut le leur, d'*Egypte* à la *Terre Promise*. De toutes les maladies, la dyssenterie & les fiévres sont celles qui désolent davantage les camps & les armées, & quoi qu'elles y puissent survenir de quelqu'autre cause, rien n'y contribue davantage que l'air corrompu

qu'on y reſpire, à cauſe de l'amas d'ordures & de ſaletés dont ils ſont indiſpenſablement remplis; à celles-ci joignez les vapeurs de la reſpiration des hommes & des autres animaux vivans; toutes ces cauſes chargent tellement l'air, qu'ils devient d'un poids conſidérable: d'un autre côté, la chaleur du camp lui ôte, ou du moins diminue beaucoup ſon élaſticité; toutes ces circonſtances réunies, le dépravent, & lui ôtent toutes les bonnes qualités qui le rendent propre à la reſpiration, la reſpiration devient donc gênée, & ne ſe fait pas auſſi librement qu'à l'ordinaire; les poulmons n'agiſſent plus aſſez ſur le ſang qui s'épaiſſit inſenſiblement, devient viſqueux, & produit enfin toutes les mala-

dies dont nous venons de parler.

De l'air de la Mer & des causes qui font prévoir le changement de temps.

L'air de la mer est salin, humide & occasionne aux Mariniers des maladies dont on ne connoît à terre que le nom. Les alimens salés qui font souvent toute leur nourriture, & la rigueur du froid auquel ils sont exposés, y ont aussi beaucoup de part. Mais c'est principalement à l'air qu'ils respirent, & qui se mêle à tout ce qu'ils boivent & ce qu'ils mangent, que l'on en doit attribuer la premiere cause. Les particules salines répandues dans l'air qu'ils respirent & dans tous leurs alimens, crispent les fibres de leurs intestins, & les constipent tous à tel point, que

pour leur procurer la moindre évacuation, on eſt obligé de doubler la doſe des médicamens les plus forts : quelquefois même ne réuſſit-on pas encore. Le ſcorbut eſt de toutes les maladies celle à laquelle ils ſont le plus ſujets ; il eſt même aſſez rare qu'ils l'échapent, ſur-toutdans de longs voyages ; & quoiqu'ils n'en ſentent aucuns ſymptômes, on ne doit pas pour cela les en garantir : auſſi eſt-ce la ſeule qui les puiſſe allarmer ? Tous les pays maritimes ſe ſentent un peu de ces inconvéniens & ſont mal ſains, ſur-tout à cauſe de la variété du temps qui y eſt beaucoup plus inconſtant qu'en pleine terre. Ce changement de temps, tantôt froid, tantôt chaud, tantôt à la pluie, tantôt au vent, agit

d'une façon surprenante sur toute la nature, parce qu'il altére toujours la gravité & l'élasticité de l'air : cette altération excite des douleurs plus ou moins aiguës, qui sont autant d'avant-coureurs des changemens de temps; parce le sang étant alors plus raréfié, agit avec plus de force sur les membranes, & y excite un sentiment de douleur qu'on ne sentoit point auparavant, & qui subsiste jusqu'à ce que les fluides & les solides se retrouvent en équilibre : ceux qui ont eu quelque fracture ou quelques plaies considérables, sont tous les jours à cette épreuve.

CHAPITRE VIII.

Des Paſſions. Leurs différens rapports & leurs effets ſur nos tempéramens.

LEs paſſions ſont des accès périodiques de folie qui entrainent nos eſprits avec tant de violence & de furie, qu'on ne s'en peut rendre maître; & pour peu qu'on s'y habitue, elles prennent inſenſiblement un ſi grand empire ſur nous-mêmes, qu'il n'y a que la main ſeule du Tout-puiſſant qui nous puiſſe délivrer de leur tyrannie. Rien ne prouve plus évidemment en nous la préſence de *Dieu*, qu'un vrai mépris des plaiſirs & le refus de tous ſes appétits.

C'est-là ce qui confirme en nous l'existence de la grace, & ce qui prouve invinciblement en même temps celle de notre ame. Les brutes ont un instinct, & peuvent, en conséquence agir selon les loix que leur dicte leur nature; mais l'homme instruit des loix de son Créateur, doit, plus encore par reconnoissance que par obligation, se soustraire à tous ses appétits quelques forts qu'ils puissent être; & c'est dans ce refus que consiste proprement ce que nous appellons vertu.

L'Ecriture nous apprend que la volonté est une puissance aveugle dépendante de l'entendement, comme l'entendement dépend lui-même des impressions extérieures qui affectent nos sens: or si cette

puiſſance intermédiaire entre notre volonté & nos ſens vient à ſouffrir du mauvais état des ſolides ou des fluides, elle ne peut plus recevoir les impreſſions convenables, ni en tranſmettre une image fidelle à la volonté : en ce cas nous tomberions infailliblement dans les fautes les plus groſſieres, ſi la bonté du Tout-puiſſant & les ſages conſeils qu'il nous inſpire, ne nous les faiſoient éviter ; avantage auquel on ne peut parvenir, ſi l'on ne jouit pas librement de ſes facultés intellectuelles.

Nous ne voulons, & ne faiſons rien que ſous un bon prétexte : nous devons donc apporter tous nos ſoins à bien régler nos ſens, afin qu'ils puiſſent plus ſainement diſtinguer le bien & le mal, & ne

pas se laisser entrainer par un faux brillant & des rapports trompeurs. Les Sçavans qui nous ont précédé depuis la venue du Messie, ont livré tout leur temps & tous leurs soins pour éclaircir notre jugement, & pour nous apprendre à bien régler nos facultés intellectuelles sur ce point; & quoique les passions soient toujours soumises à l'empire de la raison, cependant les exemples des malheurs qui nous menacent, & l'espérance flatteuse du bonheur qui nous attend, n'ont pas encore assez de force pour nous soustraire à la poursuite des tentations.

Que nous serions malheureux, si au comble du bonheur, sous les mêmes conditions qui furent imposées à notre premier Pere, une

ſeule offenſe devoit nous en priver pour jamais. Mais par une miſéricorde infinie, nous avons de nouvelles loix, de nouvelles promeſſes, & des ſecours infaillibles dont le bon uſage ſuffit pour arrêter la fougue des paſſions les plus déréglées, & les aſſujettir pour toujours à la raiſon.

Utilité de la Médecine pour refréner les paſſions.

Le principal but des Médecins doit être de bien perſuader leurs malades de l'importance de ſe rendre maîtres de leurs paſſions, & de leur démontrer par la quantité de maladies qu'elles peuvent produire, combien elles peuvent préjudicier la ſanté. Nous avons mille exemples de gens coléres & emportés, qu'on a rappellé à une dou-

ceur d'ange, seulement au moyen d'un raisonnement sain & bien établi. Or, puisque l'on peut vaincre ses passions, en prenant le temps & les moyens convenables, quels efforts ne devons-nous pas faire sur nous-mêmes pour arriver à ce grand but, qui nous est une source intarissable de tant d'avantages? Le bien de notre famille, le plaisir de jouir d'une santé parfaite, la tranquilité de notre ame, l'espérance d'un bonheur éternel, tout enfin dépend de bien régler nos passions.

En second lieu, lorsque les passions viennent d'un penchant naturel, ou que la trop grande quantité des humeurs cause quelques émotions dans le cerveau, c'est aux Médecins à les corriger, ou à les

diminuer par des altèrans & des évacuations convenables : l'augmentation de la tranſpiration, ou toute autre ſécrétion pareille peut affoiblir l'excès de la mélancolie ; un régime échauffant peut enſuite ranimer & réveiller les eſprits, & l'on parvient au but qu'on ſe propoſe, en éloignant inſenſiblement tous les objets qui pourroient y être contraires. Mais un tempérament colére, entretenu par la vivacité des eſprits & le bouillonnement du ſang, n'eſt pas ſi aiſé à dompter. Sanctorius a obſervé qu'on a plus de peine à rétablir la tranſpiration dans ſon état naturel, lorſqu'elle eſt portée à un certain excès par le déréglement des paſſions, que ſi cette augmentation venoit de quelque exercice. On

peut cependant dompter & adoucir l'irritation du sang, quelque violente qu'elle puisse être.

Difficulté d'expliquer l'union du corps avec l'ame.

Quoiqu'il soit évident que l'ame & le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, que le sang puisse troubler les fonctions de l'ame, & qu'une forte agitation des esprits puisse occasionner à quelques personnes des flux, des diarrhées, &c, enfin quoique ce rapport mutuel se manifeste à chaque instant de la vie, cependant personne n'a pû jusqu'ici développer le mécanisme de cette union; de quelle audace prétendrions-nous donc déterminer sur des matiéres encore plus incompréhensibles, avant que d'être éclaircis de cette difficulté?

Nous pouvons parler avec une espéce de certitude des décrets de la Providence, quoique nous ne connoissions pas véritablement la nature de nos corps. Le plus haut point où nous puissions monter, est de pouvoir assurer l'union d'un être matériel avec un être immatériel: union qui, jusqu'ici, a toujours été confirmée de l'aveu de gens les plus éclairés. Mais comment & pourquoi cet être est-il privé de la puissance qu'il a d'agir sur l'autre, lorsque le cerveau est affecté, c'est ce que l'homme ne peut bien expliquer.

Des effets de la crainte & de la tristesse, & des impressions qu'elles font sur les Nerfs.

Il s'agit maintenant d'expliquer les effets que produisent les prin-

cipales passions sur l'œconomie animale. La crainte & le chagrin affectent les organes du cerveau, de même que les bains font les fibres du corps humain. Et si nous admettions un mouvement rétrogradé des esprits, peut-être croirions-nous qu'ils retournent au cerveau, comme à leur centre & à l'endroit le plus sûr. Quoi qu'il en soit, on peut dire que dans les personnes timides, les nerfs ont un mouvement antipéristaltique, & que les esprits sont embarrassés, & empêchés dans le cours naturel de leurs fonctions, ce qui est d'autant plus vraisemblablement l'état naturel de la crainte que toutes les autres conséquences en émanent. Pourquoi par exemple, le sang circule-t-il alors plus abondamment

damment & plus lentement dans nos vaiſſeaux ; ſi ce n'eſt parce que les nerfs ſont bouchés, & ne permettent pas aux eſprits un paſſage libre pour arriver au cœur, qui privé de leur ſecours, ne peut ſe contracter, ni ſe dilater comme il le feroit ? Pourquoi ſoupirons-nous dans la triſteſſe, ſi ce n'eſt parce que le ſang ſtagne pendant un certain temps dans les poulmons qui ſe trouvent enfin embarraſſés, s'irritent, ſe contractent, & ſecouent par ce moyen le fardeau qui les gêne par une longue inſpiration qui eſt immédiatement ſuivie d'une forte expiration ? Pourquoi devenons-nous pâles & tremblans, ſi ce n'eſt parce que tout le ſang deſtiné pour les extrémités, n'y peut pas circuler librement

faute d'esprit pour les faire avancer ? Pourquoi la parole nous manque-t-elle, si ce n'est parce que les muscles sont privés des esprits qui leur communiquent le mouvement ? Le défaut d'appétit, les mauvais tempéramens, les paralysies, le scorbut, les vapeurs, &c, sont souvent autant de maladies occasionnées par le défaut d'une quantité convenable d'esprits si indispensalement nécessaires à chaque action de la vie, que pour peu qu'ils manquent, les fonctions s'exécutent nécessairement mal. La terreur & la crainte poussées à leur plus haut degré, ont des suites terribles & des plus funestes. Elles suppriment tout d'un coup toutes les évacuations du sang, elles occasionnent des toux convulsives, &

tuent une perſonne en un moment. L'on voit tous les jours des perſonnes mourir tout d'un coup, après une frayeur ſubite. On peut aſſurer qu'alors les eſprits n'ont aucune communication libre du cerveau aux autres parties du corps, & que cette obſtruction eſt univerſelle, d'où s'enſuit un réfroidiſſement ſubit de toutes les parties du corps, qui tombent ſans mouvement & ſans vie.

De la Colere & de ſes effets.

Après avoir démontré que la crainte dépend de la contraction des fibres du cerveau, nous pouvons, par des raiſons contraires, conclure que la colere produit tous ſes effets par la dilatation qu'elle occaſionne dans tous les

passages des esprits. La fatigue que ressentent ordinairement les personnes qui y sont sujettes, nous en est une preuve. Ils ne sont plus sujets que les autres à se fatiguer, que parce que les esprits se portent avec plus de vivacité & plus d'action dans toutes les fibres; & même pour ainsi dire sans interruption, ce qui les entretient dans une tension continuelle : c'est par ce moyen que la colere occasionne à quelques personnes des flux, des convulsions, des épilepsies, des palpitations de cœur, & à d'autres des fiévres ; parce qu'alors les esprits se distribuent dans tous leurs nerfs, avec une impétuosité extraordinaire, ce qui les dilate, les gonfle, pour ainsi dire, & met le sang & les vaisseaux en désordre;

La colere est un ennemi dangereux qu'on doit éviter avec autant de précaution qu'un lion ou un tigre, enfin c'est une espéce de folie tout-à-fait indigne de l'homme.

De la joie.

La joie & la gayeté excitent la transpiration, parce qu'elles raniment, & accélérent le mouvement des fluides. Elles donnent aux esprits un passage libre, parce qu'elles procurent le relâchement des fibres; elles atténuent les humeurs, & font exécuter à propos toutes les fonctions qui dépendent de l'équilibre de la circulation du sang. Dans cet état, il ne se fait aucune sécrétion que des humeurs qui pourroient être nuisibles au reste de la masse. C'est cependant

une passion qui, portée à un certain excès, peut devenir dangereuse & nuisible. Une joie immodérée affoiblit les esprits & cause souvent des morts subites. L'on a vû par quantité d'exemples, qu'une trop grande circulation des esprits, est devenue atale dans des maladies convulsives; & le but qu'on se propose dans l'usage des cordiaux histériques, est d'empêcher les mauvaises suites de ces sortes d'irruptions. Les épileptiques sont sujets à tomber en mélancolie, aux paralysies & autres maladies flegmatiques; vers le déclin de leurs accès, ils se plaignent de sentir quelques douleurs, & se trouvent fort foibles, ce qui prouve qu'une trop forte agitation des esprits est très-préjudiciable. Toutes les au-

tres passions font du plus au moins les mêmes impressions sur nos esprits & sur nos humeurs.

CHAPITRE IX.

Des Maladies particulieres à chaque état en particulier.

NOus parlerons dans ce chapitre de tous les différens états auxquels l'homme est naturellement réduit, soit pour son intêret particulier ou pour le bien de la société, & nous examinerons séparément tous les différens emplois & les différentes professions de cette vie, en tant qu'elles nous rendent sujets à quelque maladie particuliere.

Ceux qui travaillent dans les souterains, dans les mines, &c.,

sont ordinairement constipés, & ont le visage pâle. Ils ont les jambes enflées, & ne respirent qu'avec peine ; pour y remédier, ils doivent prendre toutes les précautions convenables pour permettre un libre accès à l'air extérieur qui puisse corriger celui qu'ils respirent, & en augmenter la raréfaction. De tous les alimens ceux qui leur conviennent le mieux, sont le lait, le bouillon gras & autres choses semblables.

Les Taillandiers, Chaudronniers, Poëlliers, Dinandiers & autres Ouvriers en cuivre, sont très-sujets à la toux & aux asthmes. Pour se garantir de toutes ces maladies affectées à leur métier, ils doivent se prescrire un régime doux & rafraîchissant.

Les

Les Doreurs ſont ſujets aux paralyſies, aux aſthmes, aux vertiges & au ſcorbut, ce qui leur vient des particules ſubtiles de mercure qu'ils reſpirent en travaillant : pour y remédier, ils ſe doivent tenir chaudement, & ſe purger ſouvent; parce que la chaleur fait exhaler le mercure, & que les purgatifs l'entrainent avec eux.

Les Chymiſtes deviennent le plus ſouvent pulmoniques. Les vapeurs nuiſibles auxquelles ils ſont expoſés, corrodent les fibres de leurs poulmons, & y occaſionnent des ulcères & des abſcès; comme ces vapeurs ſont ſurchargées d'acides, ils doivent les contrebalancer par un uſage proportionné d'alcalis fixes ou volatils.

Ceux qui travaillent aux glace-

ries & aux verreries, sont le plus communément attaqués de pleurésie & de toux chronique ; pour en prévenir les suites, ils doivent faire usage de quelques sels volatils qui puissent empêcher la congelation du sang, & détruire les causes de ces maladies.

Les Potiers sont sujets à la cachexie, à la léthargie & à la paralysie. Ils doivent tacher de prévenir toutes ces maladies par l'usage de quelques médicamens purgatifs tirés des martiaux & des mercuriaux.

Les Peintres sont sujets à plusieurs maladies, telles que la perte de l'odorat, la mélancolie, la corrosion des dents, la cachexie, le tremblement des membres & plusieurs autres. L'usage des es-

prits volatils leur eſt fort ſalutaire, pour empêcher les particules minérales qu'ils peuvent avaler ou inſpirer de devenir trop corroſives.

Les Forgerons ſont ordinairement chaſſieux & ſujets aux conſtipations & inflammations qu'ils doivent prévenir & guérir par un régime doux, humectant & rafraîchiſſant, tel que le lait, les coulis, &c.

Les Chandeliers, Epiciers, Tanneurs, Foulons & Dégraiſſeurs, ont ſouvent des vertiges, des tournoyemens & douleurs de tête, perdent l'appétit, & deviennent pâles. Toutes ces maladies leur viennent de l'exhalaiſon de différentes odeurs, auxquelles ils ſont expoſés. Les acides, les émé-

tiques & les catartiques leur sont très-convenables. Les premiers corrigent les particules huileuses qui se sont mêlées avec leur salive & leurs alimens dans l'estomac, & ensuite répandus avec le chyle dans la masse du sang & dans toutes les parties du corps.

Les Marchands, Rapeurs & Fabriqueurs de tabac, sont très-sujets aux maux de tête & d'estomac qu'ils doivent prévenir par quelques émétiques de temps à autre, parce que les exhalaisons du tabac contiennent un sel surchargé de soufre; c'est pourquoi, ceux qui sont dans l'usage d'en macher, y doivent mêler quelque acide doux, qui en puisse prévenir les mauvais effets.

Les Fossoyeurs & Porteurs de

corps morts ſont fréquemment attaqués de catharres, d'hydropiſies, de ſuffocations & de fiévres malignes. Ils ſe doivent purger ſouvent pour ſe débarraſſer des particules nuiſibles qu'ils ont pu avaler, & faire uſage d'acides qui en puiſſent prévenir la corruption.

Les Nourrices ſont ſujettes aux vertiges, aux douleurs de tête & aux paſſions hyſtériques. De plus, leur lait ſe caille fort ſouvent dans leurs mamelles. Elles ne reſpirent qu'avec peine, enfin elles ſont ſujettes à tant de différentes maladies qu'on ne les peut déterminer ſans les voir, & les bien examiner. Un des ſymptômes le plus conſtant, eſt l'épuiſement & l'amaigriſſement, dans leſquels on les voit tomber. Pour les prévenir

elles doivent, autant que leurs facultés le permettent, se bien nourrir, manger de bon appétit, & toujours prévenir le besoin sur la boisson, afin de se maintenir en état de fournir à leurs enfans & à elles-mêmes.

Les Brasseurs & Cabaretiers, particuliérement lorsqu'ils se livrent trop à l'usage des différentes liqueurs dont ils font commerce, sont sujets à la létargie, aux vertiges, aux étourdissemens, & à perdre l'appétit. Ces maladies leur viennent des vapeurs acides & sulfureuses qui s'exhalent de ces liqueurs, lorsqu'elles viennent à fermenter, qui pénétrent leurs pôres, & mettent le sang & les humeurs en mouvement, d'où résulte une trop grande plénitude des

vaiſſeaux, ſource de leurs maux de tête, &c. c'eſt pour quoi les acides, particuliérement les plus doux leur ſont très-ſalutaires ; c'eſt pour cette raiſon que l'eſprit de nitre eſt devenu ſi en uſage contre l'yvreſſe ; le vinaigre, les pommes cuites ſur le charbon rempliſſent au mieux cette indication.

Les Boulangers & Meûniers ſont fréquemment attaqués d'aſthmes, parce que les particules les plus légéres de la farine entrent dans les poulmons, bouchent les bronches, & ſuppriment les ſécrétions de ce viſcère, d'où leur vient cette maladie qu'ils peuvent prévenir par un ſoin exact à n'avaler aucun de ces petits atômes.

Les Tailleurs de pierre ſont auſſi fort ſujets à mourir aſthmati-

ques : cette maladie leur est occasionnée par les atômes subtils & légers des fragments de leur ouvrage, qu'ils avalent, & qui bouchent leurs poulmons malgré la précaution qu'ils ont de tourner le dos au vent pour s'en garantir. Ces asthmes sont ordinairement incurables, & ils ne les peuvent prévenir que par des anti-asthmatiques.

Les Maçons deviennent assez souvent pulmoniques à cause de la vertu corrosive des matériaux qu'ils employent ; pour y remédier, ils doivent souvent boire de l'eau, & manger des amandes. Les Faiseurs de chaux sont non seulement sujets à l'asthme, mais à la constipation & aux douleurs d'estomac ; dans tous ces cas, l'huile & le

lait eſt ce qui leur convient le mieux.

Les Peigneurs de chanvre & de lin ſont ſujets à la toux, & à avoir mal aux yeux ; & les Ouvriers en ſoie à la pulmonie, parce qu'il s'échappe de toutes ces ſortes de matiéres des atômes ſubtils qui pénétrent intérieurement, & produiſent dans le corps humain des irritations & des inflammations. Pour les prévenir, il faut faire uſage de lait, de végétaux aſſez doux pour émouſſer l'acrimonie de leurs ſels, & en arrêter toutes les ſuites dangereuſes.

Les Blanchiſſeuſes, Buandieres & Lavandieres qui ſont continuellement à l'eau, ſont ſujettes aux ſuppreſſions de leurs régles, à la toux, à la cachexie, aux fiévres

& aux rhumatismes. En tous ces différens cas, on doit avoir recours aux émétiques & aux purgatifs pour les débarrasser du superflu des humeurs dont elles sont accablées, à cause du resserrement de leurs pôres qui ne permettent aucune évacuation ; il est aussi fort à propos de tâcher de rétablir la transpiration par l'usage de quelques apéritifs convenables.

Les Marins sont sujets à la constipation & au scorbut, l'usage continuel qu'ils font d'alimens salés qui leur corrompent le sang & les humeurs, contribue beaucoup à ces indispositions qui sont entretenues d'ailleurs par l'air salin qu'ils respirent. Pour les prévenir, ils doivent boire beaucoup d'eau un peu éguisée de quelques légers acides.

Les Laboureurs ſont ſujets aux rhumes, à la colique, à l'eſquinancie, aux fluxions, &c, toutes maladies qui leur viennent de l'intempérie de l'air & des ſaiſons qui reſſerre leurs pôres, & les aſſujetit à toutes ces infirmités.

Ceux qui, pour ſatisfaire à leurs emplois, ſont obligés de reſter toujours debout, ſe fatiguent beaucoup les extrémités inférieures, où les humeurs ſe dépoſent ſouvent en conſéquence. Ceux, au contraire, qui ſont toujours aſſis, deviennent pâles, & ſont ſujets aux dartres & à la galle. Les Courreurs, les Maquignons & ceux qui ſont toujours à cheval, ſont ſujets aux ruptures & aux douleurs de dos; les Luteurs ſont ſujets aux deffaillances, les Horlogers à de-

venir aveugles, & les Chanteurs à la rupture de quelques vaisseaux des poulmons, &c.

Nous finirons ce chapitre par les maladies ordinaires aux gens de Lettre, d'Etude & de Cabinet. L'étude à la quelle ils se livrent sans réserve, les précipite souvent dans la létargie & la cachexie, par la trop grande dissipation d'esprits que cause nécessairement une application outrée.

Il est évident par-tout ce que nous avons dit ci-dessus que toutes les causes procatartiques, nécessaires, ou non, concourent mutuellement à occasionner les maladies, & qu'il est de la derniere conséquence d'en connoître les causes immédiates, & productives pour les bien guérir. Si l'on faisoit sé-

rieuſement attention à tout ce qui les précéde, ſi l'on obſervoit bien le malade, ſi l'on en arrêtoit aſſez tôt les cauſes efficientes, ſi l'on en conſidéroit bien les effets; enfin ſi l'on comparoit judicieuſement toutes leurs circonſtances, il ſeroit rare de ſe tromper dans ſon prognoſtic, qui, le plus ſouvent, tourneroit à l'avantage du malade.

CHAPITRE X.

Aphorismes de santé, ou Maximes courtes pour se maintenir sain & vigoureux jusqu'à une extrême Vieillesse.

1°. IL faut toujours se lever de table avec un peu d'appétit, ne point jeûner trop longtemps, & ne jamais rien faire contre les loix de la nature.

2°. Se surcharger l'estomac de manger ou de boire, c'est courir après des maladies qu'on ne tarde pas à attrapper.

3°. L'assoupissement après le repas est un signe certain de l'excès d'alimens dont nous ne devons user, que pour entretenir la nature, & non pas pour la détruire.

4°. Lorſqu'on s'apperçoit d'avoir fait quelques excès, il faut s'aſſurer ſi c'eſt de manger, de boire, ou de tous deux enſemble, & ſe retrancher par degrés, juſqu'à ce qu'on en ait entiérement prévenu les ſuites.

5°. Ceux qui ſe ſont proſtitués à la débauche & à toutes ſortes d'excès, doivent craindre de les quitter tout d'un coup; c'eſt ſurprendre la nature qui s'accoutume à tout, mais par degrés, & qu'on ne porte point impunément d'une extrémité à l'autre.

6°. Les alimens les plus aiſés à digérer & les plus nourriſſans, ſont auſſi ceux qui conviennent le mieux pour maintenir la tranſpiration dans ſon état naturel.

7°. Les perſonnes ſédentaires

ou qui vivent dans l'inaction, doivent manger peu, & beaucoup moins à proportion que ceux qui travaillent. Le repos affaisse les entrailles, au lieu que l'exercice & le travail excitent leur action.

8°. La diversité des mets ne flatte que les personnes sensuelles. De tous les alimens, il n'y en a point de plus salutaires, que ceux qui s'accordent à notre tempérament, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus agréables au goût.

9°. Pour entretenir sa santé, vivre long-temps & conserver ses forces, il faut connoître la juste quantité d'alimens dont on a besoin, & être très-scrupuleux à ne la pas excéder.

10°. Une personne vraiement sobre, est après le repas aussi en état

état de remplir ſes exercices, & le fait avec la même agilité qu'auparavant.

11°. La diverſité des mets nous expoſe à trois dangers, l'excès, l'indigeſtion & le défaut de tranſpiration.

12°. C'eſt une erreur des plus abſurdes de croire, que plus on mange, plus on a de force; au contraire, c'eſt un défaut qui dépraye & diminue les ſucs nourriciers, & conſéquemment les forces.

13°. Il eſt dangereux de manger immédiatement après quelque exercice violent, parce qu'on ne tranſpire pas aiſément, lorſqu'on eſt fatigué.

14°. Les vieillards & les perſonnes d'un âge mûr ſupportent le

jeûne beaucoup plus long-temps, & avec moins de danger que les jeunes gens & les enfans.

15°. Rien ne convient mieux aux enfans & aux jeunes gens que la soupe, les potages, le bouillon & les œufs frais, parce qu'ils sont aisés à digérer.

16°. Les vieillards se trouvent mieux de faire trois ou quatre repas par jour, que de n'en faire qu'un, qui étant nécessairement plus fort, empêche la transpiration.

17°. Le dévoyement est une preuve d'intempérance. L'excès empêche la transpiration, & occasionne des tranchées & des coliques.

18°. Tant que les jeunes gens croissent, ils sont naturellement

très-chauds, & ont besoin d'une quantité d'alimens, proportionnée aux pertes qu'ils font & à leur accroissement.

19°. Si l'on pouvoit prévenir les indigestions, on ne seroit jamais malade.

20°. Nourrir un corps mal sain, c'est le charger de poison.

21°. Les personnes robustes & accoutumées à des travaux pénibles, ont naturellement besoin d'une plus grande quantité d'alimens que les femmes, les personnes foibles & celles qui vivent dans l'inaction, ou qui sont avancées en âge.

22°. Les gens d'Etude ne doivent pas tant manger, que ceux qui s'exercent à des travaux pénibles, parce qu'ils ne digérent pas si bien.

239. Quand on connoît la juste quantité d'alimens dont on a besoin, il ne la faut excéder ni diminuer.

24°. Pour se bien porter, on ne doit pas seulement éviter l'excès de boire & de manger, il faut être aussi très-réservé sur l'usage des autres choses non naturelles ; il n'est pas moins important d'éviter l'excès du froid & du chaud, de ne se livrer qu'à un exercice modéré, de ne pas veiller trop tard, de se garantir d'un air mal sain, d'un vent trop froid, & sur-tout de bien régler ses passions.

250. Les personnes foibles, malades, âgées & infirmes, ont besoin d'une quantité d'alimens, proportionnée à leurs forces & à leur tempérament.

26°. Il faut régler ſa diete ſur ſon tempérament. Les perſonnes phlegmatiques ne doivent pas tant manger, que celles d'un tempérament bilieux.

27°. Il faut régler la quantité, la qualité & l'aſſaiſonnement des alimens ſur l'état & les forces de l'eſtomac qui les doit digérer.

28°. Si l'on ne mange qu'autant que la nature le demande, l'eſtomac digérera librement & parfaitement; & diſpoſera ſi bien du dépôt qu'on lui a confié, qu'il pourra fournir à tous les beſoins de la nature.

29°. On peut impunément manger davantage de certains mets que d'autres, parce qu'ils ſont plus aiſés à digérer.

30°. Le chagrin & la mélan-

colie troublent la digestion. Pour bien digérer, il faut avoir l'esprit libre & tranquille.

310. Le miel est très-salutaire aux personnes d'un tempérament froid, parce qu'il est très-nourrissant, & qu'il provoque la transpiration: il est au contraire très-pernicieux aux personnes d'un tempérament chaud, parce qu'il se change promptement en bile.

320. S'abbandonner à une molle oisiveté, & recommencer à manger avant que la digestion soit entiérement faite, sont deux choses également contraires à la santé.

330. Rien n'est plus contraire à la transpiration, que de boire pendant la digestion.

340. Lorsque les larmes viennent aux yeux à force de boire,

c'eſt une preuve du défaut de la tranſpiration.

359. De toutes les boiſſons, le vin & l'eau ſont celles qui conviennent le mieux aux gens de Lettre & d'une foible complexion, parce qu'ils aident la digeſtion & procurent la tranſpiration.

360. L'uſage trop fréquent des liqueurs ſpiritueuſes & cordiales, eſt pernicieux à ceux qui ont le genre nerveux foible.

370. Un brouillard trop épais empêche la tranſpiration : les perſonnes ſujettes à la toux, aux catharres, à la péripneumonie, ſe doivent tenir chaudement chez elles, & ne s'y pas expoſer.

380. Le froid bouche les pôres, & arrête la tranſpiration qu'on ne peut mieux rétablir, que par

l'usage des diaphorétiques.

39°. Pour vivre long-temps, se maintenir en santé, conserver la force de son génie, & pouvoir admirer les merveilles de la Providence, il faut avoir grand soin de subordonner ses appétits.

40°. L'assaisonnement & la diversité des mets font périr une infinité de gens, ils nous font passer les bornes que prescrit la nature; & comme il y en a de plus difficiles à digérer les uns que les autres, ils occasionnent des indigestions, & boulversent l'œconomie animale.

41°. On ne peut assez abhorrer les fêtes publiques & les grands festins, où il est assez difficile de ne se pas laisser aller à la gourmandise.

42°. Les mets les plus exquis ne donnent que des rapports nauſéabonds, lorſqu'ils ſont mal digérés. Le Laboureur qui a à peine ſon néceſſaire d'alimens groſſiers, jouit d'une parfaite ſanté.

43°. L'on doit préférer en hyver des alimens ſecs & chauds, & en été ceux qui ſont humides & rafraîchiſſans : il faut auſſi manger davantage, & boire moins en hyver qu'en été.

44°. Lorſqu'on a trop mangé dans un repas, il faut ſe retrancher au ſuivant pour ſe mettre dans ſon premier état.

45°. Il faut ſe promener le matin pour exciter l'appétit, & monter à cheval l'après dîner pour entretenir ſes forces ; aller à la chaſſe pour ſe déſennuier & ſe récréer, &

prendre les bains pour ſe rendre plus agile.

46°. La plûpart des maladies viennent d'une trop grande plénitude, le meilleur moyen de les prévenir eſt de vivre ſobrement.

47°. La tempérance prévient quantité d'accidens, & nous rend beaucoup moins ſenſibles au froid, au chaud & à la fatigue. D'ailleurs c'eſt un des plus puiſſans remédes contre toutes ſortes de bleſſures & de contuſions.

48°. Quoique Gallien fût d'une très-foible complexion, ſon grand régime la fait vivre cent ans.

49°. Une diette bien réglée nous diſpoſe à attendre la mort avec aſſurance, elle entretient la vigueur des ſens, & affoiblit le feu des paſſions.

500. Enfin la ſobriété conſerve la mémoire, illumine l'entendement, amortit le feu des paſſions, & conduit l'homme à la contemplation de ſa derniere fin.

FIN.

Hæc benè qui ſervet,
Hic longo tempore vivet.

EXPLICATION

De quelques termes d'Art répandus dans le cours de ce Traité.

A

Abscès. Tumeur contre nature qui renferme du pus, ou quelque matiere propre à se convertir en pus.

Absorbans. Médicamens pôreux & terreux, qui reçoivent dans leurs pôres les acides & les alcalis, qui en amortissent l'activité, & les adoucissent.

Accès. Retour périodique des plus violens symptômes d'une maladie, suivi d'une rémission, comme dans les fiévres intermittentes, &c.

Acide. Tout ce qui est aigre & piquant, *voyez* Sel.

Acre. Substance piquante & mordicante, *voy.* Sel.

Alkali. Matiere terreuſe qui abſorbe les acides, & fermente avec eux, *voy.* Sel.

Antidote. Reméde interne propre à réſiſter aux poiſons & aux venins.

Analyſe. Réſolution des mixtes dans leurs principes, pour les examiner chacun en particulier.

Anaſarque. Enflure œdémateuſe de toute l'habitude du corps.

Ankyloſe. Maladie dans les articulations ou jointures, qui les prive de leur mouvement.

Anodin. Reméde qui adoucit, & calme les douleurs.

Apoplexie. Privation ſubite du mouvement & du ſentiment de tout le corps avec léſion des principales fonctions de l'ame.

Aromat. Médicament chaud d'une odeur & d'une ſaveur agréable & pénétrante.

Artère. Vaiſſeau qui reçoit le ſang du cœur, pour le diſtribuer dans toutes les parties du corps.

Asthme. Difficulté de respirer avec ronflement & sifflement, sans fiévre.

B

B *As-ventre.* Troisiéme cavité du corps humain qui s'étend depuis le diaphragme au-dessous, jusqu'au bassin, & qui renferme l'estomac, le foie, les intestins, les reins, la vessie, &c.

Bile. Humeur amere, huileuse, savonneuse, lixivielle & détersive d'un jaune verd foncé, séparée du sang dans le foie pour perfectionner la digestion. C'est ce qu'on appelle *fiel* dans les animaux.

Bubon. Tumeur phlegmoneuse ronde ou ovale, dure, accompagnée d'inflammation, de chaleur, de rougeur, de pulsation & de douleur, &c.

C

C *Achexie.* Mauvaise disposition du corps, causée par la dépravation des humeurs.

Cal ou *calus.* Substance osseuse qui réunit les os fracturés.

Cancer. Humeur dure, ronde, iné-

gale, livide ou plombée, &c. qui vient ordinairement aux mamelles, aux aiſſelles, aux parotides, aux lévres, &c. & plus ſouvent aux femmes qu'aux hommes; celui qui attaque le viſage, s'appelle *noli me tangere.*

Cataplaſme. Topique ou reméde externe de conſiſtence molle en forme de bouillie, compoſé de différentes parties de plantes, d'animaux & de minéraux, &c.

Catarrhe. Dépôt ou écoulement d'humeurs ſéreuſes ſur quelque partie du corps qui en bleſſe les fonctions.

Cephaliques. Remédes propres pour les maladies de la tête.

Choſe, on conſidére en Médecine trois ſortes de choſes.

1°. Les choſes naturelles ou ſelon la nature, qui, par leur union & leur uſage, conſtituent la nature de l'homme. On en compte ordinairement ſix, les élémens, les tempéramens, les humeurs, les eſprits, les parties & les fonctions.

2°. Les choſes non naturelles qui n'entrent point dans la compoſition du corps humain, mais qui entretiennent la vie & la ſanté par leur bon uſage & leurs conditions réquiſes. Il y en a également ſix, l'air, les alimens, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les matiéres retenues & évacuées, les paſſions de l'ame.

3°. Les choſes contre nature, c'eſt-à-dire, qui ſont contraires à la nature de l'homme, & qui tendent à la détruire. Il y en a trois, la maladie, la cauſe de la maladie, les ſymptômes.

Circulation. Mouvement progreſſif du ſang qui eſt pouſſé du cœur dans toutes les parties du corps par le moyen des artères, & qui retourne de ces mêmes parties au cœur par les veines.

Coction. Digeſtion des alimens & des humeurs dans le corps humain.

Colliquation. Décompoſition des parties fibreuſes & glutineuſes du ſang.

Convulſion. Contraction violente &

involontaire de tout le corps, ou de quelques-unes de ſes parties.

Cordial. Reméde qui fortifie le cœur, & rétablit les forces.

D

Decoction. Ce terme ſe prend ou pour la cuiſſon d'une ou de pluſieurs drogues qu'on fait bouillir dans de l'eau, du vin, du lait ou dans quelque autre liqueur, ſoit pour en extraire la vertu, ou pour les ramollir; ou pour la liqueur imprégnée de la vertu des médicamens qu'on y a fait bouillir.

Délayans. Remédes qui diviſent les humeurs, & les rendent plus fluides.

Delire. Aliénation d'eſpri tavec fiévre ou ſans fiévre.

Dépôt. Amas d'humeurs ſur quelque partie, où elles forment des tumeurs & des abſcès.

Déterſifs. Remédes externes dont on ſe ſert pour nétoyer les plaies & les ulcères.

Diaphragme. Muſcle ou cloiſon muſculeuſe ſituée tranverſalement entre la poitrine & le bas-ventre.

Diarrhée. Evacuation copieuſe & fréquente d'excremens liquides par les felles.

Diſſolution. Réduction d'un corps dur, compacte ou épais, en forme liquide.

Diſtillation. Extraction des parties aqueuſes, ſpiritueuſes, huileuſes ou ſalines des mixtes, ſéparées des plus groſſiéres en maniere de vapeurs, par le moyen d'une chaleur convenable & condenſées par le froid.

Diurétiques. Remédes qui provoquent le cours des urines.

E

Embrocation. Fomentation qu'on fait en preſſant entre les mains ſur quelque partie malade une éponge, de la laine, des étoupes ou du linge trempé dans des huiles ſimples ou compoſées, des décoctions, du lait, de l'oxicrat ou autre

liqueur, & appliquant ensuite le remède avec la laine ou des compresses qui en sont imbues.

Emétique. Reméde qui excite le vomissement, ou qui étant pris intérieurement, fait sortir avec effort par la bouche, les matieres contennes dans l'estomac & dans les premieres voies.

Emollient. Reméde propre à ramollir les duretés, les tumeurs, les enflures, & relâcher les fibres trop tendues.

Emonctoire. Partie organique destinée à séparer, & à évacuer les humeurs inutiles de la masse du sang.

Emulsion. Reméde liquide préparé avec la moëlle des semences laiteuses & oléagineuses qu'on pile dans un mortier, sur lesquelles on verse peu-à-peu de l'eau ou une liqueur appropriée, & qu'on passe ensuite pour en tirer une liqueur blanche de consistence de lait, qu'on édulcore, si l'on veut, avec du sucre ou quelque sirop convenable.

Epidémique. On appelle maladies épi-

démiques des maladies populaires qui attaquent indifféremment toutes sortes de personnes pendant quelque temps, & qui dépendent d'une cause commune & générale, mais accidentelle.

Epilepsie ou *mal-caduc.* Convulsion irréguliere de tout le corps ou de quelques-unes de ses parties, particuliérement de la machoire inférieure ; qui saisit subitement & fait tomber le malade, avec léſion des sens internes & externes, écume à la bouche, ronflement, oppression, écoulement involontaire d'urines, d'excrémens & même de semence, & qui revient par accès de temps en temps.

Esprit. Substance très-subtile, extrémement fluide, pure, legere, élastique, active, imperceptible, séparée de la masse du sang dans la partie cendrée du cerveau, du cervelet & de la moëlle de l'épine, poussée dans les fibres de la substance médullaire, & distribuée par

le moyen des nerfs à toutes les parties du corps pour l'exercice de ſes fonctions.

Eſtomac. Organe de la digeſtion ; c'eſt une eſpéce de poche membraneuſe dans laquelle deſcendent les alimens après la déglutition, pour y recevoir les premieres préparations de leur coction. Il eſt ſitué au-deſſous du diaphragme dans la region épigaſtrique entre le foie & la ratte, où il occupe la plus grande partie de l'hypochondre gauche.

Etique. Qui eſt attaqué d'une maladie qui conſume & deſſéche toute l'habitude du corps.

Etuve. Lieu pavé & voûté que l'on échauffe par le feu pour faire ſuer.

Evacuation. Décharge d'humeurs ou d'excrémens qui ſe fait de tout le corps ou de quelques-unes de ſes parties.

Excrétion. Ce mot ſe prend, ou pour les excrémens évacués, ou pour l'action par laquelle la nature chaſſe au dehors les matieres & les humeurs excrémentielles & nuiſibles.

Expectoration. Evacuation par les crachats d'humeurs groſſieres & viſqueuſes, contenues dans les bronches & les véſicules du poulmon.

F

Fermentation. Mouvement inteſtin des principes ou parties inſenſibles d'un mixte, ſuivi d'une altération eſſentielle, ou d'un changement conſidérable.

Fibre. Les fibres ſont de petits filets qui paroiſſent les parties les plus ſimples de toutes les parties du corps, qui par leur arrangement particulier & leur différente connexion, forment toutes les parties ſolides du corps humain.

Fiévre. Mouvement déréglé de la maſſe du ſang avec fréquence permanente du pouls & l'éſion des fonctions, accompagnée le plus ſouvent d'une chaleur exceſſive.

Fluxion. Ecoulement ou dépôt d'humeurs ſur quelques parties du corps.

Fonction. Opération ou action qui s'exécute dans l'homme par le moyen de ſes organes, en conſéquence de leur ſtructrure & de leur diſpoſition particuliere. Il y en a de trois ſortes, les naturelles qui s'occupent à la nutrition, à l'accroiſſement & à la propagation : il y en a ſept, la digeſtion ou le changement des alimens en chyle, la ſanguification ou hématoſe qui eſt le changement du chyle en ſang, la ſécrétion, la nutrition, l'acroiſſement, la génération & l'accouchement.

Les vitales qui peuvent ſe rapporter aux précédentes, elles entretiennent la vie, & ſont la reſpiration, & la circulation du ſang.

Les animales qui s'exercent par le concours de l'ame, &c.

Foie. Viſcère glanduleux, ſitué en plus grande partie dans l'hypocondre droit dont l'uſage eſt de ſéparer & de filtrer la bile du ſang.

Friction. L'action de frotter le corps

ou quelques-unes de ſes parties. On en compte de deux ſortes, de ſéches & d'humides, les ſéches ſe font avec les mains ou avec des linges chauds; les humides ſe font avec des huiles, des linimens, des onguents, pour la guériſon ou le ſoulagement de quelque maladie.

Friſſon, tremblement du corps cauſé par le froid qui ſurvient au commencement d'un accès de fiévre, & qui eſt ordinairement ſuivi d'une grande chaleur.

G

Anglion. Tumeur dure, ronde ou oblongue, quelquefois inégale, ſans douleur & ſans changement de couleur à la peau, mobile ſur les côtés, fixe dans un autre ſens, groſſe ordinairement comme une olive.

Gangrène. Commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnée d'inſenſibilité, d'une couleur livide & d'une odeur cadavereuſe qui en exhale.

Gargariſme,

Gorgarisme. Reméde liquide dont on se lave la bouche & la gorge, sans en rien avaler.

Gelée. Suc de fruit, de viande, de poisson, ou de quelques parties d'animaux, épaissi par la coction, édulcoré avec le sucre, clarifié & condensé dans un lieu frais, en une espéce de colle ou de mucilage clair & transparent.

Glaire. Humeur visqueuse & gluante.

Glande. Viscère particulier dont l'usage est de séparer du sang quelque liqueur, ou de perfectionner la lymphe.

Goutte. Maladie dans les jointures le plus souvent sans fiévre, ordinairement accompagnée de rougeur & de tumeur, quelquefois sans l'un & l'autre.

Graisse. Substance onctueuse, aisée à fondre, répandue en diverses parties du corps.

Gravelle. Gravier, sable ou petites pierres qui se forment dans les reins & dans la vessie, dont la présence cause une douleur appelée colique néphrétique.

H

Hemorrhagie. Perte de sang de quelque partie du corps que ce soit, causé par l'ouverture, la rupture, ou l'érosion des vaisseaux sanguins.

Hémorrhoïdes. C'est proprement un écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus ou du rectum. On se sert aussi de ce nom pour exprimer sa tumeur & le gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux.

Humectant. Reméde aqueux, propre à humecter & à ramollir.

Humeur. Substance liquide produite dans le corps humain par la digestion des alimens.

Hydrocephale. Hydropisie de la tête.

Hydropisie. Epanchement d'eau dans quelque partie du corps.

Hydromel. Boisson faite avec l'eau simple & le miel qu'on y fait écumer.

J

Jauniſſe. Epanchement de bile ſur toute l'habitude du corps, qui change la couleur naturelle de la peau en jaune.

Inciſif. Reméde propre à diviſer, & atténuer les humeurs groſſieres.

Indication. Connoiſſance de l'état d'une perſonne qui nous fait choiſir les moyens qu'on doit employer pour conſerver ſa vie & ſa ſanté, ou pour guérir les maladies dont elle attaquée, ou du moins pour en adoucir les ſymptômes.

Inflammation. Ce terme pris en général, ſignifie une chaleur, une ardeur, une âcreté & une rougeur qui ſurvient aux parties du corps, tant internes qu'externes, même ſans tumeur. En particulier c'eſt une tumeur cauſée par la préſénce & le ſéjour du ſang, accompagnée de chaleur, de rougeur, de tenſion, de douleur & ſouvent de fiévre.

Infuſion. Ce terme ſe prend, ou

pour une opération par laquelle on met à tremper un médicament dans quelque liqueur chaude pour en tirer la vertu sans le faire bouillir, ou pour la liqueur même imprégnée de la vertu des médicamens qu'on y a fait infuser.

Insomnie. Privation du sommeil veille immodérée.

Intestin. On donne ce nom aux différentes partie du canal qui, de l'estomac, se continue jusqu'à l'anus. Ces portions sont distinguées en deux classes différentes, les gros & les grêles, & ont chacun un nom particulier. Les grêles sont les plus près de l'estomac, & sont le duodenum; le jejunum & l'ileum; après ceux-ci suivent les gros qui sont le cecum, le colon & le rectum.

Julep. Potion altérante inventée par les Arabes, composée d'eaux distillées, de sucs clarifiés, ou de décoctions legeres, édulcorées avec du sirop ou du sucre.

K

Kiſte. Eſpéce de veſſie qui forme une tumeur remplie de matiéres liquides ou épaiſſies, adipeuſes, charnues ou d'une autre nature.

L

Léthargie. Sommeil ou aſſoupiſſement profond & contre nature, accompagné d'une diminution conſidérable du ſentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli & d'une petite fiévre continue.

Lienterie. Flux de ventre dans lequel on rend les alimens crus ou à demi digérés, peu de temps après qu'on les a pris.

Lotion. Médicament liquide dont on ſe ſert extérieurement pour laver les playes, les ulcères, ou quelques parties affligées du corps.

Luxation. Déplacement des os de l'endroit où ils ſont articulés.

Lymphe. Humeur aqueuse qui fait partie du sang.

M

Macération. Opération par laquelle on met tremper à froid quelque médicament dans une liqueur convenable, pour l'attendrir, le ramollir & en extraire les vertus.

Masticatoire. Reméde qu'on mâche pour exciter la salivation.

Médiastin. Repli de la plévre qui sépare la poitrine en deux cavités.

Membrane. Tissu des fibres arrangées ou entrelassées sur un même plan, plus ou moins épais selon la finesse des fibres & la pluralité des plans.

Misantrope. Qui a du dégoût pour les hommes; qui hait la joie & la société.

N

Nausée. Envie de vomir.

Nerfs. Cordons blancs qui sortent du cerveau, du cervelet & de la moëlle de l'épine, & qui se répandent dans toutes les parties du corps, pour y communiquer le sentiment.

Nidoreux, qui a une odeur & un goût de pourri, de brulé & d'œufs couvis.

Nutrition. Fonction naturelle par laquelle le suc nourricier que les alimens fournissent, est assimilé & converti en notre propre substance, pour réparer les pertes continuelles qui se font par les sécrétions.

O

Obstruction. Engorgement & embarras d'humeurs qui se fait dans la cavité des vaisseaux, & qui forme un obstacle à la circulation des liquides.

Oeconomie animale. Ordre & bonne disposition de toutes les parties du corps humain, dont chacune fait régulièrement ses fonctions.

Organe. Partie du corps destinée à quelqu'usage particulier.

Oximel. Préparation faite avec le miel & le vinaigre,

P

Paralysie. Relâchement des nerfs qui prive les parties du corps du mouvement & du sentiment.

Paroxisme. Accès, redoublement, temps le plus violent de la maladie.

Passion. Affection contre nature.

Pectoral. Reméde propre à fortifier la poitrine, & à en soulager les incommodités.

Périodique, qui revient par intervalles reglés.

Peripneumonie. Inflammation du poumon.

Phrénésie. Délire continuel & furieux avec fiévre & inflammation au cerveau.

Phtisie. Maigreur, consomption du corps.

Pituite. Humeur Lymphatique visqueuse du corps de l'homme & des animaux.

Pléthore. Plénitude, abondance d'humeur.

Pleurésie,

Pleuréſie. Douleur de côté piquante, très-violente, cauſée par l'inflammation de la plévre.

Plévre. Membrane d'un tiſſu fort ſerré, qui tapiſſe tout l'intérieur de la poitrine, & fournit une enveloppe particuliere à toutes les parties contenues dans cette capacité.

Pôre. Trou imperceptible de la peau par où ſort la ſueur & la matiere de la tranſpiration.

Poulmon. Organe de la reſpiration ſitué dans la poitrine.

Purgatif. Reméde propre à évacuer les humeurs par les différentes voies des ſécrétions, particulierement par les ſelles.

R

Rachitis. Maladie des os où les articulations ſont gonflées, l'épine & la plûpart des os longs ſont courbés.

Rafraichiſſant. Reméde propre à calmer l'agitation des humeurs & l'éréthiſme des fibres.

Reins. Glandes conglomerées qui filtrent l'urine, ſituées une de chaque côté dans les régions lombaires.

Réſolutif. Reméde propre à atténuer, & diſſiper les humeurs arretées dans quelque partie.

Reſpiration. Mouvement de la poitrine, par lequel l'air entre dans les poumons, & en ſort alternativement, c'eſt ce qu'on appelle inſpiration & expiration.

S

Sciatique. Eſpece de goutte très-douloureuſe qui a ſon ſiége principalement dans l'articulation du femur avec l'os iſchion.

Scorbut. Maladie familiere ſur mer & dans les pays Septentrionnaux.

Sel. Suſtance dure, friable, ſoluble dans l'eau, fuſible au feu, compoſée de parties roides & pointues qui pénétrent facilement l'organe du goût : on en diſtingue de deux ſortes, l'acide & l'alkali;

l'un & l'autre eſt fixe ou volatil ; tous les autres ſont compoſé de l'acide, & de l'alkali qui réſulte lui-même du premier ; on les appelle ſels neutres.

Sens. Organe qui reçoit les impreſſions des objets extérieurs, & qui les tranſmet à l'ame, il y en a d'internes & d'externes : les premiers ſont le ſens commun, l'imagination & la mémoire : les autres ſont, la vûe, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher.

Senſation. Perception de l'ame émue par les impreſſions que font les objets ſur les organes des ſens.

Séroſité. Portion la plus aqueuſe, la plus claire & la plus tranſparente de la maſſe du ſang & du lait, dont elle fait la plus grande partie.

Signe. Caractere ſenſible qui découvre l'état de la ſanté, la nature, les cauſes & la durée d'une maladie.

Skirrhe. Tumeur dure, indolente qui ſe forme & croît lentement ſans inflammation, ſans changement de couleur,

dans les parties molles du corps, tant internes qu'externes.

Spaſme. Convulſion, retirement des nerfs.

Squinancie. Inflammation de la gorge qui rend la reſpiration & la déglutition très difficile.

Suppuration. Changement qui ſe fait du ſang & des autres humeurs en pus.

Symptôme. Accident qui accompagne une maladie.

T

Teinture. Extrait liquide des mixtes, chargé de leur couleur & de leur vertu.

Tendon. Extrémités des fibres motrices qui compoſent les muſcles.

Tranſpiration. Evacuation d'humeurs ſéreuſes, lymphatiques ſalines & ſulphureuſes qui ſe fait par toute l'habitude du corps.

Tumeur. Elévation contre nature qui ſurvient à quelques parties du corps.

V

Veines. Vaiſſeaux qui rapportent au cœur le ſang de toutes les parties du corps, où il a été diſtribué par les artères.

Vertige. Maladie du cerveau dans laquelle il ſemble que tous les objets tournent, & qu'on tourne ſoi-même.

Veſicatoire. Reméde topique qui ulcère la peau, & fait élever des veſſies pleines de ſéroſité.

Virus. Venin, qualité maligne, pernicieuſe, vénimeuſe, ennemie de la nature.

Ulcère. Solution de continuité dans quelque partie que ce ſoit du corps humain avec éroſion de ſubſtance & écoulement de pus.

Uretère. Conduit membraneux qui reçoit l'urine à meſure qu'elle eſt ſéparée dans le rein, pour s'en décharger enſuite dans la veſſie.

Fin des Explications des termes d'art.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Méthode aiſée pour conſerver ſa ſanté juſqu'à une extréme Vieilleſſe, &c.* traduite de l'Anglois. Nous avons depuis long-temps beaucoup de livres, dont les Auteurs font les mêmes promeſſes. La foule des hommes vit toujours de même. Un petit nombre profite de ces préceptes. Il eſt bon qu'on les lui remette devant les yeux de temps en temps & d'une façon nouvelle ; ainſi je penſe que cet Ouvrage pourra piquer ſa curioſité, & qu'il mérite d'être par conſéquent imprimé. A Paris, ce 25. Février mil ſept-cent cinquante-deux.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans

Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé PIEERE PRAULT, pere, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Méthode aisée pour conserver sa santé jusquà une extrême Vieillesse*. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaire : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six années* consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amendes contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles : que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre Scel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, ledit Sieur Delamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, ledit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, ledit Sieur Demachault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par un de nos amez & féaux Conſeillers & Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, no-

nobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le 20. jour du mois de Mars l'an de grace 1752. & de notre Regne le trente ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 760. fol. 606. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 14 *Avril* 1752.

COIGNARD, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

Page.	*Ligne.*	*Faute.*	*Lisez.*
5	1	d'une,	une.
16	11	métail,	métal.
18	4	fusle,	fût-ce.
27	1	qu'elle,	quelle
49	19	humeurs,	tumeurs.
61	13	elles,	ils.
86	20	ressentes,	récentes.
89	20	es,	ces.
116	2 & 3	*après* poisson,	ralentit le cours des esprits animaux, & provoque le sommeil.
126	20	habits,	habitans.
138	1	ans nés,	années.
143	21	u'il,	qu'il.
152	20	pus,	plus.
160	2	*manni*,	*manui.*
162	13	Brasilens,	Brasiliens.
173	11	salés,	salées.
244	11	sccousse,d'un,	*sans virgule, & de même en quelques autres endroits où il s'en trouve sans nécessité.*
321	6	pulmoni,	pulmonie.
324	16	guérir,	guéri.
331	11	ydropisie,	hydropisie.
368	13	circulationd es,	circulation des.
379	21	puisser,	puisse.
393	14	Waine-Wrignt,	Waine-Wright.
427	2	zéphires,	zéphyrs.
461	4	se doivent,	doivent se.
Idem.	21	les,	le.
479	16 & 17	se doivent,	doivent se.
489	16	d'espri tavec,	d'esprit avec.
399	12	elle attaquée,	elle est attaquée.
504	8	fortifier sa,	fortifier la.

CATALOGUE
DES LIVRES

Qui se vendent à Paris chez PRAULT *le Jeune, Libraire, Quai des Augustins, près la rue Git-le-Cœur, à la Lyre d'Or.*

LA Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes, ou Méditations pour tous les jours de l'année sur les Epîtres & Evangiles, *in*-12. 6 vol. 15. l.

Principes de Religion, ou Préservatif contre l'incrédulité, *in*-12. 2. l.

Panégyrique des Saints, par l'Abbé Séguy, *in*-12. 2 vol. 5. l.

Sermons pendant le Carême, par l'Abbé Séguy, *in*-12. 2 vol. 5. l.

Avis salutaires d'un Philosophe Chrétien, *in*-12, 1. l. 10. s.

Panégyriques, Sermons & Prônes, par M. l'Abbé Ballet, Curé de Gif, *in*-12. 3 vol. 7. l. 10. s.

Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, avec la Divinité de Jesus-Christ & la connoissance de soi-mê-

me, par Abadie, *in*-12. 4 vol. 10. l.
Elémens & Progrès de l'Education, par M. De Bonneval, nouvelle Edition augmentée, *in*-8°. 3. l. 10. s.
Le Livre des Enfans, *in*-12. 1. l. 10. s.
Dictionnaire Italien & François, François & Italien, par l'Abbé Antonini, *in*-4. 2 vol. 24. l.
Grammaire Italienne, par le même, *in*-12. 2. l 10. s.
——— Françoise, de Reſtaut, nouvelle Edit. *in*-12. 3. l.
——— Angloise, par Miége & Boyer, *in*-12. 2. l. 10. s.
——— Eſpagnole & Françoiſe, par Sobrino, *in*-12. 2. l. 10. s.
——— Royale, Françoiſe & Allemande, de Pepliers, *in*-12. 5. l.
——— Françoiſe & Allemande, de Beautout, *in*-12. 4. l.
Dictionnaire de Danet Latin-François, & François-Latin, *in*-4. 2 vol. 30. l.
Abrégé Chronologique de l'hiſtoire de France, du Préſid. Hainault, *in*-8. 2 vol. 10. l.
——— Le même *in*-4. *Fig.* ſous preſſe, 22. l.
Mémoires de Sully, *in*-4. 3. vol. 30. l.
——— de Retz & Joly, 7 vol. nouv. Edit. 18. l.

Hiſtoire de Louis XIV. de Reboullet, *in*-4. 3 vol. 30. l.

——— La même *in*-12. 9 vol. 22. l.

Géographie dédiée à Mlle. Croizat, *in*-12. *Cartes*, nouv. Edit. 3. l.

Mémoires de Montgon, *in*-12. 6 vol. 18. l.

Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet, *in*-12. 2. vol. 5. l.

Hiſtoire du Prince Eugène, *in*-12. 5 vol. 12. l. 10. ſ.

Les Délices d'Italie, *in*-12. 4 vol. *Fig.* 10. l.

Hiſtoire générale de tous les Peuples du monde, par M. l'Abbé Lambert, *in*-12. 15 vol. 39. l.

——— des Arabes, *in*-12. 4 vol. 10. l.

——— des Empereurs Romains, par M. Crevier, *in*-12. 4 vol. 10. l.

——— de Louis XI. par M. Duclos, *in*-12. 3 vol. 9. l.

Vie de l'Empereur Julien l'Apoſtat, *in*-12. *Fig.* 3. l.

Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance, *in*-12. 3 vol. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, *in*-12. 2 vol. 5. l.

——— de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, *in*-12. 2 vol. 5. l.

Mémoires de Guay Trouin, *in*-8. 3. l.
Vie de Marianne, par M. Marivaux, 4 vol. 12. l.
Le Spectateur François, par le même, 2 vol. *in*-12. nouv. Edit. augmentée, 5. l.
Le Payſan parvenu, par le même, *in*-12. 2. vol. 6. l.
La Payſanne parvenue, par le Chevalier de Mouhy, 4 vol. 12. l.
Le Diable Boiteux, de M. Le Sage, 2 vol. 5. l.
Gilblas, par le même, 4 vol. 10. l.
Pamela, 4 vol. 9. l.
Mille & un Jour, 5 vol. 10. l.
Mille & une nuit, 6 vol. 12. l.
Les Egaremens du cœur, *in*-12. 5. l.
Les Malheurs de l'amour, 2 vol. 4. l.
Cleveland, 6 vol. 15. l.
Oeuvres de Théâtre, de M. Boiſſy, *in*-8. 9 vol. 36. l.
Nouveau Théâtre François, *in*-8. 8 vol. 40. l.
Théâtre de Favart, *in*-8. 2 vol. 9. l.
Bibliothéque des Théâtres, *in*-8. 4. l.
Théâtre de Deſtouches, *in*-12. 5 vol. nouvelle Edition, 18. l.
Théâtre de Marivaux, *in*-12. 5 vol. 15. l.

—— de Dancourt, *in*-12. 8 vol. 20. l.
—— Anglois, *in*-12. 8 vol. 28. l.
—— de la Chauſſée, 3 vol. 10. l. 10. ſ.
—— de Piron, *in*-8. 7. l.
—— de Baron, 2 vol. 5. l.
—— de Le Grand, 4 vol. 10. l.
—— de La Grange, 3 vol. 7. l. 10. ſ.
—— de La Foſſe, 2 vol. 4. l.
—— de Pradon, 2 vol. 4. l.
—— de Sainte-Foix, 2 vol. 5. l.
—— de Monfleury, 3. vol. 7. l. 10. ſ.
—— de Poiſſon, Pere, 4. l.
—— de Poiſſon, Fils, 5. l.
—— de Autroche, 3 vol. 7. l. 10. ſ.
—— de Autreau, 4 vol. 10. l.
—— de Bourſault, 3 vol. 7. l. 10. ſ.
—— de Champmeſlé, 2 vol. 4. l.
—— de Moliere, 8 vol. *Fig.* 16. l.
—— de Campiſtron, 3 vol. 6. l.
—— de Regnard, 4 vol. 8. l.
—— de Crébillon, 3 vol. 6. l.
—— de Boindin, 2. l.
—— de la Thuillerie, 2. l.
—— de la Font, 2. l.
Code des Curés, 2 vol. 6. l.
—— des Tailles, 2 vol. 6. l.
—— Rural pour tous les biens de campagne, 2 vol. 5. l.

Dictionnaire des Aydes, *in*-12. 5. l.
Ordonnances des Aydes de Normandie, 3 vol. 7. l. 10. s.
—— des Aydes, Gabelles & Fermes, *in*-24. 3. l.
—— des Arcenaux de Marine, *in*-12. 6. l.
Code des Commenceaux, *sous presse*.
Praticien des Consuls, *in*-4. 9. l.
Mémorial des Tailles, *in*-4. 9. l.
Dénombrement du Royaume, *in*-4. 12. l.
L'Esprit des Loix, *in*-4. 10. l.
—— Idem, *in* 12. 3 vol. 7. l. 10. s.
Principes du Droit Naturel, *in*-8. 3. l.
Institutions Physiques, par Mde. Duchatelet, *in*-8. *Fig.* 7. l.
Expériences Physiques, de Poliniere, 2 vol. 5. l.
Entretiens Physiques, du Pere Renaud, 5 vol. 12. l. 10. s.
Devoir de l'Homme & du Citoyen, 2 vol. 5. l.
Philosophie de Newton, par M. Voltaire; 3. l. 10. s.
Méthode aisée pour conserver sa santé jusqu'à une extrême vieillesse, trad. de l'Anglois par M. de Préville, *in*-12. 2. l. 10. s.